


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

LETTRES RUSSES.

Imprimerie de Nicolas (Vaucluse) et Boutonnet
rue Neuve-Saint-Augustin, n°. 5.

LETTRES RUSSES,

PUBLIÉES PAR Mr. D..... DE SELVES,

Misce stultitiam consiliis brevem.
HOR...

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4

1809.

PRÉFACE.

Depuis long-tems j'avois le desir de m'exercer sur un modèle précieux aux lettres par un rare assemblage de justesse dans les vues, et d'originalité aimable et piquante dans le style. Quoi ! me disois-je, les plus belles tragédies, Cinna, Polieucte, Iphigénie, Phèdre, n'ont pas découragé une infinité d'auteurs dramatiques, et parce qu'il est bien rare d'avoir le goût, la finesse, le

sel et l'agrément de M. de Montesquieu, bien peu de personnes ont osé cultiver le genre des Lettres Persannes? c'est-à-dire, unir à la marche d'une action simple des réflexions sur les mœurs, la politique, l'histoire, la législation, la littérature et les beaux-arts. Ne sait-on pas que le cadre agréable dont il a revêtu ses heureuses idées, est le bord du vase emmiellé pour faire goûter aux grands enfans la liqueur salutaire? Et ce n'est pas une peine perdue, car, qui pourroit nier qu'un roman où il entre tant de choses instructives, ne soit d'un tout autre intérêt que

ce qu'on entend par un roman ordinaire ? Doit-on imiter ce genre ? Le titre d'original, donné à l'ouvrage dont il s'agit, peut-il y mettre obstacle ? Je me suis fait ces deux questions ; et je les ai résolues, l'une par l'affirmative et l'autre dans un sens contraire. Les lettres, les sciences et les arts n'ont point de genre exclusif ; ce qu'on a fait avant nous se fait après. Lorsqu'on ne porte aucune atteinte au fond, qu'on ne dérobe aucune idée, aucune réflexion, aucun événement, le droit de véritable propriété est rigoureusement maintenu.

Deux tragédies n'ont ordinai-

rement rien de commun que les régles du poëme dramatique. Il doit en être ainsi des ouvrages d'une autre espèce : je crois que je ne me suis pas écarté de ce précepte ; et que, parmi les reproches qu'on pourroit m'adresser, il seroit difficile d'y joindre celui de plagiaire.

En voilà plus qu'il n'en faut sur cet objet : occupons nous maintenant du fond de ce petit ouvrage et de la manière dont il a été traité. La marche me paroissoit devoir être simple, et le but moral. Les événemens imprévus, compliqués, invraisemblables, impossibles, tout l'attirail, en un mot, de la plu-

part de nos romans est d'invention moderne. Les anciens ne connoissoient pas cette manière de travailler ; et cependant ils ont moissonné dans le vaste champ de l'imagination tout ce qu'il y a de plus enchanteur, de plus riche et de plus séduisant.

Revenons à mon plan. La passion la plus générale est celle de l'amour : elle cause souvent des désordres terribles et des résultats très-fâcheux. Quoiqu'il ne m'ait pas paru nouveau d'en mettre un tableau particulier sous les yeux du public, néanmoins je n'ai pas dédaigné d'en former mon cadre ;

de m'en servir pour lier à mon sujet des idées d'une autre nature ; et d'en faire, pour ainsi dire, un mêlange qui a pour but de concilier le goût des lecteurs sévères avec celui des lecteurs d'agréables frivolités. J'ai cherché, autant que je l'ai pu, la variété: c'est ce qui motive le contraste de choses très-légéres à côté d'autres infiniment sérieuses. En général les gens du monde n'aiment pas ce qui exige une trop forte tension d'esprit : toutefois, si on est jaloux de les avoir pour lecteurs, il faut chercher quelque moyen qui se prête à leurs distractions ; et j'ai cru en trouver

un dans le principe de la variété.

Mon principal personnage *Bauer*, part de Russie : il rend compte de ce qu'il voit sur sa route, et fait part des réflexions que les lieux ou les personnes peuvent lui faire naître. Son ami demeure à St. Pétersbourg, veille à ses intérêts, et correspond avec lui sur tous les sujets qui font la matière de cet ouvrage. Je donne à ce dernier le caractère d'une amitié que je crois la véritable. *Bauer* avance et arrive à Paris : là commence l'intrigue d'un amour dont j'ai voulu peindre le danger : elle se prolonge par di-

vers incidens qui transportent *Bauer* dans d'autres nations, et fournissent l'occasion d'entretenir la correspondance sur les sujets d'histoire et de politique. A un ami parfait un contraste devoit être opposé ; c'est celui d'un ami perfide, d'un ami de cour dont la rencontre est assez commune dans le monde. Le portrait et les actions de Mirowan se fondent dans le corps de l'ouvrage ; j'ai eu assez de pitié de sa méchanceté, qui souvent n'est que faiblesse, pour finir par le présenter comme pénétré de repentir. Il eût été fâcheux pour le beau-sexe que j'eusse laissé le

spectacle d'une femme fausse et perfide, sans le tempérer par le spectacle plus doux d'une femme vertueuse. A côté des travers et des vices de ce monde, il faut faire éclore quelques qualités précieuses : quoique rares, elles consolent ; et ne fissent-elles qu'entretenir l'espoir des hommes, il convient de les leur mettre sous les yeux. L'empire d'Agathe passé, le retour à la vertueuse Elisa forme le dénouement, et là se termine une action principale qui pourroit bien, si on vouloit, supposer une suite ; mais à laquelle on peut se dispenser de donner d'autres développemens.

Ces lettres, en grande partie, sont écrites depuis deux ans : il ne m'est venu dans l'esprit d'y peindre qui que ce soit au monde, excepté ceux que j'ai positivement nommés. Je m'en suis tenu aux choses, que j'ai rendues à ma manière, c'est-à-dire, le moins mal possible. Je ne cache point que c'est un essai, et même un foible essai sur les mœurs, les usages que nous offre le nouvel état de la société. Je ne dirois pas que tout soit consacré à ce but ; mais l'intention principale ressort d'une manière assez ostensible. Dans ce siècle, les moralistes auront une mine nou-

velle et abondante à exploiter. Je ne fais que soulever le coin du rideau qui cache des choses précieuses ; je souhaite que quelqu'autre plus habile en profite. C'est assez pour moi de hazarder un opuscule aussi imparfait.

Tous les auteurs se rejettent sur les conseils d'un ou plusieurs amis qui les engagent à publier leurs ouvrages Il y a bien quelque chose de cela dans mon fait ; mais à quoi sert une telle garantie ? Le blâme public n'en est pas moins acquis à l'auteur imprudent d'un mauvais livre. Si celui-ci est dans cette cathégorie, qu'il subisse le sort com-

mun : s'il ne paroît pas tout-à-fait dépourvu d'intérêt, que cette considération fasse trouver grace à ses défauts.

LETTRES RUSSES.

LETTRE PREMIERE.

Pétersbourg, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Je pars : je quitte les bords de la Newa, en attendant que ma chère Elisa soit parvenue à l'âge de dix-huit ans. Pour donner au plus beau naturel le tems de se développer, je vais, avant d'accomplir mon mariage avec elle, parcourir les états méridionaux de l'Europe, et tâcher d'y puiser l'instruction dont cette partie du monde se vante tant d'être la dépositaire. On nous a souvent traités de barbares du Nord : bien que la

civilisation ait fait de grands progrès en Russie, nous devons nous supposer encore éloignés du point de perfection, l'apanage des autres pays. Je veux en juger par moi-même, et cette expérience ne peut tourner qu'à mon profit.

Veux-tu voyager avec moi ? N'as-tu pas quelque chose qui te retient ici ? J'ai cru m'apercevoir qu'il seroit difficile en ce moment de t'arracher à nos dieux pénates. Je ne blâme point le sentiment qui t'entraîne, et ne veux pas jouir de ta société aux dépens de tes plaisirs. Les vrais amis sont indulgens; ils peuvent être séparés par l'espace, non par le cœur. S'il arrive par fois que nous le soyons par l'esprit, c'est un aliment à nos conversations, et c'en sera un fort utile à notre correspondance.

LETTRE II.

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Un vague pressentiment m'avoit déjà annoncé le voyage dont tu as formé le projet. Je m'étois apperçu de l'effet que produisoient sur toi les relations brillantes et mensongères des pays étrangers. Tu les cherchois avec avidité : tu te berçois de leurs douces chimères ; et je ne suis pas surpris qu'aujourd'hui tu desires t'instruire par toi-même de la vérité des faits. Je ne m'y oppose point, car tu pourras comparer ce degré de civilisation tant vantée avec ce qu'on appelle, je ne dis pas notre présente, mais notre ancienne barbarie.

Sans chercher à arrêter l'essor qui te porte à de nouvelles découvertes morales, je déplore en général les

peines que l'homme se donne à cet égard. Ne rougis pas de la prétendue barbarie de nos ancêtres : tremble plutôt des points de contact multipliés que nous avons acquis en Europe ; dans cette Europe où les arts, long-tems conservés avec soin, commencent à languir, et finiront par y mourir, comme une fleur se fanne à la trop vive ardeur du soleil ; j'aurois pu dire, comme une fleur s'éteint, faute de sucs nourriciers ; mais tout laisse présager que de fortes et grandes commotions précipiteront l'Europe dans la décadence.

Plus de cent ans se sont écoulés depuis que nous jouons un rôle important sur la scène de ce monde. Lorsque nous étions ignorés, nous jouissions de la paix qui procure le bonheur : plus agrestes, et plus grossiers, nous vivions mieux et plus

long-tems. Aujourd'hui les générations se fondent à proportion qu'elles naissent, et semblent moins paroître pour exister que pour s'entredétruire; mais nous aurons bien des occasions dans tes voyages de traiter cette matière.

Je te recommande seulement de ne pas trop te laisser éblouir par les objets nouveaux, et sur-tout de ne pas perdre de vue la charmante Elisa : elle seule t'offre la douce alliance des plaisirs et du devoir. Je crains un peu la vivacité de ton esprit ; propre à te servir dans tes recherches, elle peut aussi te faire tomber dans de grands égaremens. Je me plais à croire qu'il n'en sera rien, et ton ami le souhaite ardemment.

LETTRE III.

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Je ne rougis point, comme tu l'imagines, de l'ancien état de la Russie. Il est vrai que je me glorifie d'être né dans un tems où sa prospérité s'accroît journellement, et doit encore s'augmenter, mais je suis loin de mépriser le vieux tems : je sais que pour figurer avec éclat, il en est des Empires comme des particuliers. Ils sacrifient à cet avantage brillant et factice un état de bonheur réel. Lorsque j'aurai vu d'autres nations, mes idées seront plus sûres : je te les communiquerai avec confiance, et j'espère que tu discerneras dans le développement que je pourrai leur

donner, moins de prétentions à bien voir, que de marques d'amitié.

Tes craintes à l'égard d'Elisa n'ont point de fondement. Rien ne me tiendra plus à cœur que son souvenir. Je vais lui écrire, et lui demander la permission d'avoir une correspondance avec elle : vous êtes tous deux l'objet de ma sincère affection, et ce n'est pas sans une vive peine que je vous quitte, et que je vous fais mes tendres adieux.

LETTRE IV.

Bauer à Elisa.

Aimable Elisa, mon embarras commence au nom que je dois vous donner. Puis-je vous appeler amie? puis-je vous appeler épouse ? Qu'importe le titre : n'êtes-vous pas tout pour

moi dans l'avenir ? Vos rares qualités, votre beauté naissante attirent l'admiration générale, et vous promettez le bonheur.

Avant de le goûter ce bonheur ineffable, je vais m'éloigner de vous. Les anciens voyageoient pour acquérir des connoissances, et se rendre par là plus propres à servir leur patrie. J'aspire bien au même but ; mais j'y joins le desir de vous intéresser davantage. Dans deux ans, nous aurons à passer ensemble le reste de nos jours. L'esprit, les connoissances vivifient, animent la société, et la rendent agréable. Heureux si la mienne vous paroît toujours aussi intéressante que la vôtre le sera pour moi !

Permettez que je vous donne quelquefois le détail de mes voyages, et que je m'entretienne dans un doux

commerce avec vous. Je préparerai de la sorte le moment où je pourrai tout-à-fait vous dire que je vous aime, quoiqu'il ne puisse jamais s'en trouver où je le sente mieux qu'à présent.

LETTRE V.

Elisa à Bauer.

L'ANNONCE de votre départ est une mauvaise nouvelle. Pourquoi tant de recherches? et sur-tout, pourquoi les faire si loin? Je me figure que le bonheur repose sur des bases plus simples. Nos ancêtres devoient avoir un but, lorsqu'ils s'interdisoient les voyages? J'ai voulu connoître la cause de cette défense : plût à Dieu qu'elle fût dans toute sa vigueur! ma curiosité n'a pas été satisfaite, car j'ai vu

qu'elle étoit fondée sur la crainte de trop communiquer avec les autres peuples, et de finir par nous entourer insensiblement du brillant cortège de tous les vices qu'ils parent du beau nom de sociabilité perfectionnée. A cette découverte j'ai frémi pour vous, bien qu'il m'ait semblé que la violation du principe ne pouvoit être qu'un mal à la longue, et non par l'effet d'un cas particulier.

Puisque votre résolution est prise, partez; mais pensez à votre compagne : j'ose aujourd'hui prendre ce nom. Je n'aurai pas de plus grande satisfaction que de recevoir vos lettres : procurez-moi souvent ce plaisir.

LETTRE VI.

Varsovie, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Me voici dans la ville qui fut la capitale de la Pologne. (1) On voit sur la figure d'un homme l'empreinte des malheurs qu'il a essuyés : il semble que les murs et l'intérieur d'une ville malheureuse présentent la même physionomie. Le souvenir de son ancienne splendeur comparé à sa misère : le souvenir de sa liberté rapproché de sa présente captivité ; enfin sa gloire à côté de son néant : tout y est tracé de manière à ne pas se méprendre. C'est ici que s'assembloient ces diètes si tumultueuses, si

(1) Le lecteur ne doit pas perdre de vue que ceci est écrit depuis plus de deux ans.

anarchiques, et qui portoient dans leur organisation le germe de leur propre destruction. Est-il possible qu'on ait pu donner à un pauvre gentilhomme le droit de paralyser la délibération de toute une assemblée? Ce vice unique auroit suffi pour faire crouler l'édifice.

L'assemblage bizarre des mots république et royauté, donnoit à ce pays, dans les tems modernes, un aspect tout singulier : il rappeloit Lacédémone défigurée. On peut, cependant, hasarder un parallèle sur le fantôme royal, commun aux deux états. Les rois de Lacédémone étoient plus secondés, et mieux obéis dans les entreprises militaires ; mais ils étoient également privés de prépondérance dans l'administration intérieure. La différence des tems en établissoit dans les mœurs : les rois de

Sparte se distinguoient par la frugalité et la simplicité : ceux de Pologne par un luxe et une magnificence asiatiques ; ils tâchoient de cacher sous des dehors brillans le défaut d'autorité, comme une femme dont les appas se flétrissent, cherche à réparer par une mise élégante ce qui ne se répare jamais.

Je t'écrirai encore de ce pays des anciens Sarmates : je suis un peu fatigué, et vais me reposer préoccupé des plus douces idées de ma vie, l'amour et l'amité.

LETTRE VII.

Varsovie ; le

Le même au même.

Dans le séjour que je fais ici, je me demande si je dois employer mon

tems à visiter les temples, les palais, les théâtres, les promenades, ou si je dois me pénétrer des souvenirs historiques que cette terre infortunée fait naître. Le nom de patrie retentit vivement au fond des cœurs généreux : mettons-nous un instant à la place de cette nation qui a cessé d'en être une ; comment s'empêcher de déplorer son sort ?

Une ou deux provinces qui passent d'un souverain à l'autre se font bientôt à leur nouvelle domination ; mais un état entier rayé des annalles du monde rappelle les décrets de la providence, et la fragilité des ouvrages de l'homme. Du tems de Jean Sobieski, le vainqueur de Chokzim et le libérateur de Vienne, cette nation jettoit le plus brillant éclat. Ingrats Polonais ! vous n'avez aimé et admiré ce grand homme qu'après sa

mort. Lorsque vous avez vu son trône ensanglanté à la merci des puissances voisines, et donné tantôt par le Russe, tantôt par le Suédois, alors vous l'avez plaint : il n'étoit plus tems. Vous auriez dû prévoir votre fin malheureuse; vous aviez cessé d'être les maîtres chez vous.

Je ne vais pas m'amuser à te conter l'événement du fameux partage : tu le sais mieux que moi : nous en avons eu notre bonne part. Comme sujet de Russie, c'est une consolation; mais je ne suis sujet qu'au service de mon prince. Il y a des momens où il m'est permis de penser en homme; et j'aime souvent à jouir des prérogatives attachées a ce titre honorable.

LETTRE VIII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Tu es parti bien vîte : j'espérois te revoir, et j'ai été détrompé bien désagréablement, en songeant sur-tout qu'avant ton départ, je ne t'avois pas même embrassé. Si je voulois plaisanter, je te dirois que je te soupçonne d'avoir plutôt cherché à éviter les remontrances que la vive émotion qu'éprouvent deux amis en se séparant.

Je t'apprends une nouvelle de cour, un événement arrivé au moment de ton départ, qui, suivant l'usage, jette les uns dans la consternation,

les autres dans la joie, et rend la foule des courtisans toujours incertaine et versatile dans le rôle qu'elle se croit obligée de jouer.

Le premier favori est disgracié, et Mirowan lui est substitué. Tu connoissois peu le premier, et tu connois plus particulièrement l'autre : cette circonstance ne m'empêchera pas de rendre justice à la noble fermeté du malheureux. Je souhaite et je doute que son successeur en ait autant, si elle lui devient jamais nécessaire.

Durant sa faveur, son hôtel étoit toujours plein : il entendoit sans cesse ces propos flatteurs, ces complimens simulés ; en un mot, ce bourdonnement mielleux des courtisans qui, singeant les abeilles, ne sont que de vrais frêlons disposés à vous piquer à la première occasion. Il l'éprouve bien : Tout le

monde est contre lui ; deux ou trois personnes seulement ont osé le voir. Je suis de ce nombre ; dès qu'il m'a aperçu, il a couru au-devant de moi, m'a embrassé et m'a dit : « Vous ici ! » vous, sur qui je n'avois aucun droit » de compter ! Les ingrats ! Mais la » leçon est trop banale pour m'y ar- » rêter. J'avois ma maison pleine » d'hommes et vide d'amis : ne se- » rois-je pas bien heureux de l'avoir » vide d'hommes, et bien garnie » d'amis, car c'est être dans cette si- » tuation que d'en conserver trois ? » Il part incessamment pour une de ses terres, et va pratiquer le précepte d'un ancien : « Cache ta vie, si » tu veux être heureux ».

Je pense que tu ne tarderas pas à m'écrire : Peut-être l'as-tu déjà fait ; et nos lettres se croisant en route,

suppléeront au tendre embrassement dont tu as eu la dureté de me priver.

LETTRE IX.

Varsovie, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

J'ADMIRE les belles paroles de ton favori disgracié ; mais je t'avoue que je regrette plus d'être parti sans recevoir les doux embrassemens de l'amitié, que de n'avoir pas été témoin de la scène mémorable dont tu me fais part. En général, je n'ai pas une haute idée des personnes en disgrace. Le don de la sagesse ne leur vient que lorsqu'elles ne peuvent plus en faire un bon usage ; elles crient à l'ingratitude, à la corruption et à la

perfidie des hommes : à cet égard, elles sont pertinentes pour juger le cas, et ces imperfections du cœur humain leur sont assez familières pour pouvoir facilement les reconnoître ; elles ne parlent pas du nombre de leurs victimes, de leurs haines, de leurs préventions, des abus de pouvoir et de faveur : tout est oublié ; et tout doit l'être en effet, puisqu'elles sont malheureuses. Mais le malheur n'est pas la vertu : respectons l'un, et sachons à propos admirer l'autre, alors qu'elle brille d'un pur et rare éclat.

Je t'ai déjà écrit deux lettres sur la Pologne : je suis curieux de connoître ton opinion sur ce qu'elles contiennent. Je ne t'aurois pas impunément contredit sur ton malheureux favori : pour prendre ta revanche, je vois déjà les argumens que tu prépares.

Tant mieux ; ils ne feront qu'éclairer la discussion , et me fixer d'une manière certaine.

LETTRE X.

Pétersbourg , le

Le comte Ghoudowistch à Bauer.

Les objections dont me semblent susceptibles tes idées sur la Pologne , n'auront point pour fondement la contradiction que tu crois me faire éprouver. J'applaudis à tout ce que tu avances comme vérités générales , sans application à certains cas particuliers. Pour revenir à la Pologne, ne sais-tu pas qu'il n'y a qu'un seul point à examiner dans l'intérêt des peuples ? c'est celui de leur bonheur. Les noms de patrie et de gloire

sont beaux ; ils enflamment l'imagination ; mais en dernier résultat, à qui profitent-ils ? A quelques chefs dont la renommée vante les exploits ou condamne les vices. Les peuples, sous quelque domination qu'ils soient, lorsqu'ils ne sont pas gênés dans leurs usages, leurs mœurs, leur religion, et qu'ils sont ménagés dans la répartition de l'impôt, ont atteint le plus haut degré de félicité. La nation à laquelle ils sont aggrégés les met en commun dans la gloire dont elle se couvre. Qu'ils recueillent d'un côté ou d'un autre, comme leur part est une illusion plutôt qu'une réalité, ils doivent être moins difficiles sur cet article que sur celui d'une douce et sage administration. Cesse donc de plaindre le sort des Polonais : avec leur diéte, leur roi électif, et l'indépendance absolue de chaque noble,

il étoit impossible qu'ils se maintinssent long-tems en corps de société. Le roi élu, ses intérêts étoient en opposition avec ceux des électeurs. Quel vice dans l'organisation !

Mais ne remuons pas davantage les cendres des morts. J'ai voulu te donner à réfléchir sans prétendre changer tes opinions. Liberté entière dans nos pensées : du choc de deux cailloux jaillit la lumière ; de celui de nos raisonnemens sortira peut-être la vérité, sans altérer en rien les sentimens qui nous unissent.

LETTRE XI.

Varsovie, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Avant de quitter Varsovie, j'allois encore te crayonner quelques ré-

flexions bien sérieuses, m'enfoncer dans le dédale historique, et rêver un peu creux sur tout ce qui s'est passé, lorsqu'une jeune personne du minois le plus charmant, de la taille la plus élégante, et du son de voix le plus doux s'est présentée à moi, et m'a demandé pour quelle heure je voulois des chevaux de poste. En vous voyant, mademoiselle, ai-je répondu, j'oublie mon départ; et si on eût voulu que je n'y songeasse plus, on ne pouvoit choisir un meilleur émissaire. Elle a rougi et souri tout-à-la-fois : les femmes ont une telle mobilité d'organisation qu'elles sont singulièrement accessibles au mêlange spontané des sensations. Je me suis approché, et l'ai interrogée à mon tour pour savoir, en quelle qualité elle étoit dans l'hôtel. Je suis la fille du maître du logis, m'a-t-elle

répliqué, avec un air qui ne m'a pas paru dépourvu de vanité. Ces gens sont singuliers : ils sont plus satisfaits de leur sort que le premier seigneur de la cour. Ils regardent toujours au-dessous, et nous autres toujours au-dessus.

Notre conversation s'est animée, et je commence à croire qu'il en résultera pour moi de douces distractions : je t'en ferai part tout autant que ta sévérité voudra bien me le permettre.

LETTRE XII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Ai-je bien lu ? Cette dernière lettre arrivée de Varsovie est-elle bien de toi ? J'en vérifie les caractères, la

signature : je la lis, et la relis ; et malgré tout cela, je puis à peine en croire mes yeux. Quelle légéreté de conduite, quel début frivole dans un voyage consacré à ton instruction ! Que diroit Elisa, si elle connoissoit l'espèce de rivale que tu parois lui donner ? Mon ami, pense à tes engagemens : on ne trouve jamais dans la dissipation, et dans les plaisirs mondains cette source de véritable satisfaction que procure une union consacrée par le cœur, la morale, et les lois. Si tu débutes ainsi dans le cœur de la Pologne, que feras-tu dans la capitale des Français ? Je commence à être fâché de ne t'avoir pas accompagné : mes conseils et ma présence auroient pu te retenir ; écoute du moins mes avis : tu dois être sûr que c'est l'amitié la plus pure qui me les dictera.

LETTRE XIII.

Varsovie, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Quel Caton que mon cher comte ! ta morale est divine : on voit bien que tu passes ta vie avec des vierges en invoquant des saints. Heureux mortel qui jouis d'avance des faveurs célestes ! mais, moi qui sens à chaque minute la foiblesse attachée à l'humanité, comment veux-tu que je sois susceptible de tant de perfections ? Tu diras ce que tu voudras, ma Sophie est charmante : je jouis de sa candeur et de son ingénuité. Elle aime la Russie, elle aime les voyageurs : en vérité cette petite fille qui ne connoît pas les premiers élémens de la gram-

maire, conjugue le verbe *aimer* dans une perfection admirable. Sois tranquille ; je respecterai son honneur. Suivant un poète français, *l'honneur est comme une isle escarpée et sans bords, etc.* Je ne prétends point gravir une isle aussi difficile ; éloignons une telle pensée, et respirons la suave odeur des fleurs sans flétrir leur incarnat.

Tu as cru peut-être qu'à l'exemple de Pierre-le-Grand, je cherchois une seconde Catherine dans les auberges. Les seigneurs singent les souverains dans ce qui les élève, et non dans ce qui les ravále au niveau du vulgaire.

De Vienne, j'écrirai à mon Elisa. Ce pays est contagieux pour les grandes dames : plein de mon style d'auberge, je pourrois me trahir. Adieu, trop respectable ami!

LETTRE XIV.

De Vienne, le

Le même au même.

J'ARRIVE dans cette ville le cœur serré, et presque navré de tristesse. Cette charmante Sophie! Je voyois qu'elle s'intéressoit trop à moi: il étoit tems que je partisse. Au moment de monter en voiture, elle a détourné ses beaux yeux. J'ai cru vraiment qu'elle pleuroit. Eh bien, qu'aurois-tu fait, grand philosophe, grand sage, non pas de la Grèce, mais d'un pays plus nébuleux? Aurois-tu résisté à ses larmes? Le fameux Renaud, honteux devant son miroir, et entraîné par deux chevaliers, eut-il autant de mérite que moi? N'alloit-il pas à une gloire certaine, autre genre d'amour bien plus

puissant ? Tu ne mérites pas que je te conte une séparation aussi touchante. Je lui ai souhaité toute espèce de prospérités ; elle ne m'entendoit pas.

Quant à toi, je ne te souhaite rien, cœur de bronze, ame de fer : je t'en veux de tes jérémiades, et tu es bien heureux que mon amitié parle plus haut que mon ressentiment.

LETTRE XV.

De Vienne, le

Le même au même.

J'ai goûté un peu de repos ; et le lendemain de mon arrivée je suis allé prendre le grand air de la belle promenade de cette ville (1). Que d'idées sont venues m'assiéger ! Empereur, constitution germanique, vous êtes

(1) Voir la note sur la première lettre de Varsovie, même tems et même raison.

des noms bien sacrés pour que j'ose en parler. Et ce droit public d'Allemagne? Quelles fortes têtes ne faut-il pas pour s'y enfoncer, et sur-tout pour le comprendre! Respectons-le, d'autant plus qu'il ne paroît pas destiné à une longue vie.

La Providence qui change à son gré la face des états, depuis dix ans fait sentir son pouvoir à cet empire. Quoiqu'elle agisse en détail, elle ne l'a pas frappé néanmoins, de ces coups imprévus, inattendus, qui, comme l'éclair, présentent un ordre de choses et un maître nouveau. Les plaies faites par la mémorable bataille d'Austerlitz saignent encore. Nous soutenons à Pétersbourg (1) que nous ne l'avons pas perdue : l'Au-

(1) Voir le rapport de Kutusow, inséré dans les journaux du tems.

triche, du moins, l'a bien perdue pour nous. Je ne veux pas examiner jusqu'à quel point les états, comme les particuliers, ont de la peine à convenir des faits à leur désavantage. Je me borne à rappeler les paroles de Pierre-le-Grand dans une semblable circonstance : « J'ai été battu, » je le serai encore, mais à-la-fin » mes ennemis m'auront appris à les » battre. » C'est avec cette noble franchise qu'on se montre aussi grand dans la défaite que dans la victoire.

Je ne ferai pas un long séjour dans ce pays. Les Viennoises, quoiqu'au teint fleuri, n'occasionneront pas de scission entre nous. Et qui pourroit en occasionner? Notre amitié n'est-elle pas indulgente? Et puisque je te passe ton impitoyable sévérité, tu peux bien glisser sur une légèreté plus apparente que réelle.

LETTRE XVI.

De Vienne, le

Le même au même.

Pour le coup, tu ne te fâcheras pas : l'aventure qui m'arrive en cette ville n'est propre qu'à te fournir l'occasion d'exercer ta bienfaisance. Un jeune Allemand est venu me rendre une singulière visite : je ne sais comment il a appris que j'étois un Russe, voyageur; mais aussitôt qu'il a été introduit, après les salutations d'usage, il a sollicité mes bons offices pour passer en Russie, et s'y placer avantageusement. Surpris de la proposition, et de la promptitude à la

faire, je lui ai demandé ce qui l'engageoit à vouloir quitter son pays. « La difficulté, m'a-t-il répondu, » d'y trouver des ressources : j'ai fait » l'impossible pour me procurer » quelque emploi, et toujours sans » succès. J'ai frappé à la porte des » petits et des grands, et quoiqu'il » soit écrit dans l'évangile, qu'en » frappant on vous ouvrira, je n'ai » point rencontré d'ame imbue des » divins principes de notre religion. » Dans ma première jeunesse, j'a- » vois été lié avec un homme que ses » services ont élevé en dignité et » rendu très-puissant : je me suis » présenté chez lui ; son portier a » commencé par me dire qu'il n'y » étoit pas : je suis revenu au moins » dix fois, toujours même réponse. » J'ai imaginé de demander la dame » du logis, le secrétaire, les officiers

» inférieurs, personne n'y étoit.
» Alors j'ai plaisamment fait obser-
» ver que mal-à-propos on avoit
» écrit sur la porte, en gros carac-
» tère, *palais de monseigneur;*
» qu'il falloit y mettre *palais inha-*
» *bité*, et que par cet expédient le
» portier se trouveroit lui-même dis-
» pensé de répondre aux importuns.»

L'esprit très-gai de ce jeune homme, et les anecdotes particulières qu'il m'a racontées m'ont fort réjoui : il est enfin parvenu à voir celui dont il imploroit la protection : ce puissant seigneur, s'il faut l'en croire, l'a renvoyé à des subalternes, lesquels se le sont renvoyé comme une balle qui pendant quelque tems se soutient en l'air, et finit par tomber à terre. Ce pauvre garçon en a conclu que les paroles des gens en crédit étoient l'opposé de celles des jolies femmes. Un *non* de

celles-ci veut dire *oui* : un *oui* des autres veut dire *non*.

Avant de lui rien promettre, j'ai voulu t'écrire. Je pense que dans notre ville où les sujets ne sont pas en aussi grand nombre que dans celle-ci, il sera facile de le placer. J'attendrai néanmoins que tu me dises ce que tu en penses.

LETTRE XVII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Tu n'aimes pas les favoris disgraciés, j'aime encore moins les intrigans. Cette espèce abonde dans tous les pays, et prend toute sorte de masques pour s'introduire chez les grands : autant je me plais à servir

les malheureux, autant je dois me mettre en garde contre les surprises. Si je procurois une place au jeune homme dont tu me parles, et que ce fût un émissaire caché de nos ennemis, vois à quels reproches, à quelle responsabilité je m'exposerois. Il vaut mieux lui conseiller de redoubler d'efforts pour se fixer dans sa propre patrie : l'honneur, la gloire, et l'intérêt peut-être l'attendent; ici son sort seroit incertain et précaire. Citoyen d'un côté, aventurier de l'autre, l'alternative n'offre rien de douteux dans le choix; et tu n'as pas de meilleur moyen de lui rendre service que de lui faire goûter ces idées.

Je ne suis pas content de la manière dont tu t'expliques sur l'Autriche : la circonstance peut seule t'excuser. Il est clair que son système et ses insti-

tutions vont changer ; mais il ne faut pas les juger avec légèreté. Ce qui a une origine antique est toujours respectable. Le grand corps germanique fut lié avec art par la bulle d'or : on consultera long-tems cet ouvrage précieux, et les publicistes modernes viendront encore y puiser des matériaux et des documens utiles à leurs nouveaux projets. Ce n'est donc pas perdre son tems, comme tu le laisses entendre, que de s'appliquer à la connoissance des institutions qui auroient même cessé d'exister.

LETTRE XVIII.

De Vienne, le

Bauer à Elisa.

En m'éloignant de vous, charmante Elisa, je sentis un serrement de cœur inexprimable. Je me disois :

« Je quitte le bonheur pour courir
» après des chimères. C'est le des-
» tin de l'homme d'ignorer si telle
» action, telle démarche, doivent
» rourner à son avantage ou à son
» détriment : il se flatte; et sa vue
» est si courte, qu'il prend souvent
» pour un beau site, le lieu du pré-
» cipice où il doit se perdre. »

Vous ne serez pas surprise de ces tristes réflexions : puis-je en faire d'autres en songeant à notre éloignement qui va encore s'augmenter? Il est vrai que l'esprit rapproche les distances ; et le mien est sans cesse auprès de vous. Je n'ai pris un parti aussi extrême que pour distraire les deux longues années qui doivent s'écouler avant d'arriver au moment le plus fortuné de ma vie. Mon excuse est toute entière dans l'ennui qu'une attente inoccupée m'auroit causé.

Jusqu'ici, j'ai vu bien peu de choses : Varsovie est un séjour de décadence. Les réflexions politiques ne doivent point être de votre goût ; et sur les objets d'arts et de sciences, je me suis trop peu arrêté pour juger de la manière dont ils sont cultivés. Au premier aperçu ils me paroissent n'offrir dans ces pays qu'un médiocre intérêt, et sont, par conséquent, peu dignes du tact fin et délicat dont la nature vous a douée.

J'agrée de grand cœur la qualité que vous avez prise, celle de ma compagne. Permettez-moi de vous offrir à un si beau titre l'expression de mes vifs sentimens : lorsque je serai assez heureux pour occuper votre pensée, n'oubliez pas que mon ame plane sans cesse autour de votre aimable personne.

LETTRE XIX.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

J'ai rendu avant-hier une visite à ton respectable père : le voyant inquiet, je lui ai donné de tes nouvelles, et je lui ai dit que tu m'avais engagé à lui communiquer tes lettres : celles-là, s'entend, qui sont susceptibles de l'être.

Le jeune Mirowan s'est aussi informé de toi : il sollicite le plaisir de ta correspondance, et veut qu'elle roule sur la littérature avec modération ; sur la musique avec discrétion ; mais sur l'opéra, sans le détacher de l'histoire de ses nymphes, avec grande abondance. Quant à la politique, il

prétend que vous n'avez pas la même: vous n'êtes bien d'accord, dit-il, que sur l'art de faire naître à propos, et saisir l'occasion des plaisirs. — Je me suis recrié sur ce point, et lui ai demandé en grace de ne te gratifier d'aucune ressemblance. — Vous êtes malin, m'a-t-il repliqué, je vous passe cette réflexion en faveur de l'amitié qui vous lie. — Ce Mirowan est un écervelé en société; mais bien adroit, bien subtil, et bien courtisan auprès de son souverain. S'il étoit à Vienne, l'amour de la vérité ne le feroit pas raisonner comme toi: il y trouveroit matière à élever les plus beaux monumens à son maître. Le malheur d'un empereur ne feroit que relever davantage le courage, les talens et la générosité de l'autre: tout parleroit de ses nobles efforts, de son désintéressement héroïque; et réel-

lement son zèle, quoique malheureux, est digne de quelque éloge. Je remarque seulement que la flatterie est si empressée et si aveugle qu'elle n'a point vu que ce n'étoit pas le cas de mettre en jeu ses hyperboles, et ses faussetés outrées.

Je vais bientôt couronner par l'hymen le plus tendre, l'amour le plus sincère : Mirowan n'a pas manqué de faire à ce sujet des réflexions dignes de lui ; il m'a soutenu que Claire et moi étions las d'être heureux. Quel travers dans l'esprit ! Se pourroit-il qu'il y eût quelques traits de ressemblance entre un tel étourdi et l'ami de mon cœur ?

LETTRE XX.

Elisa à Bauer.

Je me plais à vous témoigner le plaisir que m'a fait votre lettre. Quoique destinés à être séparés pendant deux ans, je m'étois figuré que nous respirions à-peu-près le même air, et que je pourrai de tems en tems jouir de votre présence. Cette illusion s'étant évanouie, il ne me reste qu'à m'entretenir quelquefois avec vous : ce sera pour moi un moyen de dissiper l'ennui et même le chagrin que j'éprouve. J'en cherche intérieurement la cause, et j'ai de la peine à la démêler.

Occupée toute la journée, le tems ne coule que dans l'étude, et la variété est le seul délassement que je

me donne en ce genre. Si ma pensée s'égare quelquefois, et traverse bien des pays, je reviens de suite à mon ouvrage. Le jour où je pourrai me livrer à d'autres soins, j'expliquerai mieux mes sentimens : fondés sur le devoir, ils me seront précieux, et répandront une douceur infinie sur le cours de ma vie.

LETTRE XXI.

De Vienne, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

J'avois le desir de me faire présenter à la cour : j'ai réfléchi qu'elle étoit encore dans les embarras qu'entraîne l'exécution du traité de Presbourg ; et que l'attitude inquiète, incertaine des princes et des ministres étoit un coup-d'œil peu agréable

pour un étranger. L'homme curieux doit s'exercer, cependant, à lire sur leurs physionomies ce qui se passe dans le monde politique. Je sais qu'il n'est pas aisé de pénétrer des personnes exercées depuis long-tems à la retenue, je puis même dire à la dissimulation ; mais il faut distinguer.

On ne découvre pas les traces d'un projet de guerre, d'une alliance, d'un mariage, ou d'un voyage, parce que l'avenir couvre de son voile l'issue de semblables desseins, et qu'on est loin d'en mal présumer d'avance.

Mais lorsqu'une cour a été tourmentée par une guerre malheureuse, qu'elle a pris la fuite, et qu'elle a vu le vainqueur maître d'une grande partie de ses états ; la commotion, la crainte, et la terreur laissent de longs souvenirs : tout ce qui peut être la suite de ces tristes événemens porte

un caractère à ne pas s'y méprendre. Dans ces tems de crise, le spectacle le plus intéressant s'offre à vos yeux; on voit trembler ceux qui ont tant fait trembler les autres. Ces momens sont pour ainsi dire, la pierre de touche de l'ame et du courage. Nos histoires modernes ne savent pas présenter ces grandes catastrophes avec l'art des anciens. Je relisois, l'autre jour, le récit de la mort de Néron, et je la comparois à celle de Pompée et de César: ceux-ci moururent sans vaine ostentation, mais avec noblesse; l'un en s'enveloppant la tête, l'autre en se couvrant de son manteau. Le fils d'Agrippine, ce tyran farouche, éprouva seul plus d'agitations, de craintes et de fureurs qu'il n'en avoit occasionnées au nombre prodigieux de ses victimes. Quel tableau historique! Si on pouvoit comparer

des genres différens, Raphaël en fit-il jamais un plus expressif?

Adieu, tu vois que mes occupations présentes ne sont pas celles qui ont terminé mon séjour de Varsovie.

LETTRE XXII.

De Vienne, le

Le même au même.

L'OPÉRA de *don Juan* étoit affiché: j'y ai couru. J'aime à entendre la musique dans le pays où elle a été composée. Rendons justice à Mozard; il est enchanteur. C'est une inspiration de génie qui le dirige sans cesse. Moëlleux comme l'Italien, nerveux comme l'Allemand, et souvent spirituel comme un Français, il réunit tous les genres. Si on peut lui repro-

cher quelques taches dans ses autres ouvrages, dans celui-là je n'ai pu y en découvrir aucun. J'ai passé une soirée délicieuse ; et je me suis dit que la ville de Vienne n'offroit, en ce moment, rien de plus curieux que l'opéra de *don Juan*. Le sens de l'ouie est ici ce qu'il y a de mieux traité ; mais comme il m'en reste quatre autres, je prends demain la poste pour aller essayer de les satisfaire ailleurs.

LETTRE XXIII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

J'ai senti la justesse de tes observations sur la supériorité des histoires anciennes. Tu indiques le fait, mais

tu n'en fais pas connoître la cause. Je vais la dévoiler, et prouver que la stérilité des modernes à cet égard tient à leurs institutions et à la nature des événemens. L'art des Tite-Live et des Tacite n'est pas purement un don acquis : ils doivent aux faits mémorables qu'ils ont rapportés, la moitié de leur génie. Ainsi, un peintre habile ne balance pas d'affirmer qu'un frais et riant paysage double la valeur de ses pinceaux ; la fraîcheur et le coloris (deux parties essentielles de la peinture) frappant continuellement ses regards, viennent d'eux-mêmes se placer sur son tableau, sans que son imagination soit obligée de faire aucun travail à cet égard.

L'imagination, cette brillante fée, revêt de couleurs enchanteresses les ouvrages des hommes. A-t-on bien réfléchi sur ce qui a porté son ma-

gique pouvoir dans les histoires anciennes ? Cela dérive de ce que la principale affection des anciens étoit, je ne dirai pas dans le bien public, mais dans les affaires publiques. L'isolement des ménages modernes n'étoit pas aussi connu : la grande famille occupoit sans cesse la pensée des gens instruits ; il en résultoit une tendance énergique, une forte passion qui donnant du ressort à l'ame, faisoient voir sur la scène du monde ce qu'on ne voit plus que sur nos théâtres à travers une mesquine représentation. Ces tableaux étoient fidèlement copiés par les historiens ; le romantique, l'exagération que nous croyons remarquer dans leurs narrations étoient dans les faits, et non dans leurs esprits. Il se peut, par exemple, que les harangues de Tite-Live soient un peu exagérées ; mais

s'il ajoute aux paroles de ses personnages, il ne leur fait jamais dire que ce qu'ils ont senti, ou fait sentir aux autres.

Est-il vrai que les institutions, et les gouvernemens modernes répugnent au talent de l'histoire ? Nul doute à cet égard. La monarchie est un bien pour les peuples ; elle n'en est pas un pour l'histoire : il ne faut pas pour cela bouleverser des institutions bonnes en elles-mêmes, pour donner du mouvement et du brillant aux récits historiques. Ce n'est pas là ma pensée. Je dis seulement ce que je crois voir, et tu l'apprécieras suivant sa valeur.

Autrefois on se battoit comme aujourd'hui ; des empires étoient conquis, des trônes renversés : les peuples se mutinoient, leurs droits étoient maintenus ou abolis : les ambitieux

se montroient, les partis se formoient, et les proscriptions tour-à-tour en faisoient justice. Mais remarquons qu'à chaque grande action, il y avoit un éclat, une pompe publique qui la rehaussoient infiniment. C'étoit, tantôt un triomphe, tantôt une délibération du Sénat, tantôt un général tremblant des suites de sa victoire, et obligé de rendre un compte sévère : dans une autre occasion, le vaincu implorant la générosité du vainqueur; la violence militaire trouvant une barrière dans la clémence du peuple et du sénat; souvent aussi, ces deux corps déployant une politique profonde, généreuse, quelquefois perfide, mais toujours digne de l'admiration des âges, quand on se rappelle qu'elle étoit le résultat des délibérations d'un si grand nombre de

personnes. Je ne finirois pas si je voulois m'étendre davantage.

Dans les tems modernes que s'est-il passé, et que peut-il se passer? Tout est concentré dans des cabinets mystérieux. Les vrais motifs des entreprises ne sont pas connus : viennent-ils à l'être ? ils se confondent avec ces rumeurs publiques, premiers interprêtes des événemens, et sont pour toujours entachés de l'alliage du mensonge. Aux grands mouvemens ont succédé les petites intrigues de cour : les femmes plus savantes dans cet art, y ont porté leurs foiblesses et leurs vues rétrécies en matière de gouvernement. Le peuple n'est rien dans l'état que la force qu'on fait mouvoir ; les grands y sont peu de chose, et les véritables maîtres y sont bien rarement les auteurs de quelques actions mémorables qui

sillonnent de loin en loin ces siècles de ténèbres politiques.

Au surplus, on doit mettre plus de prix au bonheur des peuples qu'à leurs histoires : ils l'acquièrent, comme les femmes une bonne réputation, en faisant parler d'elles le moins possible; et, sous ce rapport, je me garde bien de censurer des institutions qui sont faites pour atteindre ce but intéressant.

LETTRE XXIV.

Pétersbourg, le

Mirowan à Bauer.

Je vois bien que je suis forcé de vous écrire directement : l'intermédiaire de votre ami m'est trop suspect, pour vous faire connoître par

lui tout l'intérêt que je vous porte. N'est-ce pas un problême singulier que votre liaison avec un homme aussi frondeur ? Les plaisirs ont fait divorce avec sa personne ; et pourvu qu'il soupire suivant les règles de la morale, avec la fille la plus ronde et la plus grasse de Moscou, il est dans l'enchantement. Il prétend que les belles de l'Opéra de Paris sont des êtres à fuir. Quelle pesanteur d'esprit et de goût ! Vous qui aurez l'avantage de les voir, vous en jugerez : dextérité, légèreté, souplesse, amabilité des pieds à la tête, voilà les qualités qui les distinguent éminemment. Vous vous convaincrez de la vie joyeuse qu'elles mènent : Anacréon, poète et philosophe du plaisir, ne savoit pas mieux dissiper les soucis de ce monde que ces brillantes prêtresses de Vénus. Avec elles, on pra-

tique sans cesse tous les rites de la religion des Grecs et des Romains ; parfums, libations, mystères secrets, initiations, voilà les cérémonies le plus en usage qui se prolongeant fort avant dans la nuit, nécessitent le repos de tout le jour suivant. Quand vous aurez assez vu par vous-mêmes, faites-moi part de vos réfléxions. J'ai toujours desiré de cultiver votre amitié : il perce en vous des traits de gaîté qui sont l'indice du plaisir, et quand vous pensez profondément, c'est votre ami qui vous répercute le sérieux dont il s'embellit.

LETTRE XXV.

Munich, le

Bauer à Mirowan.

Je ne suis encore qu'à Munich, et je suis loin par conséquent des choses

charmantes dont vous me faites part. Mon ami a beaucoup d'indulgence pour moi, et je crois qu'il sera obligé de la partager entre nous. Je ne fuirai pas les délices de l'Opéra, ne fût-ce que pour vous en faire part; mais à condition que vous tolérerez la sage opinion des autres. J'ai toujours fait profession d'un heureux mêlange de gaîté et de retenue. Je suis fou avec les sages, et sage avec les foux. Vous ne serez donc pas surpris de mon style : il ne porte aucune atteinte aux sentimens que vous m'offrez, et que je partage avec plaisir.

LETTRE XXV.

Munich, le

Le même au comte Ghoudowitsch.

Me voici dans la capitale de cet électeur qui vient d'être fait roi, et

dont les états ont été considérablement augmentés. On a vu un électeur de Brandebourg devenir un roi puissant au cœur de l'Allemagne : celui de Bavière ne s'est point agrandi par lui-même, mais par le secours d'une puissance formidable, qui l'a mis en état de secouer le joug germanique. Combien donnent à penser ces changemens continuels sur la surface du globe. Que d'instabilité dans les choses humaines ! On pourroit presque dire que la terre, roulant sur elle-même, trouve un nouveau maître à chaque degré qu'elle parcourt.

Les peuples d'Allemagne ont pour la plupart trop de ressemblance entre eux. Aux rues et aux bâtimens près, il me semble encore être à Vienne. Mêmes usages, mêmes mœurs ; et la religion, qui produit une différence sensible entre les hommes,

n'en établit aucune dans les cercles d'Allemagne.

Je cherche par-ci, par-là, si je n'apperçois pas quelque nouvelle Sophie : ne ride point ton front. Les passe-tems sont permis aux voyageurs, et sois certain que je n'abuserai point ici de cette permission. Aucun pays n'est moins propre à procurer de douces distractions.

Adieu mon aimable Caton : sais-tu que ton patron étoit plus tolérant que toi ? Une autre fois, je m'étayerai de son exemple.

LETTRE XXVII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Je veux établir quelques principes : ils te paroîtront peut-être diffus et procréés du sein de la métaphysique. Je ne m'arrête pas à cet inconvénient; il m'importe trop de répondre au reproche banal d'une trop grande rigidité.

Il y a des hommes qui, doués d'un bon naturel font quelque peu de bien par inclination : contens sous ce rapport, ils en deviennent très-faciles sur les opinions, les devoirs, la conduite, et s'imaginent que le fonds de leur ame étant pur, beaucoup d'indulgence envers eux et les autres ne

doit leur faire encourir aucun reproche. Malgré leurs qualités, je pose en fait que cette espèce d'hommes est plus nuisible qu'utile au bien de la société. Si nous vivions dans l'état de nature, ou dans l'état d'une police naissante, il est clair que mes vues seroient éronnées, à force d'être austères ; mais l'état actuel est artificiel : il est fondé sur des bases qu'il ne faut jamais oublier. Tout se tient, tout s'enchaîne dans le monde : le système d'harmonie sociale participe beaucoup plus qu'on ne croit du système d'harmonie musicale. Les dissonances ont besoin d'être sauvées, sans quoi la marche est fausse et méconnue des grands maîtres.

Suppose que les dissonances sont le mal apparent : je ne puis les comparer au mal réel, attendu qu'il doit être rejeté de la société, et n'entre pas

dans les élémens de sa composition. Les dissonances, au contraire, entrent dans les élémens de la composition musicale, et y sont même nécessaires. Ceci posé, et par analogie, il faut sauver nos dissonances morales ; il faut que l'ordre, l'accord et la bonne aparence en fassent justice. Quel est le moyen d'y parvenir ? Je n'en vois d'autre que de mettre dans tous les actes de sa vie une régularité, une exactitude, je dis même une rigidité qui garantissent la foiblesse du corps et les écarts de l'imagination.

Suivant le systême d'indulgence, des hommes naturellement bons sont bien souvent devenus méchans, ou du moins par leurs actions ont souvent produit le même résultat. Suivant le systême contraire, des hommes, sans être favorablement traités de la nature, ont suppléé à ses fa-

veurs et se sont conduits d'une manière digne d'éloges. Je sais qu'un tel prodige est uniquement dû à l'éducation ; mais aussi, tous ceux qui en ont reçu une bonne ne devroient jamais s'écarter des principes dont elle les a nourris.

Ne m'accuse donc pas dans ma manière de voir : elle est toute de calcul et de persuasion. Je ne t'en dirai pas davantage, sinon qu'au lieu de chercher des nouvelles Sophies, tu ferois mieux de te distraire agréablement en écrivant à Elisa.

LETTRE XXVIII.

Munich, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Je t'admire mon cher maître : te voilà donc sensible au reproche de

rigidité ; et pour le combattre, quels raisonnemens, quelle dialectique, et quelle comparaison n'employes-tu pas ? Je suis vraiment dans l'enchantement, quoique je trouve que tu n'as pas analysé bien juste le principe de tes dissonances morales. En effet, la leçon musicale apprend qu'une dissonance doit être préparée et sauvée, c'est-à-dire, qu'un accord dissonant doit être précédé et suivi d'un accord consonant. Mais ce cortège n'empêche pas que le dissonant n'existe, et ne doive être bien entendu. Il faut donc conclure de-là que lorsque je serai disposé à commettre quelque peccadille, je la ferai précéder et suivre par des actes méritoires. Avec cette précaution, je serai parfaitement en règle, et n'aurai pas à craindre les regards austères de l'amitié.

Tu ne t'attendois pas à être combattu avec tes propres armes. Ceci est un jeu qui ne diminue en rien l'excellence de ta morale : je te sais gré de tes efforts à cet égard ; et pour te prouver que tes avis sont bons, je vais suivre de suite celui que tu me donnes.

LETTRE XXIX.

Munich, le

Bauer à Elisa.

Je suis tout à vous de pensée, ma chère Elisa ; dans ce pays, rien ne peut me donner une distraction qui tienne aux choses d'agrément ; je m'en dédommage en rentrant en moi-même, et en me nourrissant de

ce qu'il y a de suave dans l'attachement que vous m'avez témoigné. Une femme douce, bonne et sincère est un trésor inappréciable : elle répand sur la vie un charme qu'on ne peut définir, parce qu'il prend sa source dans les secrets mouvemens de l'ame. Que de félicités vous me promettez, et que le tems qui l'éloigne va me paroître long ! L'imagination me transporte souvent autour de votre demeure. Je me demande ce que vous y faites, et si je suis pour quelque chose dans les occupations que vous vous donnez. Je voudrois entrer, vous parler, vous serrer dans mes bras : mon imagination travaille comme dans les apparitions nocturnes des poëmes épiques ; mais je m'aperçois bientôt que je ne poursuis qu'une ombre vaine s'échapant dans les airs.

Je prends demain la route de Paris, le concours des arts pourra contribuer à m'y distraire, sans me faire perdre de vue, toutefois, l'objet le plus agréable à mon cœur.

LETTRE XXX.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Depuis huit jours, je suis arrivé dans la capitale de la France, je suis presque tenté de dire, du monde! quel spectacle que Paris! A chaque pas, on est surpris par des nouveautés : à chaque pas, le curieux peut trouver matière à se satisfaire. D'abord les yeux sont éblouis, tout est préparé pour leur agrément.

Quoiqu'on puisse soupçonner qu'il y a beaucoup de faux brillant dans cet appareil, il en impose au premier coup d'œil, et l'étranger demeure étonné et même enchanté d'un séjour qui lui promet autant de charmes.

Je suis persuadé que la société de ce pays offre un vaste champ d'observations. La cour, la ville, les théâtres, les lycées, les disputes littéraires, dernier refuge de l'esprit de parti en France, tout présente une matière abondante à l'observateur. Il me faudra du tems pour bien voir ; j'y porterai toute mon attention. Rien ne pourra la distraire que le souvenir des sentimens que tu me connois, et auxquels tu as ta bonne part.

Ton mariage s'avance-t-il? Ce moment de grande félicité qu'on dit très-court, vient-il combler tes vœux?

Tu feras exception à la règle : je lis sur ta paisible figure que tu seras un bon mari, sans, pour cela, te soupçonner d'être trop débonnaire. Je t'aime tourné de la sorte, et j'ai besoin d'un ami un peu sévère pour me faire appercevoir que je ne le suis pas trop.

LETTRE XXXI.

Paris, le

Le même au même.

J'AI fait mes dispositions, et je me suis pourvu de tous les objets qui peuvent m'aider à séjourner agréablement en cette ville. Ces jours derniers, cependant, il me manquoit une voiture, et je continuois

d'aller à pied : je t'avoue que j'en suis dégoûté, et je déplore bien sincèrement le sort de ceux qui ne peuvent s'en procurer une. A tout moment on est heurté ; la foule vous arrête, vous presse, vous culbute. Les voitures passent, repassent, se croisent, s'embarrassent. Obligé de se mettre à côté, la boue vole bientôt en éclats ; elle vous couvre entièrement, et trop heureux lorsque vous n'êtes pas écrasé.

Cet accident m'est arrivé, mais d'une manière si peu naturelle, qu'il m'a semblé un jeu dérisoire de la part des heureux personnages qu'on traînoit avec tant de vîtesse. Je me suis senti piqué, et j'ai fait suivre les deux carrosses, auteurs de mon désastre, pour en connoître les maîtres. Mon domestique est venu me rapporter que le pre-

mier appartenoit à un homme d'affaires failli avant le code (1). — Qu'est-ce à dire, ai-je répliqué, failli avant le code. — Oui, monsieur, ceux qui ont fait faillite avant le code, vont en voiture, et les autres doivent aller aux galères. — Et le second? — Le second, monsieur, appartient à un homme qui a soumissionné les biens nationaux de son département : il a été plus heureux que moi, celui-là, monsieur; il a quitté mon métier, ou tout autre équivalent, pour administrer des biens que l'état ne savoit pas alors administrer lui-même. Il est devenu, en effet, si gros admi-

(1) Le Code de Commerce qui a établi des formes rigoureuses contre les banqueroutiers

nistrateur, qu'il s'imagine qu'on ne sauroit trop lui faire place ; lorsqu'on la lui refuse, il se la fait faire par le moyen dont vous avez été victime.

Beau début, comme tu vois. N'y a-t-il pas eu un philosophe ancien qui disoit : « La fortune est une » femme de condition se livrant à » ses valets ». Parloit-il de son tems ou étoit-il prophète ? Hélas ! je crains bien que le présent et l'avenir ne lui fussent également familiers.

LETTRE XXXII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Notre empereur a demandé de tes nouvelles : il a paru surpris de te voir voyager de suite après les arran-

gemens de ton mariage. Quelques traits indirects m'ont fait soupçonner que Mirowan avoit parlé de toi. Est-ce pour ses plaisirs ou pour son instruction, m'a-t-il dit, qu'il s'est échappé de la sorte ? — J'ai répondu que sa majesté devoit savoir combien tu aimois à t'instruire par toi-même des mœurs, des usages des nations et des divers rouages politiques qui les font mouvoir. — Mirowan prétend, a-t-il ajouté, qu'il doit encore s'occuper plus particulièrement de l'Opéra : s'il ne trouve pas là de belles théories politiques, il sera, du moins, au centre des illusions, et c'est souvent la même chose. — J'ai compris facilement le sens de ces paroles. On cherche à te faire une réputation de curieux, de novateur et même de philosophe. La magie des mots fait tout dans les cours : il

faut sans cesse lutter contre les coups cachés ou détournés qu'on nous porte; il faut soutenir un assaut continuel de petites perfidies, jusqu'au moment propice où la calomnie élevant un front audacieux, nous livre un combat à mort. Repose-toi sur moi du soin de ta défense : je ne souffrirai pas que la basse jalousie travestisse en défauts les indices certains d'un esprit supérieur.

LETTRE XXXIII.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Ce que tu m'as mandé sur les sourdes menées qui se pratiquent à notre cour, ne me surprend ni ne m'inquiète ; j'en ai seulement conçu

le vif desir de savoir si toutes les cours sont formées sur le même modèle. Ici, je ne puis m'initier dans le secret des intrigues. Il faudroit avoir plus de rapports, et de connoissances particulières. Une seule chose me frappe; c'est l'aspect d'un souverain parvenu à cette haute destinée par ses propres ressources. Les hommes extraordinaires font germer des idées d'une grandeur gigantesque. Il est vrai que ce prestige de l'imagination agit plus puissamment de loin que de près. Alexandre, cet autre conquérant du monde, ne fut-il pas méconnu? Son ami Ephestion ne fut-il pas pris pour lui? On pourroit facilement commettre la même bévue à la cour de France. Il n'y a pas d'officier plus simple dans son costume que l'empereur des Français. A l'exception des jours de cérémonie, le

faste et le luxe ne sont que l'apanage de tout ce qui l'entoure. Parmi les grands et les dignitaires couverts de magnifiques habits, au milieu du plus pompeux cortège, il brille de toute sa simplicité, et semble confirmer une vérité uniquement connue des gens instruits : « Le génie n'a pas » besoin d'hochets d'enfans pour se » parer. »

Te parlerai-je de ses travaux ? Les réflexions sont abondantes : je les écarte, parce qu'il ne nous convient pas de trop louer ou de trop censurer les maîtres du monde. C'est la tâche de l'histoire qui ne les apprécie impartialement qu'après leur mort : à ce moment, ils deviennent, en quelque façon, propriété publique, et chacun en raisonne à sa manière.

Cette permission de parler des morts est un avertissement pour les

vivans : je veux en profiter, et je vais me permettre entre la gloire et la renommée, un parallèle suffisant pour indiquer la place digne d'une louable ambition.

La Renommée proclame avec ces cent bouches les actes et les exploits des bons et des méchans : elle ajoute, elle diminue, elle plonge quelquefois dans l'erreur la plus grande. L'autre vierge, pure et sans tâche, ne voudroit admettre dans son temple que les hommes utiles à leurs semblables. Je me la représente sous un dais entourée des Marc-Aurèle, des Titus, des Trajan, peut-être de Julien, certainement de Henri IV. Beaucoup d'autres héros la suivent et l'aperçoivent, mais ils ne jouissent pas de la plénitude de sa présence.

LETTRE XXXIV.

Pétersbourg, le

Mirowan à Bauer.

J'aurois quelque raison de me plaindre ; votre réponse n'est pas telle que je devois l'attendre. L'ascendant étranger qui vous l'a dictée ne me permet pas de m'arrêter au ton de petite circonspection avec lequel elle est conçue. J'aime mieux vous prouver mon zèle en vous apprenant que j'ai parlé de vous à notre empereur, en des termes que votre ami n'auroit pas désapprouvés. J'ai bien traité un autre sujet qui n'auroit pas eu aussi facilement son approbation ; mais il est permis de s'en passer quelquefois, sur-tout lorsqu'on n'a pour

but que de vous ménager la bienveillance de notre maître Le ton léger, le ton des plaisirs trouvent grace devant sa majesté : elle les préfère, en quelque sorte, à ces esprits chagrins qui censurent sans cesse les opérations nécessaires des gouvernemens, et sont à la poursuite d'une perfection chimérique. Je vous peignis bien différent de ces hommes, et j'assurai que votre bulletin de l'Opéra donneroit la mesure de vos sérieuses occupations.

Remplissez donc mon attente : que je reçoive une de ses lettres exhalant l'odeur du vin de Champagne ! Horace, ce Romain si agréable et si poli, trempoit les siennes dans du Falerne, et l'esprit, la gaîté et le plaisir jaillissoient du fond de sa bouteille. Votre fortune est assurée, elle dépend de votre voyage. Si vous

en usez avec sagesse (je dis avec sagesse, car je prouverai à qui voudra qu'elle ne consiste que dans les plaisirs), vous êtes sûr de recevoir à votre retour l'accueil le plus flatteur.

LETTRE XXXV.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Sur la grande réputation de l'opéra de *Pâris*, je fus hier à ce théâtre; je croyois principalement que mes oreilles y seroient satisfaites; en conséquence je cherchois de la musique, et je n'entendis que du bruit Quel effroyable tapage! le chanteur jette des cris, et l'orchestre les redouble. A mon grand étonnement, la musique et le poëme ne sont qu'un foi-

ble accessoire ; c'est une avant-scène pour préparer le ballet.

Ouvre de grands yeux pour voir cette danse. Tout l'Olympe pirouette avec les grâces de Vénus, et la légèreté de Therpsicore ; on ne peut, chez les autres peuples, se faire une idée des progrès de cet art. J'ai oublié le nom de ce sévère philosophe à qui l'on faisoit remarquer la danse d'une jeune Grecque : « C'est » trop bien, dit-il, pour une honnête » femme. » J'applique cette réponse du particulier au général. La nation française cultive trop un art frivole, et propre à la corruption des mœurs. Je fais cette remarque moins par rigidité que parce que les arts plus nobles en souffrent beaucoup. Dès qu'un goût devient dominant dans la société, tout le reste se traîne à sa suite. De même que dans les satur-

nales, les maîtres servent les valets, de même les arts, enfans de l'esprit et du génie, ne sont employés à l'Opéra que pour servir un maître illégitime et bien dangereux.

Je ne puis te taire, cependant, que les observations de Mirowan m'ont frappé. Ces prêtresses du temple de Vénus sont attrayantes. Que de volupté dans tous leurs mouvemens! ma morale n'y tiendra pas. Ton modèle, Caton le censeur, chassoit du sénat Manilius pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille. Cela ne l'empêcha pas, lorsqu'il fut veuf, de faire venir tous les soirs dans sa chambre, une jeune et fringante esclave, au grand scandale de son fils et de sa belle-fille. Par un esprit de conduite à peu-près semblable, je proscris l'excès de la danse, mais non pas les belles danseuses; et

je te conterai une autre fois ce qui peut arriver d'une telle contradiction amenée par un si bel exemple.

LETTRE XXXVI.

Le même à Mirowan.

Je ne savois comment m'introduire auprès de vos divinités mythologiques : j'ai prononcé votre nom, et de suite elles se sont toutes groupées autour de moi. Je vous rends graces : votre souvenir a fait merveilles ; l'une me demandoit si vous vous portiez bien , l'autre si vous étiez toujours aimable ; celle-ci, si vous continuiez d'être aisé dans vos manières ; celle-là, si vous n'aviez pas cessé d'être l'amant de la volupté. Les questions se pressoient, se succédoient. Je ne

savois à laquelle répondre. Je me suis donné pour un de vos élèves ; aussitôt, nombre de soupers m'ont été proposés. J'ai accepté, parce que vous m'avez fait naître le desir de m'initier dans les mystères de ces vestales. Je n'aurai pas besoin de faire comme Claudius, qui s'habilla en femme pour parvenir jusqu'à celle de César ; tant de précautions seroient superflues : elles permettent qu'on les aborde avec les marques distinctives de notre sexe. Ne serai-je pas un peu gauche pour représenter un héros tel que vous ? Elles disent tant de choses avantageuses sur votre compte, que votre mérite me fait trembler. Si je ne puis l'égaler, j'aime à croire que vous me saurez gré de l'avoir entrepris.

En réponse à ce que vous avez bien voulu dire de moi à notre auguste

maître, je me borne à vous faire observer que quelque prix que j'attache à ses faveurs, j'en mets davantage à son estime.

LETTRE XXXVII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Tes réflexions sur l'Opéra m'ont paru intéressantes ; tu ne dois point être surpris que chez une nation légère et frivole, l'art de la danse soit préféré à celui de la musique. La multitude peut jouir de l'un, et savoir l'apprécier ; l'autre n'est que pour les élus.

Je crois voir, cependant, une autre cause dans la négligence de la

musique à l'Opéra C'est l'infécondité des auteurs modernes, et la satiété des anciens. Le dégoût est une maladie inévitable à la longue : les chefs-d'œuvre mis journellement sous les yeux du public sont comme l'or chez les Péruviens, sans aucun prix.

Nous sommes ici dans une situation toute différente. Les arts utiles ont fait de grands progrès depuis cent ans; mais les arts d'agrément sont encore au berceau : nous appelons des secours étrangers, comme nous l'avons fait pour les arts utiles. Le goût se développe, et se propage; il est déjà répandu dans les principales classes de la société, et ce qui fait bâiller à Paris produit l'admiration, l'enthousiasme et le plaisir à Pétersbourg. Les premières jouissances sont les plus vives : il viendra

peut-être un tems où nous ressemblerons aux Parisiens, et cette époque sera celle de la décadence.

Adieu; pourquoi ne pas écrire plus souvent à Elisa, lorsqu'à l'expression de tes sentimens tu peux joindre l'avantage de lui parler d'un art qu'elle cultive avec tant de succès ?

LETTRE XXXVIII.

Paris, le

Bauer à Elisa.

A la sortie d'un concert, ma chère Elisa, où se sont fait entendre les accens les plus doux, les plus beaux et les plus flatteurs, à qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous ? Je voudrois pouvoir vous transmettre les

sons de la célèbre cantatrice italienne, l'ame et la gloire de ce concert. Figurez-vous une voix parfaite, guidée par la meilleure méthode et par le goût le plus exquis. Elle a fini par une scène de *Sémiramis*, opéra sérieux, où elle a déployé toutes les ressources de l'art et de la belle nature. Croiriez-vous qu'elle a fait un passage de sémi-tons en montant et en descendant, avec plus de pureté et de brillant dans l'exécution qu'une excellente chanteuse française ne feroit un passage ordinaire? Un tel talent est bien précieux, tant par sa rareté que par le plaisir qu'il procure. Je vous desirois : vous eussiez été un juge digne d'elle. Qui mieux que vous auroit pu l'apprécier? Versée dans l'art enchanteur de la musique, vous en connoissez toutes les richesses: la plus grande délicatesse

de goût préside à vos jugemens. C'eût été d'une voix céleste un juge divin : oui, charmante Elisa, je vous divinise sans scrupule ; trop de qualités réunies ne me laissent que cette ressource pour donner une idée de votre mérite.

Recevez l'hommage le plus pur, le plus sincère, le seul, en un mot, digne de vous être offert.

LETTRE XXXIX.

Elisa à Bauer.

Ne sachant où répondre à votre dernière lettre, j'en attendois une autre immédiatement après votre arrivée à Paris. Ne dois-je pas rendre grâces à cette célèbre cantatrice, de vous avoir inspiré le desir de m'écrire. Je l'aurois entendue que je ne

lui aurois pas tant d'obligations. Vous me supposez trop de perfections, et vous ne me supposez pas assez préoccupée de ce qui vous intéresse.

Au moment où votre lettre m'est parvenue, je pensois que l'éloignement portoit souvent de grandes atteintes aux affections les plus pures. Ces tristes réflexions se sont évanouies : tel est l'effet que produisent sur moi les caractères tracés par votre main. Je crains, cependant, qu'elles ne se renouvellent : si j'en suis tourmentée, ce sera dans le silence. Les plaintes sont vaines, et ne font qu'affliger : un seul mot me fera connoître entièrement. Sachez que toutes mes facultés vous sont consacrées, et qu'il me seroit impossible de me démentir.

LETTRE XL.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

On dit dans ce pays qu'il n'y a qu'un Opéra, que c'est un théâtre unique, et le plus étonnant de l'Europe. Vieux préjugés ! On feroit bien d'écrire sur son frontispice : « Académie de danse et de mécani- » que. » Le théâtre unique, c'est le Théâtre Français. On ne trouve en Europe rien de semblable : la haute comédie, et le poëme dramatique y offrent des richesses inconnues même à l'antiquité. La régularité, la finesse, l'esprit caractérisent la comédie. Le

génie crée la tragédie, et le goût le plus sûr la dirige.

Je ne me suis point attaché aux nouveautés : en qualité d'étranger, le Théâtre de Corneille, de Racine, de Voltaire est nouveau pour moi, et je le préfère aux pièces modernes. Ces trois auteurs, je ne crains pas de le dire, forment un heureux parallèle avec Eschyle, Sophocle et Euripide. Ceux-ci sont même surpassés par une pureté de goût qui leur étoit inconnue : il est vrai qu'ils ont fourni beaucoup d'idées et de sujets aux autres, et qu'ils méritent de conserver le titre honorable de pères de la tragédie.

La comédie française tient le même rang de supériorité : Ménandre, Plaute et Térence s'éclipsent devant le seul Molière. Je chercherois en vain dans les théâtres des autres na-

tions de l'Europe, un point de comparaison : il n'en existe pas. Un théâtre unique est donc celui des Français, où toutes les ressources de l'esprit et du génie y sont prodiguées avec abondance. Quelles sensations tantôt douces, tantôt terribles, n'ai-je pas éprouvées ! Je ne sais lequel, de mon cœur ou de mon esprit, a le plus joui : alternativement émus, comment distinguer leur plaisir ? C'est-là, véritablement, la confusion la plus délicieuse.

Que ne peux-tu mener ici ta bien portante Moscovite ! Elle se pâmeroit d'aise en voyant tant d'héroïnes entraînées par l'amour ; et de surprise, en remarquant que tout cela s'opère sans le secours de St.-Nicolas (1).

---

(1) Patron de la Moscovie.

LETTRE XLI.

Paris, le

Le même au même.

Nourris au sein des cours, nous sommes familiarisés à leurs manéges ; le coup-d'œil d'un cercle politique ne nous offre rien d'étrange, rien qui contredise les opinions que nous avons à ce sujet. Je m'étois figuré qu'ici le tableau devoit être différent. Des hommes à peine sortis, disois-je, d'une terrible révolution, n'ont pas eu le tems de s'instruire dans l'art de la politique : je ne parle pas de cette politique grande, vaste, élevée, dont les conceptions dirigent les événemens, ou du moins les font tourner à son profit. Celle-là, au con-

traire, doit avoir pris un grand essort; mais l'autre doit avoir été négligée. Mon erreur n'a pas été de longue durée : à voir l'attention, la préoccupation du plus grand nombre, le soin qu'ils mettent à suivre les mouvemens du plus simple officier qu'ils supposent en crédit; à voir leurs tribulations, lorsqu'il ne les regarde pas, leur joie, lorsqu'il daigne abaisser sur eux un regard de complaisance; ô mon ami! Tu admirerois les progrès rapides qu'ont fait des hommes jusques-là inhabiles dans l'art des courtisans.

Je ne suis pas fâché que cela soit ainsi: le limon dont nous sommes pétris doit être par tout le même; et s'il me falloit plus admirer des étrangers que mes propres concitoyens, j'en aurois du regret.

LETTRE XLII.

Paris, le

Le même au même.

A propos du sujet que j'ai traité dans ma précédente lettre, je veux l'égayer par une anecdote singulière. Un soir d'apparat, l'un des grands de ce pays, recevoit chez lui : il étoit encore à dîner au moment où la compagnie se rendoit en foule à son palais. Elle est, suivant l'usage, introduite dans un vaste salon, et attend patiemment la fin du dîner de monseigneur. Il se présente enfin, et traverse les flots d'une nombreuse société, faisant à chacun un accueil plus ou moins gracieux, suivant son rang, son mérite ou sa faveur. Ce

manége dura long - tems ; il avoit commencé par les dames , et avoit été très-court. L'une d'elles , venue moins pour briguer un coup-d'œil du maître , que pour faire remarquer ses charmes et sa parure , impatientée qu'on ne fît aucune attention à sa personne , se lève , et dit à sa voisine : « Mon amie , allons-nous en » de l'autre côté , il ne fait pas bon » ici pour nous. Tous ces gens - là » sont sur les pas de monseigneur : » je crois véritablement que s'il alloit » se jetter dans la rivière , ils l'y sui- » vroient sans songer à leurs fem- » mes. Allons-nous en , ma chère , » de l'autre côté : nous y trouverons » une glace qui ne sera pas embar- » rassée par tous ces hommes sans » goût , et nous pourrons juger tout » à notre aise si nos ajustemens sont » dignes de cette indifférence. O la

» détestable chose que l'ambition! » Là-dessus, elle entraîne sa compagne, et va faire en face du miroir des mines où le dépit présidoit beaucoup plus que la déesse des grâces.

LETTRE XLIII.

Paris, le

Le même au même.

Ce n'est qu'ici qu'on goûte les délices d'une aimable et douce société. J'ai eu l'avantage d'être admis chez une dame qui joint à des qualités brillantes les plus rares talens, et l'extérieur le plus doux et le plus attrayant. Il me semble que j'ai le bonheur de lui être agréable : cette faveur m'est d'autant plus précieuse qu'elle me facilitera les moyens de

porter toute mon attention sur les mœurs, les usages et les goûts de ce qu'on appelle la bonne compagnie. Le coup-d'œil qu'elle présente aujourd'hui diffère, dit-on, de celui qu'elle offroit autrefois : un mêlange singulier la compose, et cette diversité produit un effet non moins piquant. Aux anciennes prétentions, de nouvelles ont succédé : de l'orgueil qui s'éteint, un orgueil nouveau prend la place : regrets sur une figure, contentement sur l'autre. Ce double tableau est plein de vie, et me paroît devoir intéresser.

Ce côté n'est pas le seul qui me plaise. L'emploi du tems est ménagé dans cette société, de manière à ne laisser ni vides, ni ennuis. La distraction si commune du jeu est proscrite : les arts font les frais du plaisir, et tu sais que je n'en puis trouver de réel

que dans la jouissance qu'ils me procurent.

Quoiqu'enchanté de tout ce que je vois, je ne puis taire que je sens au fond de mon cœur un trait qui me blesse: une vague inquiétude me saisit, je ne puis me rendre compte d'une semblable situation. Redouterai-je cette femme ? Elle est si belle, si séduisante ! Suis-je destiné à l'aimer ? Mais que dis-je ? Tes bons conseils m'en préserveront ; mon ame toute entière te sera dévoilée, et l'amitié, ce doux présent du ciel, dissipera les pressentimens qui me troublent.

LETTRE XLIV.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Le vernis qui couvre les vices de Mirowan doit être bien brillant, pour faire prendre à notre empereur le change sur son compte. Voici ce qui m'est arrivé. J'ai cru devoir respectueusement communiquer le projet de mon mariage à sa majesté : après en avoir demandé la permission, je me suis rendu à son palais, où j'ai été introduit dans son cabinet. Tant que nous avons été seuls, le langage de sa majesté a été flatteur et obligeant pour moi : je n'ai qu'à m'en louer infiniment, et j'en conserverai long-tems une vive reconnoissance,

que j'espère transmettre à mes enfans pour leur apprendre à aimer et servir un si bon maître. Mais croirois-tu qu'après quelques momens d'entretien, Mirowan est entré, et qu'ayant appris de la bouche même de l'Empereur le sujet de notre conversation, il a demandé la permission de me faire une exhortation matrimoniale? Faites, lui a répondu Sa Majesté, faites, mon cher Mirowan : vous êtes un prédicateur si pathétique que je brûle de vous entendre. Le souris étoit sur ses lèvres et sur sa figure; Mirowan, au contraire, prenant un ton solennel, m'a dit :

« Monsieur le comte, permettez
» d'abord que je vous fasse mon
» compliment. L'état s'enrichira
» bientôt de vos nobles rejetons, et
» lorsqu'à vos services vous joindrez
» l'espérance que feront naître vos

» enfans, vous pourrez vous flatter
» d'être un soutien, une base essen-
» tielle du trône, et vous acquerrez
» par-là des droits nouveaux à la
» bienveillance de sa majesté. Mon-
» sieur le comte, j'ai parlé de vos
» enfans, parce que vous ne serez
» point dans la cathégorie générale :
» ils seront bien les vôtres, et vous
» pourrez vous énorgueillir d'un
» avantage peu commun. Ce n'est pas
» que de grands bâtards, de beaux-
» enfans de l'amour n'aient souvent
» rendu des services à l'état ; mais,
» à vos yeux, monsieur, tout doit
» être légitime, et vous ne tolérez
» pas avec patience les infractions
» aux droits des maris. J'admire
» aussi la précaution que vous avez
» prise ; elle prouve votre sagacité,
» votre prudence et votre goût.
» L'épouse que vous choisissez, sage-

» ment élevée au fond des provin-
» ces, n'a pas respiré l'air empesté
» des cours et des capitales : elle a
» été nourrie de tous les sucs de la
» vertu, et son embonpoint atteste
» le bon état de son corps et de son
» ame. O l'heureux mortel ! que de
» graces, que de priviléges, le ciel
» a fait pleuvoir sur vous ! N'en usez
» pas mal, Monsieur le comte, et
» croyez moi de vos serviteurs l'un
» de ceux qui vous portent le plus
» de dévouement et d'admiration. »

Pendant sa ridicule et ironique harangue, l'empereur rioit de tout son cœur. Ces facéties l'amusent, et lui ferment les yeux. Ils sont sortis tous deux ensemble ; en s'en allant, l'empereur m'a salué gracieusement et m'a dit : « Croyez à mes bontés,
» et n'attachez aux discours de Mi-
» rowan d'autre importance que

» celle qu'ils méritent ». C'est la liberté, sire, ai-je répliqué, que je me suis permis de prendre depuis long-tems.

LETTRE XLV.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudswitsch.

Que ne suis-je resté à Pétersbourg ! Te l'avouerai-je, je brûle en secret, et je n'ose descendre au fond de mon cœur. Elisa, Elisa ! Pourquoi le genre d'amour que vous m'avez inspiré diffère t-il autant de celui-là ? Arts enchanteurs, je suis presque tenté de dire : corrupteurs, vous avez séduit mon ame, vous la tyrannisez, et peut-être la rendrez-vous infidèle. Non, vous n'aurez pas un aussi odieux empire sur moi : je

vous fuirai, je n'entendrai plus cette voix céleste qui porte le trouble et le désordre dans tous mes sens. Ses yeux semblent me dire : « Mon chant » ne s'anime qu'en ta présence; c'est » toi qui lui donnes l'expression. Je » t'aime, et la pudeur ne me permet » pas de te le témoigner par d'autres « signes. »

Qu'elle est ravissante, mon ami ! Hélène n'étoit pas plus belle ; et les Muses en la voyant l'auroient prise pour une de leurs sœurs. Je ne vis plus, je rêve continuellement cet objet adorable ; et quand je sors de ce songe enchanteur, c'est pour sentir ce qu'a de pénible ma situation présente.

Adieu, viens à mon secours : puisque tu as des argumens contre la légéreté, cherches-en de plus forts contre les passions de l'ame.

LETTRE XLVI.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Si j'ai des argumens contre les passions de l'ame ? Oui, j'en ai, et des plus solides. Que m'apprends-tu, mon cher, et combien tu me parois à plaindre ! Tu as trouvé le moyen de me faire regretter ta Sophie, tes nymphes de l'Opéra, et autres semblables folies. Rien n'est plus à craindre que d'être subjugué par les qualités brillantes du plaisir. Si tu ne t'arrêtes, le poison va couler de veine en veine, et tu te trouveras bientôt sur les bords d'un précipice. Il n'y aura plus qu'un pas à faire, d'autant plus facile qu'il sera plus

attrayant, et ta chûte est certaine. Un philosophe de l'antiquité, profond dans la connoissance du cœur humain, Sénèque, a dit qu'il ne pouvoit y avoir de vrai bonheur que dans la tranquillité de l'ame. Tout ce qui l'émeut, la soulève ou l'oppresse, est funeste au repos dont elle a besoin; mais le ravage qu'y produit un amour insensé, irréfléchi, est d'une autre importance. Après quelques momens d'un délire grossier, l'affreuse jalousie saisit sa victime, et semblable à une Euménide lui plonge ses tisons ardens dans le sein. La douce confiance ne peut naître entre deux individus dans l'union desquels n'entre aucun élément de vertu. Ils sont bientôt divisés, et les regrets les plus amers forment le dénouement de ce qu'ils appeloient le charme de leur

vie. Une séduction passagère dont le principe tient aux sens et à l'esprit commence par faire voir tout en beau : c'est un point d'optique qui radoucit infiniment les traits ; approchez, vous les trouvez informes, et bien souvent horribles.

Crains l'effet de cette prédiction : fuis le palais de ton Armide ; son enchantement n'est qu'un prestige ; le courage, la fuite et l'étude suffisent pour le dissiper. Sois sûr qu'en t'abandonnant à mes conseils, tu verras bientôt s'évanouir toutes ces brillantes et dangereuses chimères de ton imagination.

LETTRE XLVII.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Je suis plus tranquille : j'ai suivi le précepte d'Ovide qui recommande de s'opposer au mal dès le principe. Il est survenu, d'ailleurs, une petite altercation entre le mari et la femme, qui a fait suspendre les réunions. Un des témoins de ce démêlé m'a rapporté qu'ils s'étoient échauffés au point de laisser échapper le mot de divorce.

Les Français ont donc adopté le divorce. J'ai voulu savoir comment ils procèdent en cette matière. Tu n'ignores pas que les Romains, ce

peuple plus législateur que conquérant, a laissé écouler plus de cinq cents ans sans faire usage du divorce permis. Mais à la fin de la République et sous les Empereurs, on ne voyoit que des répudiations aussi faciles que l'abandon d'une concubine. Le Législateur français avoit à lutter contre trop de facilité ou trop de rigueur. J'ai ouvert le Code Napoléon, cet ouvrage précieux à tant de titres, et j'ai commencé par consulter le chapitre du divorce. Les formalités en sont longues, nombreuses, et peut-être trop compliquées. Est-ce un avantage? Est-ce un défaut? Les avis diffèrent étrangement sur cette question. Pour moi, qui ne me pique pas d'une science parfaite sur des matières aussi délicates, j'aurois pensé qu'il falloit rejetter tout-a-fait le divorce, ou le rendre plus praticable.

Les époux malheureux n'auroient pas eu cette espèce d'amorce pour rompre leurs chaînes, et ne se seroient pas occupés d'en faire usage. Ils se seroient consolés de ce mal, comme on est obligé de le faire de tous les autres, par la patience. Au lieu de cette consolation morale, ils recourent aux tribunaux; ils y consument leur temps, leur argent; redoublent leurs peines, et finissent très-souvent par être obligés de se remettre en présence les uns des autres, plus irrités que jamais. Je vais hasarder une idée qui te paroîtra peut-être fausse; mais tu sais que je n'en présente aucune qu'en me méfiant beaucoup de moi-même.

Je crois donc que, sur cette matière, le frein des lois ne produit aucun effet salutaire, et que le frein des mœurs seroit seul tout-puissant.

A quoi bon contraindre des êtres las les uns des autres, qui se détestent, qui s'abhorrent, à passer le reste de leur vie ensemble? Dans cette situation, les enfans ont un bien mauvais exemple sous les yeux; celui de la corruption réciproque de leurs auteurs, à laquelle ils s'accoutument, et qu'ils finissent par considérer comme de peu d'importance. L'inconvénient attaché à la séparation, les frappe dans un sens contraire; ils en voient les tristes résultats, et pensent à les éviter, lorsqu'ils vivront pour leur propre compte.

Que d'autres considérations ne pourrai-je pas faire valoir! Je me borne à celle de la population que les Gouvernemens doivent mettre au premier rang. La population gagne au divorce, c'est incontestable; et pour qui veut entendre sainement les

choses de ce monde, il n'y a pas d'objection à opposer à celle-là.

Je sens que la religion peut modifier ces idées ; mais je parle en voyageur uniquement occupé des intérêts de la terre.

LETTRE XLVIII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Si je n'approuve pas le sujet qui t'a rendu curieux en législation, j'approuve du moins les recherches que tu as faites à cet égard. Rien n'est inconcevable comme l'incurie des citoyens sur cette science : leurs plus chers intérêts, leur vie, leur liberté en dépendent ; et non-seulement ils

n'en prennent point de notions générales, mais encore ils vont jusqu'à jeter une espèce de mépris sur ceux qui la cultivent par état. Lorsqu'ils ont des discussions particulières, ils tiennent un tout autre langage : ils regrettent alors de ne pouvoir connoître par eux-mêmes la valeur de leurs prétentions. On pourroit leur dire : « Si vous eussiez fait pour la législation civile ce que vous avez fait
» pour l'histoire, la géographie, les
» langues, les mathématiques, l'histoire naturelle, et les arts si attrayans
» et si futiles, vous ne seriez pas tant
» embarrassés : en supposant que vous
» ne fussiez pas suffisamment instruits
» pour résoudre les questions les plus
» difficiles, vous auriez des vues générales qui vous permettroient d'en
» suivre la discussion, et qui vous procureroient, en outre, un avantage

» inappréciable, celui de ne pas don-
» ner en aveugles votre confiance, et
» de ne pas en laisser abuser. »

L'ignorance est ici poussée à un tel point sur cet objet, qu'elle afflige non-seulement les gens du peuple, les nobles et les grands seigneurs, mais encore les savans, les membres de leurs académies et de leurs succursales. Beau privilége pour la plupart de messieurs les savans, qui ont dans la société un ton si dogmatique et si suffisant. Lorsque je les entends parler avec tant d'assurance, et afficher hautement le mépris envers le reste des hommes, je trouve qu'ils font deux fautes d'une nature différente : la première, c'est de ne pas se connoître eux mêmes, et d'ignorer le vide de leur savoir ; la seconde, c'est qu'en connoissant les autres, ils aient l'imprudence de leur faire

sentir leur peu de mérite. Que les uns et les autres éprouvent le malheur d'une contestation judiciaire, et les voilà réduits au même point. O vanité de la science ! S'il est vrai de dire qu'un peu de fumée te donne l'être, il est encore plus vrai que, trop entachée des vices de ta créatrice, tu pèches par la solidité, la consistance et l'ensemble des lumières . . . . .

LETTRE XLIX.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Tu m'encourages, et je t'avoue que tes réflexions m'ont fait naître le désir de faire, encore un seul coup, le curieux et l'amateur en matière de législation. L'oisiveté m'avoit mis le Code

Napoléon en mains, et je l'ai parcouru. Cet ouvrage est unique par l'ordre, la méthode, la clarté et le fond des choses : de toutes les lois romaines et françaises, de toutes les coutumes qui défiguroient plutôt qu'elles ne régissoient la France, on a formé une ensemble beau, superbe, et en même temps à la portée de tous les citoyens.

Vers l'an 531, l'empereur Justinien chargea le jurisconsulte Tribonien de lui présenter un travail semblable : cela fut exécuté ; mais d'une manière confuse, et peu propre à répondre aux vues que l'Empereur s'étoit proposées. L'abus des explications, des commentaires, des interprétations se fit bientôt sentir ; d'où il résulta que bien loin d'avoir simplifié les ressorts de la jurisprudence, on les avoit compliqués.

Il est à craindre que cet inconvénient ne se renouvelle ; je vois partout des annonces de commentaires partiels et généraux : le droit, dans les écoles, se divise aujourd'hui en droit ancien, droit intermédiaire et droit nouveau. La tête des disciples est surchargée d'une érudition mal entendue qui les porte, non à l'analyse simple des principes généraux pour arriver à une application claire et précise des termes de la loi, mais à un esprit de recherches oiseuses, de disputes, je puis même dire de métaphysique législative qui ne leur permet jamais de voir les questions sous leur véritable point de vue. On peut se rappeler ce qui arriva chez les anciens, lorsqu'ils se livrèrent au goût de la dispute sur les sujets de morale ; ils finirent par tomber dans des jeux de mots puérils qui

les on rendus la fable et la risée de tous les hommes éclairés.

Je ne voudrois pas, d'ailleurs, voir défigurer un si bel ouvrage que le Code Napoléon. Si on continue, je le comparerai à une belle plante à peine éclose sur laquelle une troupe de frêlons se précipitent, et en pompent tout l'éclat et toute la fraîcheur.

Pourquoi ne sait-on pas apprécier les bienfaits de la clarté et sur-tout de la précision? On m'a dit qu'il fut un moment où un grand dignitaire de cet empire, alors simple représentant de sa province, avoit offert un plan de Code civil moins développé que le Code Napoléon; mais où les bases générales étoient présentées dans un grand ordre, et devoient, pour ainsi dire, être considérées comme des jalons lumineux propres à éclairer la marche des collaborateurs subséquens. L'archi-

tecte qui élève un édifice, grave son nom sur la première pierre : il n'ignore pas que les fondemens bien assis lui feront plus d'honneur que le luxe répandu sur le reste de la bâtisse. De même le fondateur d'un état a plus de part à la renommée que ses successeurs. Il donne la naissance à la civilisation, et les autres ne font que la perfectionner. Romulus éclipse les rois de Rome : Pierre-le-Grand brille même avant Catherine II. Il faut toujours remonter à la source; et la gloire la mieux acquise est celle qui l'est dès l'origine. Elle devroit donc être le partage de celui qui le premier à porté la main de l'ordre dans le dédale de la législation. Clarté, précision, netteté, voilà les caractères marqués de son ouvrage primitif : à cette touche serrée, on voit facilement qu'il est l'ennemi des vo-

lumineux commentaires ; ils ressemblent en effet aux torrens qui, loin d'arroser et fertiliser la terre, entraînent sa meilleure substance.

Adieu, mon ami, les occupations de tête assoupissent les cœurs malades, mais l'amitié les tient en bonne santé, et sous ce rapport, je puis dire que je me porte bien.

LETTRE L.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Mon mariage vient d'être célébré : il ne manquoit à cette fête que ta présence pour la rendre aussi douce, aussi complette de jouissances qu'il étoit possible de l'espérer. Le dieu

d'hyménée préfère les pays où la civilisation n'est pas parvenue à ce qu'on appelle un haut point de perfection. Ses plus zélés sectateurs sont les hommes simples de mœurs et de caractère : il faut avoir l'ame pure pour goûter long-tems un plaisir fondé plutôt sur le devoir que sur un attrait permanent.

Quoique les premiers jours soient des délices, il ne faut pas croire que cette illusion se maintienne : quelques mois de cohabitation, et le bonheur ne dépend plus que de la rectitude de l'ame, du bon naturel, et du penchant à remplir ses devoirs ; ces élémens de félicité domestique sont répandus avec plus d'abondance dans les nations moins policées. Il est assez fâcheux que le mariage ne prospère qu'en raison inverse des lumières ; mais c'est une vérité d'expérience

propre à consoler les peuples dont la destinée est moins brillante.

Mon épouse, l'aimable Claire, s'occupe sans cesse de toi. Elle me demande : « Aura-t-il bientôt fini » ses voyages ? Quand voudra-t-il » être aussi heureux que nous ? Après » toi, c'est celui pour qui je fais le » plus de vœux ; et rien ne manque à » notre félicité que son propre bon- » heur. ».

LETTRE LI.

Pétersbourg, le

Mirowan à Bauer.

Que faites-vous donc ? Un premier début, et vous vous arrêtez-là. Je croyois voir en vous un rival d'Alci-

biade dans ses plus belles années : quelle étoit mon erreur ! je crains que vous n'accomplissiez jamais les hautes destinées que je vous avois présagées.

Il court un bruit que vous êtes triste et rêveur : un de nos compatriotes dont vous avez fait la rencontre, nous a transmis cette fâcheuse nouvelle. Tout le monde ici s'intéresse à vous : notre auguste maître me demande souvent si vous m'écrivez, et je saisis cette occasion pour vous servir auprès de lui. Tout en vantant vos talens, je ne néglige pas de parler de votre penchant au plaisir. En bonne philosophie, l'un est inséparable de l'autre ; et si jamais on vous taxe de philosophe, j'expliquerai le sens que vous attachez à ce mot. Confiez-moi le sujet de votre tristesse, ou si elle s'est éva-

nouie que je sache l'heureux emploi de votre tems.

Je ne vous entretiens plus de votre ami : il s'est marié avec Claire sa bien aimée. C'est maintenant le couple le plus respecté et le plus respectable de Pétersbourg. En voyant ensemble les deux époux, on diroit que la déesse Minerve, ayant pris beaucoup d'embonpoint, s'est placée à côté d'un mortel doué d'une haute sagesse : inutilement elle cherchoit à s'allier avec les dieux ses égaux ; le premier de tous, le grand Jupiter avoit donné par ses diverses métamorphoses, un exemple funeste à la constance conjugale : le mal avoit gagné et fait de rapides progrès. Il falloit donc qu'elle vint sur terre pour trouver un modèle de sagesse ; et comme Venus y avoit déjà fait un choix pour goûter la variété des plai-

sairs, dans un sens tout opposé, Minerve Moscovite s'est chargée d'effacer le scandale de la précédente.

LETTRE LII.

Bauer à Mirowan.

Quoique la franchise ne soit pas une plante acclimatée dans les cours, je ne veux pas en manquer avec vous. Je vous avoue que mon amie est peu portée en ce moment au genre de plaisir pour lequel vous avez tant de goût. Si cette circonstance me fait perdre dans l'esprit de notre souverain, et dans le vôtre, j'en aurai du regret; mais je ne puis surmonter la nature : elle m'ôte une grande partie de ma gaîté, et je suis peu propre aux actions et aux paroles qui pourroient vous agréer. Peut-être la dis-

position où je me trouve ne sera-t-elle que momentanée? Vous recevrez alors quelques détails sur vos anciennes connoissances; trop heureux de leur devoir le retour de votre bienveillance.

Mon ami vous prête toujours à rire. Je vous proteste qu'il n'en use pas de même à votre égard. Lorsqu'il parle de vous, c'est sérieusement; et le sentiment que vous paroissez lui inspirer est moins fondé sur des plaisanteries que sur des réalités.

LETTRE LIII.

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Je suis en extase: la voix me manque, et le sang ne circule plus librement dans mes veines. A l'ouverture du cercle, le premier billet d'invita-

tion a été pour moi. Ce fameux mot de divorce, je l'avois occasionné; il s'étoit échappé de la plus belle bouche du monde, parce que j'étois présent à son esprit.

S'il n'y avoit pas au fond quelque chose qui me répugne, mon délire seroit extrême. Le créateur n'a rien formé de plus séduisant: le charme de Vénus consistoit dans sa ceinture; elle embrâsoit les sens. Celle-ci joint au don de la ceinture, un pouvoir plus digne d'une déesse, celui de subjuguer toutes les puissances de l'ame. La mienne ne résiste plus; le torrent l'entraîne, et ma foible vertu s'évanouit. Conçois-tu de félicité plus grande que de régner sur cette aimable personne? Elle est un vrai modèle de grâces: elle exhale l'amour de par-tout; et je suis un homme vaincu par une force supérieure.

Mais que dis-je ! Je n'ai pas encore combattu, et je m'avoue vaincu. La fuite n'est-elle pas une ressource? En ai-je fait usage ? Qu'il va m'en coûter d'employer ce terrible moyen, et combien je vais l'affliger ! Toi, le témoin de mes efforts et de mes combats, vois les précautions que je prends. Si la fatalité les rend inutiles, c'en est fait; je savourerai à longs traits un amour qui promet autant de charmes.

LETTRE LIV.

Le même au même.

Tout est prêt, mon ami; je vais m'éloigner et chercher le repos qui m'abandonne. Je n'ai jamais autant apprécié tes réflexions que dans ce moment-ci. Croirois-tu que je suis

déjà tourmenté par la jalousie ? Je crains qu'après mon départ, quelqu'un ne parvienne à intéresser cet objet adorable. Je n'ai pas d'autre souci ; et en quittant ce pays, j'y laisse plus de la moitié de moi même.

Elisa, c'est à vous que je fais ce sacrifice ; c'est à toutes vos vertus, à la foi promise que je m'immole. Moins scrupuleux sur d'autres distractions que je savois ne devoir être que passagères, je le suis devenu davantage, lorsque j'ai senti que le cœur m'échappoit. Tous les prestiges de la séduction sont d'un côté, et vous n'avez que votre simplicité et votre candeur. Aux yeux de la raison, les vôtres seroient bien plus puissans. Homme foible ! Puisque le créateur t'a donné cette raison, pourquoi ne sais-tu pas t'en servir ?

Je balance entre la route de la

Suisse, ou celle de Hollande. Je n'ai vu jusqu'ici que des monarchies. Je sens que la curiosité me porte de préférence dans une république. J'irai donc en Suisse. Ce pays me fournira l'occasion d'examiner une question intéressante : savoir si dans un bon système politique, quelques petites républiques éparses çà et là ne concouroient pas autant à l'harmonie générale qu'un plan régulier de gouvernemens tous fondés sur le même principe ?

LETTRE LV.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

A la lecture de tes deux dernières lettres, je t'ai considéré comme un homme exposé au plus grand péril.

Le piége est dressé avec tant d'art qu'il est inévitable. Ton voyage ne fera qu'accroître les desirs de celle qui en a conçus pour toi, et tu verras les moyens qu'elle employera pour parvenir à ses fins. Si tu voulois sincèrement échapper au danger, ce seroit de prendre la route de St.-Pétersbourg.

Rendu à tes penates, à ta famille, et à ta chère Elisa, ton ame se dégageroit bientôt des liens qu'elle se forge. L'imagination, mon ami, fait tous les frais de ces vives passions. On s'exalte pour une belle figure, pour un beau corps, pour une belle voix. Plût à Dieu qu'on ne s'exaltât que pour une belle ame! Mais tout le monde agit comme Pygmalion : on commence par adorer une belle statue, et l'ame vient quand elle peut.

Je t'en conjure, retourne dans nos bras ; l'amitié t'attend. Tout ce qui peut flatter le cœur d'un mortel est ici à ta disposition. Sauves-toi. Tu marches sur des cendres brûlantes, et tu rencontreras bientôt le brasier le plus ardent. Prends enfin la résolution d'un sage, et tu peux encore compter sur une véritable félicité.

LETTRE LVI.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Barbare ! elle n'a point d'ame ? Que n'étois-tu présent à notre entrevue, lorsque je lui ai annoncé mon départ ! Tout-à-coup elle est devenue sans couleur ; ses beaux yeux se sont fermés, et j'ai craint long-tems que

la vie ne l'eût abandonnée. O mon ami, quel retour ! ses bras arrondis et délicats se sont presqu'involontairement portés autour de mon cou ; je n'ai entendu que ces paroles terribles : « J'en mourrai ». Elle s'est évanouie de nouveau, et j'ai été forcé de la laisser entre les mains d'une suivante. Un certain bruit survenu dans l'appartement voisin s'est fait entendre, et par prudence j'ai cru devoir me retirer.

Mais dans quel état me suis-je éloigné. La mort dans l'ame. J'avois toujours devant les yeux cette figure céleste sans couleur, sans mouvement, sans vie : elle étoit mille fois plus belle mourante qu'aucune vierge revêtue des brillantes couleurs de l'Albane. Non, je n'oublierai jamais cette sensibilité extrême : ma reconnoissance durera autant que moi.

Je vais partir : peut-être ai-je trop tardé ? Mais pour retourner en Russie dans ce moment, cela n'est pas praticable. Oserois-je me présenter ? Le désordre est dans mon esprit, dans mon cœur ; je me laisse entraîner par mes domestiques, et je ne sais lequel est le plus à plaindre, de la touchante Agathe ou de l'infortuné Bauer.

LETTRE LVII.

Berne, le

Le même au même.

J'avois témoigné l'intention d'aller à Berne : j'y suis, et ne sais trop comment. J'ai sacrifié le tems de la route à ma douleur : absorbé dans les plus tristes pensées, je ne me suis pas ap-

perçu que je voyageois, et me voilà fort loin de Paris, plus calme que je n'en suis parti.

L'air de la Suisse me paroît doux, et j'y respire à l'aise. Prévenu pour les pays où les hommes sont simples, francs et libres, ce sentiment de philantropie se glisse insensiblement dans mon cœur, et distrait beaucoup celui qui m'occupoit entièrement.

Le souvenir de Guillaume Tell se retrace à mon esprit : quoique ce soit remonter bien haut que d'aller chercher en 1307 le principal auteur de la révolution des Suisses, cette époque m'a toujours fait une grande sensation : elle prouve que l'excès du despotisme enfante la liberté, comme l'excès de la liberté fait naître le despotisme.

A Rome, on marque deux époques fameuses qui ont ramené la liberté :

celle de Lucrèce et celle de Virginie. L'oppression d'un sexe foible produisit d'aussi beaux mouvemens.

Ici, l'ordre donné par Grisler à Guillaume Tell fut cause de l'explosion arrivée subitement parmi les Suisses. « Détache avec ton arc, dit le » tyran à Guillaume, une pomme » de dessus la tête de ton fils. » Cet ordre atroce qui force un père à abjurer les droits de la nature, est un sujet bien plus propre à exciter l'indignation des peuples. Il faut être bien circonspect pour juger les causes relatives aux femmes; l'apparence nous trompe presque toujours. Elle ne peut nous tromper dans la situation déchirante du fondateur de la liberté Helvétique C'est une liberté bien acquise, et je l'aime d'autant plus qu'elle me semble très-légitime.

LETTRE LVIII.

Berne, le

Le même au même.

J'ai goûté quelques jours de repos : je me sens assez tranquille, et je vais me livrer aux réflexions que je t'ai annoncées.

Examinons si le systême de quelques petites républiques seroit nuisible ou avantageux à l'équilibre de l'Europe. Il faut d'abord mettre de côté ces ridicules idées de faire une république d'un vaste empire : une république doit être petite dès son origine. Si par l'effet d'un gouvernement ferme et bien constitué, elle s'agrandit, on voit peu à peu ses institutions se modifier : elles passent de

la démocratie à l'aristocratie, et de l'aristocratie au gouvernement d'un seul. Ainsi le veut la nature des choses : plus l'étendue est grande, plus le pouvoir a besoin d'être concentré. Je n'entends point par cette expression l'abnégation absolue des droits du peuple : je crois au contraire que le souverain d'un vaste état doit s'attacher à les faire ressortir.

De deux choses l'une : ou le peuple est quelque chose dans son empire, ou les grands sont tout après lui. Dans la première hypothèse son pouvoir est mieux cimenté et plus juste : il est fondé sur l'affection et les intérêts des peuples. Dans la seconde, il se met tôt ou tard dans la dépendance des grands, et leurs intrigues le dominent toujours ; trop heureux si leurs conspirations ne le précipitent pas du trône. Mais ne

nous écartons pas du but : envisageons les gouvernemens dans leur ensemble.

Je me figure donc que la variété étant un attribut de la nature, tout doit tendre à l'imitation de ce principe. Dans la distribution des plus beaux palais, à côté des grands appartemens, il y en a de petits où le maître, plus à l'aise, va se recueillir et se délasser. Sur terre, après avoir parcouru d'immenses plaines, on finit par rencontrer de petits vallons frais et rians qui invitent le voyageur à se reposer. L'harmonie des cieux offre encore un exemple frappant de cette variété si nécessaire. On pourroit croire que j'abandonne la question en faisant de semblables rapprochemens. Je préviens donc que je ne les donne pas comme décisifs, mais comme un principe de calcul.

J'aborde la difficulté, et j'établis que les états de grande et moyenne étendue, devroient être séparés par de petites républiques dont l'indépendance seroit garantie, en un mot, bien assurée. On les considéreroit comme des pays neutres qui, laissant moins de points de contact entre les grands empires, diminueroient les chances de la guerre : les malheureux opprimés par des idées d'intolérance qui ne manquent pas de se réveiller dans un tems ou dans un autre, y trouveroient un refuge. N'est-il pas beau de calculer dans l'avenir les maux qu'on peut éviter, et peut-être les crimes qu'on épargne à la postérité ?

Lorsqu'une république est placée de manière à être commerçante, l'industrie y est plus active. Les citoyens n'y attendant rien du souverain, at-

tendent tout de leur travail. Ces richesses qu'ils accumulent sont encore, dans les cas urgens, une ressource d'emprunts pour les états voisins. J'aurois encore bien des choses à dire, mais je m'aperçois que ma lettre est trop longue, et je la finis par le vœu que si mes idées renferment réellement des vues utiles, elles reçoivent un jour leur exécution.

LETTRE LIX.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Tu as démontré comment l'excès du despotisme produit la liberté. Ce fait est attesté par l'histoire. Mais il me semble qu'il existe une lacune dans tes idées; c'est de nous faire

voir comment l'excès de la liberté produit le despotisme. L'histoire est non moins féconde sur cette matière. Je prends celle de Rome, puisqu'elle t'a servi de texte : la république, long-tems tourmentée par les prétentions des deux classes patricienne et plébeïenne, arrive à l'époque des Gracques. Que d'horreurs ! que d'excès ! que de crimes ! Ce tems malheureux enfanta le tems plus horrible encore de Marius et de Sylla; et à celui-ci succédèrent bientôt les sanguinaires et dégoûtantes proscriptions des triumvirs. Quel est le despotisme qui puisse présenter une telle liste de ses victimes ? Mais qu'en résulta-t-il ? la domination d'une suite d'empereurs tous farouches et tyrans. Punition bien méritée, et ménagée par la Providence à ce peuple dominateur et turbulent qui ne sut pas

conserver le plus beau de tous les dons, celui d'une sage liberté.

Crois-tu que si je commentois l'histoire des républiques grecques, je serois embarrassé de faire ressortir les vices d'administration, les excès et les injustices qui ont amené leur décadence? Les tyrans sacrifient les hommes de mérite. Ces républiques si renommées faisoient-elles autre chose? Elles décourageoient les serviteurs les plus zélés, et se jetoient dans les bras des factieux les plus hardis et les plus corrompus.

Un grand exemple moderne d'une nation notre rivale en puissance et en grandeur, nous a prouvé ce qu'on doit attendre d'une prétendue liberté. Deux tableaux bien faits des crimes des hommes libres ou sous le joug feroient reculer d'épouvante. Ne pesons pas les calamités humaines; il

faudroit un esprit infernal pour tenir la balance. Ne vaut-il pas mieux tirer sur elles un rideau bien épais, et se confier au régulateur le moins incertain ? la Providence.

Ton projet de petites républiques entre de vastes états ne m'a pas paru dépourvu de sens. Une autre fois j'en parlerai. Adieu, puisque te voilà dans la carrière de la politique, je souhaite que tu n'en sortes pas pour entrer dans celle de l'imagination.

LETTRE LX.

Berne, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Ce pays est bien pittoresque : montagnes, rians vallons, femmes fraîches, hommes robustes ; tout cela

forme un coup-d'œil qui me distrait et me réjouit infiniment. L'esprit aime à se reposer sur un peuple qu'on dit heureux par des manières de vivre opposées à celles des autres peuples ; je veux dire par l'absence du luxe, et de la corruption qu'il entraîne à sa suite.

On a long-tems raisonné sur la question du luxe : que n'a-t-on pas dit là-dessus? et que peut-on dire de nouveau? Le sujet me paroît épuisé depuis long-tems. Qu'il me soit permis, cependant, d'y ajouter quelques mots : le luxe est l'ame de l'industrie ; soit. Mais il est l'ame de tous les vices, et à la longue, un édifice bâti sur un principe erroné doit s'écrouler. — Il est nécessaire à la vie, au mouvement des grands états, aux monarchies? — Proposition vraie et fausse. J'ose le comparer à

un remède qui étant pris à trop forte dose, tue le malade : il le guérit, s'il est donné avec ménagement. La nation autrefois maîtresse du monde a-t elle fait autre chose pour consolider ses institutions, que proscrire ou du moins restreindre le luxe ? Dès qu'il déborda de partout, la cohorte des vices, si énergiquement peinte par Juvénal, fondit sur ce grand colosse, et bientôt on le vit crouler avec un horrible fracas. Si la vue des hommes est bornée, n'est-ce pas leur faute ? L'expérience est perdue pour eux, et par une raison bien simple ; le présent est tout, et l'avenir leur est indifférent.

Je voudrois que tous les maîtres de la terre vinssent incognito séjourner quelque tems dans ce pays ; qu'ils y étudiassent les mœurs, les coutumes, et plus particulièrement la

cause du bonheur dont les habitans paroissent jouir. Ils se diroient : « Pourquoi nos sujets chamarés d'or, » de rubis, de beaux draps, de den» telles; traînés dans de brillans équi» pages; logés dans des palais lam» brissés; suivis de nombreux et » inutiles domestiques, ne sont pas » aussi heureux que ces bonnes gens? » D'où vient que tant de sueurs, » tant de peines, tant de crimes » sont perdus pour le bonheur, et » ne profitent qu'à de fausses joies? » Ils seroient long-tems à résoudre le problême, tant la force de l'habitude et de l'éducation est entraînante. Mais enfin, environnés sans cesse de la simplicité de la nature, ils découvriroient qu'elle offre un grand principe d'où découle tant de vraies prospérités : ils s'en retourneroient chez eux avec cette bonne leçon; et sans pren-

dre entièrement pour modèle les institutions qu'ils viendroient d'étudier, ils s'en rapprocheroient autant que les hommes, les localités, et les circonstances le permettroient.

LETTRE LXI.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudovitsch à Bauer.

Que d'erreurs dans tes paroles! et combien peut s'égarer un esprit amateur de biens chimériques! Qu'as-tu besoin de faire voyager les maîtres de la terre pour les convaincre que les hommes simples de mœurs sont plus heureux que les autres? Ils n'ont qu'à jeter les yeux sur leurs campagnes, et là, comme en Suisse, lorsque le paysan

n'est pas opprimé, il jouit du bonheur le plus rapproché de la nature. Je vois à regret que souvent trop d'imagination t'emporte, et ne te permet pas d'envisager les questions sous leur véritable point de vue.

Le luxe, entraînât-il tous les vices et toute la corruption qui sont l'objet des tableaux exagérés des poètes, n'en est pas moins un bien ou un mal nécessaire. Un petit pays peut restreindre ses besoins, et tirer sa subsistance des produits du sol; mais un vaste état dont la population est au-delà de toute proportion avec les produits de son territoire, ne peut jouir du même avantage. Il n'y a que le génie du commerce qui puisse opérer ce bienfait; et le commerce étant l'ami du luxe, ou plutôt en dépendant, l'existence de l'un suppose celle de l'autre. Je vais user aussi

d'une comparaison que je crois propre à te faire goûter mes idées ; c'est celle de deux ménages dont le premier n'est composé que de deux ou trois personnes : elles vivent tranquilles et à l'aise ; leur patrimoine suffit à leurs besoins. Le second, composé de vingt-cinq, possède quelques biens, mais insuffisans à la subsistance des enfans ; ils sont obligés de s'aider, prendre des partis, voyager, recourir à l'industrie, soulager, en un mot, le père commun hors d'état de les entretenir. On aura beau dire que la simplicité, l'innocence paternelles vont se perdre ; que la corruption se glissera dans une famille jusqu'alors pure et intacte. Discours hors de saison : la nature des choses le commande ; cela doit être ainsi.

Un grand et beau tableau est celui

sans doute de présenter Rome croulant sous le poids du luxe, et surtout d'en faire ressortir la vengeance du monde. Mais est-il vrai que Rome ait succombé de cette manière? Le tems, les passions des hommes qui traînent après elles plus de vices que le luxe, et font commettre de plus grands crimes; l'ignorance de beaucoup d'empereurs; la lassitude des peuples conquis et mal gouvernés; tant de causes, enfin, qui concoururent à cette grande catastrophe, et qui échappent aux regards de la postérité, me font croire qu'un esprit sain ne doit pas puiser dans de vaines déclamations ce qui convient aux tems modernes.

LETTRE LXII.

François à son maître Bauer.

Monsieur,

Elle a envoyé trois fois pour savoir de vos nouvelles : j'ai fini par dire que vous étiez parti. Elle se meurt, si vous ne revenez promptement : elle a voulu me voir, et m'a fait toute sorte de questions sur votre séjour. Je n'ai rien dit, mais j'ai promis de vous écrire, et je tiens ma parole.

Je vous prie, Monseur, d'agréer mes services, et mon respect.

LETTRE LXIII.

Berne, le

Bauer à François.

Tu remettras à Agathe la lettre ci-incluse : si elle fait réponse, tu me la feras passer. Continue à taire le lieu de ma retraite.

Lettre à Agathe.

Je ne puis résister plus long-tems, belle Agathe, à l'idée de vous savoir malade. Vos peines se font plus vivement sentir à mon cœur qu'au vôtre. Serois-je la cause de vos maux, moi qui ne cesse de faire les vœux les plus ardens pour votre félicité ? Si vous saviez le courage qu'il m'a fallu

pour vous quitter, vous me plaindriez. Ma situation pouvoit-elle être plus triste ? Je m'arrachois à ce que la nature offre de plus séduisant : modèle des grâces les plus parfaites, vous l'êtes encore de la sensibilité la plus touchante. Ce n'étoit point un goût, un foible penchant qui m'attiroient vers vous ; vous possédiez, ou plutôt vous possédez encore, mon ame toute entière.

Jugez des causes secrètes qui m'ont forcé à m'éloigner, elles sont bien puissantes ; j'ai dû les respecter. Quoiqu'elles ayent pu déterminer ma volonté, elles ne pourront jamais vous arracher de mon cœur. Vous y vivrez comme la personne la plus digne d'être chérie, et la plus propre à faire goûter le plus vif et le plus grand des bonheurs.

Je tiens beaucoup à vous savoir

rétablie : mon repos en dépend. Que cette nouvelle satisfaisante me parvienne, et je croirai qu'on peut avoir encore un moment de plaisir étant aussi éloigné de vous.

LETTRE LXIV.

François à son maître Bauer.

Monsieur,

La réponse n'a pas tardé. Je vous la fais passer, et je vous préviens qu'elle veut absolument que je lui découvre le pays où vous êtes retiré.

Je vous renouvelle, monsieur, tous mes respects.

Lettre d'Agathe à Bauer.

Me laisser expirante ! et partir sans me faire un dernier adieu ! En avez-

vous eu le courage? j'étois loin de vous croire capable d'un tel acte de cruauté. La douceur, la bonté sembloient empreintes sur votre figure. Je vous voyois comme un ami qu'un puissant attrait, une sympathie insurmontable m'avoient donné, et je comptois sur une rigueur moins grande.

Seroit-il vrai que je ne dois plus vous voir? Cette idée est trop accablante pour oser m'y arrêter. Quelles sont donc ces causes secrètes qui vous forcent à une conduite aussi extraordinaire? Ne pouvez-vous me les confier? On voit souvent dans le monde les choses sous un côté bien faux. Rien ne peut excuser d'abandonner une amie aussi tendre que je le suis pour vous. Revenez, je vous en conjure, ou marquez-moi, du moins, le lieu de votre retraite. Je sens que la bien-

séance ne me permettra pas de vous aller joindre ; mais je correspondrai directement avec vous, et ce sera pour mon cœur un soulagement bien doux.

Si vous vous intéressez à ma santé, si vous me portez un véritable intérêt, vous ne vous refuserez pas à ma demande. Songez que ma vie est entre vos mains : que pourrai-je ajouter pour vous prouver combien vous m'êtes cher ?

LETTRE LXV.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Je croyois que Mirowan avoit entièrement satisfait son goût de plaisanterie, le jour qu'il me fit la harangue singulière dont je t'ai fait part ; il n'en est pas tout-à-fait ainsi. Le

père et la mère de mon épouse qui sont venus de Moskow pour nous voir, le réjouissent infiniment. Il invente des fables sur leur compte et sur le mien : croirois-tu qu'il débite que tenant aux anciens usages de nos ancêtres, je bats ma femme pour lui prouver mon attachement ?

J'ai cherché ce qui pouvoit avoir donné lieu à un conte aussi absurde, ou plutôt à une facétie aussi ridicule. Je me suis rappelé qu'en effet dans un repas que je donnois, il avoit été question de cet usage ; qu'on s'étoit plu à faire parler sur cet objet le père et la mère de Claire, comme ayant été témoins de cette coutume ; et qu'on leur avoit même fait la question déplacée, s'ils l'avoient mise en pratique.

En y réfléchissant, je vois que c'est une comédie concertée entre Miro-

wan et ses affidés. Je déjouerai leurs passe-tems dans ma famille, comme j'espère les déjouer un jour sur un théâtre plus vaste. Mirowan ne manquera pas de t'écrire quelque gentillesse à ce sujet : je te prie de m'en instruire. Je veux le connoître à fond, même dans les détails les moins importans.

LETTRE LXVI.

Pétersbourg, le

Mirowan à Bauer.

Je suis inquiet de vous. Votre lettre m'a prouvé qu'il s'étoit opéré un changement bien extraordinaire dans votre manière d'agir, et vos plaisirs

doivent en souffrir. Quoique le soin de vous plaire paroisse vous avoir abandonné, moi, je ne renonce pas à celui de vous réjouir. Je vais donc me permettre de vous faire l'histoire des amours de votre très-fidèle ami.

Du tems de la chevalerie la plus rafinée, il n'*y* eut jamais un amant plus courtois, plus fin et plus délicat. Claire le boudoit depuis quelque tems : dans ses petites mines transpiroit la mauvaise humeur; ils ne se disoient rien à la promenade, pas grand chose au logis ; et l'on prétend (ô scandale d'un ménage respectable) qu'ils avoient fait deux lits.

Tout-à-coup arrive de Moskow une famille dont aucun des pères, ayeuls ou bisayeuls, n'en étoit sorti depuis trois siècles. La mère faisoit foule : quel port noble et décent ! Sa robe qui datoit du tems de l'im-

pératrice Elisabeth lui attiroit autant les regards que le respect. Notre empereur a voulu la voir : nous nous sommes trouvés incognito sur son passage, et lui avons fait toute sorte de civilités.

Cette femme unique a sermoné son gendre : elle lui a apporté le code des amours du fond de la Moscovie ; et quoique Gentil Bernard n'en fasse pas mention dans le sien, notre chevalier a suivi ses préceptes avec beaucoup de grâces. On prétend qu'il s'est armé d'une badine un peu forte, et que l'appuyant sur les épaules de sa chère moitié, il lui disoit d'un ton pathétique, c'est mon amour que je t'exprime avec le plus d'ardeur possible. La pudibonde épouse trouvoit ce badinage de son goût : elle faisoit bien quelques grimaces peu propres à l'embellir, mais enfin la scène s'est

terminée à la satisfaction de toutes les parties.

Qui en est encore plus satisfait? C'est votre serviteur. La cour partage ce sentiment: elle ne voit en cela qu'un hommage rendu aux usages de nos ancêtres. L'empereur est bien fâché que la poligamie ne soit pas permise dans ses états: sa majesté auroit confié à votre ami une demi-douzaine de douairières un peu récalcitrantes, pour leur faire goûter la douceur de son union.

Sortez de votre léthargie: rien n'estplus préjudiciable au bonheur et même à la santé.

LETTRE LXVII.

Berne, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Comment attaquer un homme grave, sérieux, et d'un mérite réel ? Il n'y a que l'arme du ridicule, et Mirowan s'en sert avec avantage contre toi. J'ai reçu sa relation en même-tems que ta lettre. Son principal but est de faire rire l'empereur à tes dépens, et de diminuer, par ce moyen, la considération qui t'est due. Il n'y réussira pas, et tu dois moins que jamais désespérer des bontés de sa majesté. L'amitié des princes est souvent comme l'amour des jolies femmes. Chacun a son tour :

lorsque le tien viendra, tes qualités louables le feront durer plus que de coutume.

Je t'avoue que je commence à me fatiguer du séjour de Berne. Après avoir repassé dans ma tête tous les principaux traits de l'histoire des républiques, avoir calculé le bien ou le mal qu'elles ont fait, la gloire ou le blâme dont elles se sont couvertes, je me suis dit, que fais-je ici? Je fuis les prestiges du plus séduisant amour; c'est louable et prudent. Mais enfin, ce danger n'est peut-être que chimérique: l'amitié d'une aimable personne ne nuit point à des devoirs éloignés. Je suis trop rigoureux, et je me fais des fantômes que ta propre sévérité ne fait qu'accroître.

Agathe est malade: il m'est impossible de la laisser dans cet état sans y tomber moi-même; et voulant éviter

un inconvénient, j'en occasionnerois un plus grand.

Je vais donc reprendre incessamment le chemin que j'ai parcouru. Si je sens encore la nécessité de m'éloigner de Paris, j'userai du même moyen, et j'aurai l'avantage de voir une autre nation. Je te supplie de ne pas te fâcher. Il faut beaucoup d'indulgence pour vivre avec les hommes, et peut-être en faut-il davantage pour bien vivre avec ses amis ? Je te passe tes longues mercuriales : passe moi un peu de mobilité dans l'esprit; elle ne rend que plus piquant, et plus vif le sentiment qui m'unit à toi.

LETTRE LXVIII.

Berne, le

Bauer à Agathe.

Votre lettre, charmante Agathe, m'a fait une telle impression, que je ne résiste plus au desir de vous voir. Mon repos, mon bonheur, dépendent peut-être de cette démarche. Eh bien, je me livre à mon sort. Pourrai-je vivre, vous sachant malade ? Et puis-je me refuser au doux plaisir de vous soulager ? Je sais que je dois craindre l'attrait puissant que vous avez pris sur mon cœur : plus je le combats, plus je sens qu'il s'accroît. Vous m'aiderez à dompter

cette faiblesse : les anciens définissoient l'amour, « la folie de l'amitié ». Mettons la folie de côté; le reste sera le lien qui nous unira.

Que dis-je! uniquement de l'amitié avec la plus belle personne qui puisse s'offrir aux yeux d'un mortel ? avec celle que la nature et l'art ont comblé de tous ses dons ? Cet effort seroit sublime. En serois-je capable? Belle Agathe, vous disposerez de moi : je fais vœu de ne recevoir d'autre impulsion que celle que vous donnerez. Je tâcherai de me rendre digne de votre intérêt par une soumission et un attachement sans bornes.

P S. Je ne partirai de Berne que dans quelques jours : j'aurai le tems de recevoir encore une lettre de vous.

LETTRE LXIX.

Paris, le

Agathe à Bauer.

Venez, mon ami, venez ; pourvu que je jouisse de votre présence, mes vœux seront satisfaits. J'y attache tant de prix, que vous auriez eu bien mauvaise grâce de me refuser. Le doux langage de l'amitié convient à nos ames : je l'adopte avec plaisir, avec transport ; vous me mettez sur la voie que j'aurois choisie moi-même, si vous m'eussiez laissé le tems de me reconnoître. Votre départ subit a tout bouleversé ; il a porté un tel trouble dans tous mes sens que je n'ai point cherché

à définir mes sentimens pour vous. Je n'avois encore démêlé qu'une heureuse sympathie qui me faisoit voir l'objet après lequel mon cœur soupiroit depuis long-tems. Qu'on traite de romans ou de chimères l'idée qu'il existe au monde une personne plus propre que les autres à vous intéresser ; je laisse dire les incrédules. Mes pressentimens ne m'ont jamais trompée : en vous voyant, j'ai remercié le ciel qui vous faisoit arriver de cinq cents lieues pour me faire goûter la plus grande félicité.

J'ose me la promettre, cette félicité Contens de nous plaire, nos cœurs s'enivreront de la plus douce volupté. Vivre l'un pour l'autre, confondre nos jeux, nos occupations, nos plaisirs ; sentir qu'il n'existe rien au-dessus du sentiment qui nous unit :

voilà le tableau que je me forme de notre liaison. S'il a quelque attrait pour vous, ne tardez pas à venir, et vous rendrez la malheureuse Agathe mille fois plus fortunée qu'elle n'avoit lieu de l'attendre.

LETTRE LXX.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Mes conseils désormais sont superflus : ton retour à Paris parle assez haut pour me commander le silence. Il y a un tems où la raison peut avoir quelque prise sur les passions : ce tems est déjà loin de toi. L'expérience seule te ramenera. Tu verras ce qu'elle ménage à la suite des

plaisirs illicites; les plus cuisans regrets et souvent la douleur la plus amère.

Un autre sujet plus important m'occupe. Je sais que je prête aux plaisanteries de Mirowan; il s'égaie à mes dépens, et je lui suggère des saillies qui font rire son maître; mais je le soupçonne beaucoup de ne pas s'en tenir à des jeux de mots, en ce qui te concerne. Sous une apparence d'intérêt, il cache la plus profonde malice. Craindroit-il qu'un jour l'Empereur, frappé de tes qualités, ne lui retirât sa faveur pour t'en faire part? J'ai compris à certaines conversations que ton voyage de Berne avoit été le prétexte de quelques sourdes calomnies. « Ton
» goût, dit-on, pour les gouver-
» nemens opposés au nôtre, se ma-
» nifeste d'une manière évidente.

» T'arracher aux plaisirs de Paris
» pour aller visiter une république,
» c'est le trait d'un esprit inquiet
» qui décèle le fonds de sa pensée.
» A force de vouloir connoître et
» balancer les avantages des divers
» gouvernemens, on finit toujours
» par trouver de grands défauts à
» celui de son pays. »

Je n'ai pas osé communiquer la véritable cause de ton voyage, quoique je sois loin de désaprouver le motif qu'on te prête. L'homme qui cherche à tout approfondir n'est pas dangereux dans le sens que tes ennemis se plaisent à le répandre. Il voit des inconvéniens attachés à toute espèce de gouvernemens : ses recherches ne lui fournissent donc que de nouvelles raisons de s'attacher au sien. Dans les circonstances impérieuses, ses lumières et son expérience

servent à préparer des réformes salutaires; mais jamais à porter atteinte à la base essentielle, au principe conservateur de l'édifice social.

Toutes ces interprétations forcées me font sentir la difficulté de traiter ces sortes de matières. Je voulois m'étendre sur ce systême de petites républiques, entrelaçant de vastes états. C'étoit une idée mère propre à concilier les prétentions des peuples et des souverains. Mais je vois que cela nous meneroit trop loin; il faudroit des développemens difficiles à manier. Il suffira donc d'en avoir énoncé le projet, pour que les politiques instruits l'apprécient ou le rejettent au gré de leurs lumières.

Adieu, cette lettre te trouvera-t-elle à Berne ou à Paris? Lorsqu'un médecin ne sait plus quel remède donner à son malade, il dit, laissons

agir la nature. Le médecin moraliste substitue à ces dernières paroles, laissons agir le tems.

LETTRE LXXI.

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Vaines terreurs que les tiennes! Je suis arrivé, et j'ai vu s'épanouir de joie la personne la plus intéressante que ce grand empire possède. Ses yeux brilloient, son teint s'est coloré, son front est devenu radieux; le plaisir, en un mot, animoit tous ses traits. Son cœur battoit encore plus que le mien, et nos mains, en se pressant, déceloient à tous les deux notre agitation mutuelle. Ces momens sont ravissans; s'ils avoient de la durée, on n'auroit pas besoin de

se créer l'idée d'un séjour céleste. Ce sont des flots de la plus vive jouissance. L'ame est inondée de voluptés ; et je pense que le créateur nous a ménagé de tels momens pour faire naître en nous un goût précurseur des biens qu'il nous prépare.

Sa douce voix s'est fait entendre pour me dire : « Ingrat ! vous m'abandonniez ! promettez-moi plus de » constance. » Oui, je vous le promets, belle Agathe, lui ai-je répondu. Je sens que je vais oublier le monde entier pour vous, et réellement vous êtes son plus bel ouvrage. Notre conversation a pris d'abord une tournure de confiance et d'amitié. J'avois cru pouvoir long-tems conserver ce ton avec elle ; mais le récit de nos divers chagrins a porté un tel attendrissement dans nos ames, que nous nous sommes pressés l'un contre l'autre,

pour jurer de nous éviter de semblables peines à l'avenir. Dans cette situation, j'ai senti tout-à-coup un délire nouveau circulant dans mes veines. Je croyois tenir une immortelle dans mes bras : languissante, hors d'elle-même, ses beaux yeux s'éteignoient : un nuage de volupté a semblé nous couvrir, et comme dans Virgile : « La terre a tremblé. » (1) Si toutefois elle peut s'émouvoir d'une telle situation.

Mon bonheur ne peut se rendre : garde tes maximes pour un tems plus opportun, car il ne me reste d'ame et d'esprit que pour sentir et apprécier tout le charme de ma situation.

---

(1) Le texte latin dit : « La Terre et Junon donnèrent le signal. » Mais les commentateurs prétendent que ce signal fut un tremblement de terre.

LETTRE LXXII.

Paris, le

Le même au même.

Délire d'amour, feux sans cesse renaissans, vous m'embrâsez ! je tressaille, je frissonne, je brûle tout à la fois ; Vénus tout entière est descendue au fond de mon cœur. Elle a quitté ses vètemens d'immortelle pour paroître sous un aspect plus séduisant, sous celui de l'incomparable Agathe. O dieux ! qui peindra mes transports ! qui peindra cette volupté enivrante circulant dans mes veines ! Et pourquoi gagne-t-elle jusqu'à la moëlle de mes os ? D'où vient que je ne puis cesser de voir cette

adorable image, de la contempler, de l'admirer, et de la presser sur mon cœur? D'où vient que j'idolâtre toute sa personne, au point que ses mains, sa bouche, ses yeux, ses blonds cheveux flottant au gré des zéphirs, me frappent et me saisissent d'admiration et de ravissement? Magique pouvoir de l'amour! Qui t'a créé? qui t'a donné l'être? Es-tu l'effet d'un jeu convulsif des sens? es-tu le plus beau délire moral qu'on puisse éprouver? Je renonce à te définir: oui, tu es un dieu, puisqu'on ne peut te comprendre. Qu'ai-je besoin de remonter à ton origine pour m'inonder de tes douces voluptés, pour nager au milieu des flots de tes pures jouissances? Il est constant que tu soustrait l'homme au joug du fer qui pèse sur lui, et que tu l'égales à un immortel. Les cieux n'ont pas d'au-

tres plaisirs; ce sont les tiens qu'ils offrent avec plus de continuité.

Mais que te dis-je? Mon délire est-il assez fort, puisque j'oublie à qui je parle? T'attendois-tu à recevoir un tel tableau, et dois-je rougir de le tracer? Oh, qu'il seroit encore bien plus vif, plus expressif, plus enivrant, si tu n'étois pas si rigide! Je tais mes voluptés : rêve-les, si tu as de l'imagination; et détourne les yeux, si tu persistes dans ta maudite sagesse.

LETTRE LXXIII.

Paris, le

Le même au même.

Trop occupé ces jours derniers, je t'ai parlé de mon bonheur, et j'ai

paru négliger l'avertissement de ta dernière lettre. Ne crois pas qu'il m'ait surpris. L'allure de la droiture et de l'amitié est toute différente de celle que Mirowan prend avec moi. Nous traitons en politique, et la franchise ne prend aucune place entre nous deux, quoique je ne me sois pas permis d'en manquer avec lui jusqu'à un certain point.

Je savois que ses éloges à l'empereur étoient comme la figure de Janus, à double face. Il me loue sur ce qui n'est pas susceptible de l'être : il me blâme sur ce qui n'est pas mauvais. Telle est la conduite des courtisans avilis : Diffamons avec art, disent-ils ; qu'une apparence d'impartialité préside à nos récits. Dès que l'opinion du prince sera formée, le retour sera impossible.

Voilà des inconvéniens graves : ils

sont inhérens à la nature de l'homme. Méprisons hardiment toutes ces basses intrigues : souvent l'estime publique nous dédommage des dégoûts qu'on essuye dans les cours.

Je continuerai à te dire ce que je pense. En matière de gouvernement, j'y porte la circonspection nécessaire : en législation, je hazarde des idées qui n'ont aucune influence : dans les beaux arts, je satisfait mon goût et ma curiosité. En fait de plaisirs, j'ai senti le plus grand ; et dans cette situation, j'attends de la mobilité du sort la bonne ou la mauvaise fortune avec l'ame d'un Stoïcien qui ne croit pas, cependant, devoir rejeter indistinctement tous les préceptes de la morale d'Epicure.

LETTRE LXXIV.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Le grain qui porte l'orage dans les cieux s'aperçoit au loin, et ne grossit qu'insensiblement. Celui qui le porte dans les cours suit à peu-près la même progression. Il ne s'agit pas aujourd'hui de Mirowan, mais d'une de ses créatures élevée par ses soins à l'un des postes éminens de l'administration publique. Nul emploi n'étoit plus délicat, nulle charge n'exigeoit autant de droiture et d'intégrité. Lumières, conscience, vertus, courage, toutes ces nobles qualités devoient lui servir de cortège; et plus

j'y réfléchis, plus j'ai de peine à croire qu'on eut pu faire le choix qui vient d'être révoqué.

Il y a des cas où l'aveuglement est à son comble : on redoute avec raison les hommes vicieux à visage découvert; mais on se laisse égarer par les tartuffes de probité. Cette espèce commence à devenir commune parmi les hommes ; elle remplace les hypocrites de religion, qui ne trouvant plus de profit dans cette situation forcée, changent d'objet sans changer de conduite et de caractère.

Hauteur insultante devant ses inférieurs ; bassesse et pusillanimité devant son maître ; fausseté dans ses discours, fausseté dans ses promesses, et perfidie obscure dans ses actions ; voilà en abregé l'esquisse du portrait de ce digne protégé de Mirowan. Le mépris public en avoit fait justice

bien long-tems avant que l'empereur s'y songeât : il a été presque le dernier à s'en apercevoir, et c'est peut-être un bien que cette lenteur dans la vengeance. Plus il y a de retard, plus la joie publique éclate : ces transports ignominieux pour celui qui en est l'objet, sont pour son successeur une leçon quelquefois inutile, mais quelquefois profitable à l'intérêt public et au sien.

LETTRE LXXV.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Je suis allé visiter les jardins et le palais des anciens rois de France

à Versailles. Nous étions deux, et ce charmant tête-à-tête me préparoit à la plus délicieuse journée. Qu'il est agréable d'avoir une amie dont l'esprit soit assez cultivé, non-seulement pour se prêter à toutes sortes de conversations, mais encore pour les embellir, et y répandre des lumières. Il n'est pas possible de remplir plus délicieusement les momens vides de l'amour.

Nous avons parcouru toutes les curiosités; c'étoit un jour de fête, et les grandes eaux jouoient. Ce spectacle est superbe; l'étranger qui ne le connoît pas en admire la magnificence. Néanmoins la vue de ce palais et de ces jardins m'a donné d'autres idées; elle m'a rappelé ses maîtres: ce Louis XIV, dont la puissance a fait tant de bruit, me sembloit promener sa belle stature dans tous les

coins de ce séjour. Je disois, ce monarque superbe n'aspiroit, cependant, qu'à pouvoir humilier la maison d'Autriche ; il ne put y réussir. Jetons un coup d'œil sur l'état actuel de l'Europe, et nous verrons la différence des tems. La grandeur est proportionnée au siècle où l'on vit : sous Louis XIV on n'avoit rien vu dans la monarchie française qui égalât ses actions. Tous les prestiges des arts vinrent embellir son règne, et il reçut à juste titre le surnom de Grand.

De nos jours, ses exploits militaires sont bien éclipsés : sa prépondérance dans l'Europe est bien petite en comparaison de celle dont la France jouit : s'il renaissoit de leurs cendres un Racine, un Boileau, un Molière, un Bossuet, un Pascal, et quelques historiens de la trempe an-

tique, jamais siècle n'eût jeté un lustre plus brillant.

Adieu, ta morale ne te permet pas de recevoir les complimens de la plus belle personne du monde. Misérable ! Si tu la voyois, tu rappellerois le propos des vieillards de Troye, en voyant passer Hélène, et tu perdrois bientôt le goût qu'on prend en Moscovie. Mais je m'égare ; va, ne m'écoute pas, et continue d'être sage : la perfection est un lot trop rare ici bas pour n'en être pas entièrement satisfait.

LETTRE LXXVI.

Paris, le

Le même au même.

Je n'ai reçu qu'à Paris les dernières nouvelles que tu me donnes. Je vois

avec plaisir que ton engouement pour les disgraciés s'est refroidi. Le mien, au contraire, s'échauffe : je le dois à la promenade que je viens de faire à Versailles. Ce lieu fut le théâtre d'éclatantes disgraces ; elles y étoient préparées et exécutées avec un rafinement de cour qui a ébranlé mon opinion. Si elle est encore incertaine sur une partie de ces sortes d'événemens, elle ne l'est pas, du moins, sur ces belles retraites de chanceliers forcés de remettre les sceaux et de s'exiler dans leurs terres. L'illustre d'Aguesseau en donna souvent l'exemple, et sa conduite m'a frappé d'admiration. Il y a de la grandeur d'ame à soutenir dignement le malheur, lorsqu'il n'est pas mérité, ou qu'il n'est que le résultat d'un refus d'obéir à des ordres despotiques. Je me suis rappelé les

hommes de Plutarque, et j'ai senti une joie secrète de ce qu'il y en avoit d'aussi grands dans une monarchie.

Avant de quitter Versailles, m'amusant à jetter un coup-d'œil sur les tableaux et les portraits des galeries, j'ai aperçu celui du prince Eugène. J'ai pensé de suite qu'on ne l'eût pas placé là du tems de Louis XIV : ce monarque paya chèrement le refus d'une abbaye, ou d'une sous-lieutenance. Quelle perte qu'un homme tel que le prince Eugène se fût fait abbé ! Plus j'examine, plus je réfléchis, et plus je suis convaincu que le destin règle l'état et le sort des hommes. Un autre exemple moderne qui prouve cette vérité, et qui a beaucoup d'analogie avec le précédent, c'est celui du premier lieutenant de l'Empereur des Français (1), de son beau-frère,

(1) Aujourd'hui roi des Deux-Siciles.

si marquant par son audace, sa bravoure, ses belles charges de cavalerie et ses autres talens militaires. La révolution de France arriva à propos pour le développement de son mérite ; si elle eût tardé deux ou trois ans, il étoit docteur en théologie. Inscrit sur la liste des moines, on auroit pu dire plaisamment : Oh le bon apôtre ! Mais inscrit sur la liste des grands capitaines de l'Europe, le présent atteste sa gloire, et l'avenir semble avide de lui préparer de nouvelles palmes.

LETTRE LXXVII.

Oranienbaum, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Tu te promenois à Versailles au moment où je faisois parcourir à

mon épouse les jardins d'Oranienbaum. Je ne sais lequel des deux devoit avoir de plus grands souvenirs. Ma pensée s'est portée d'abord sur le prince Menzicoff, premier propriétaire de cette superbe habitation avant qu'elle dépendît de la couronne. L'exemple de ce garçon pâtissier parvenu à l'emploi le plus éminent, devroit bien guérir les hommes de l'ambition, si quelque chose étoit capable d'opérer cette cure miraculeuse. Après avoir régné en despote sur la Russie pendant long-tems, il fut exilé en Sibérie, et y termina ses jours.

Rien n'est plus mémorable que sa chûte, et la manière dont il la supporta. Que le malheur change les hommes ! C'est un creuset brûlant où ils se purifient : autant Menzicoff étoit dur, superbe, arrogant, et cruel

dans son ministère ; autant il fut dans son exil doux, humble et soumis avec courage aux décrets de la providence.

Quand on réfléchit sur ces renversemens de fortune, et sur leurs effets inattendus, on seroit presque tenté de desirer que les hommes destinés à commander aux autres eussent tous passés par l'épreuve du malheur. Il vaudroit mieux qu'au lieu de finir, ils commençassent par-là. Les peuples gagneroient à la leçon, tandis qu'elle ne leur sert le plus souvent qu'à changer le nom de leur oppresseur.

Ce lieu me fournit une abondance d'autres souvenirs dont je profiterai pour t'écrire. Que gagnerai-je à porter mon attention sur toi, et à m'appésantir davantage sur ta conduite ? Elle me commande le silence, et j'attends tout du tems. C'est un maître

qui dévoile bien des choses ; il est le père de l'expérience, et l'expérience peut seule nous mettre sur les traces de la vérité.

Je t'aime avec tes défauts, parce que j'imagine qu'ils ne seront pas de longue durée.

LETTRE LXXVIII.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Les curiosités de cette ville me donnent d'agréables occupations : tu dois croire que je n'attache quelque importance qu'à celles qui peuvent faire naître de l'intérêt, et je classe à juste titre dans ce nombre le Musée Napoléon. Je suis allé le voir, et tou-

jours accompagné de la personne, unique objet de mes vœux : elle ne me fut jamais plus nécessaire ; ses connoissances en bien des genres suppléent souvent à celles qui me manquent.

Je t'avoue qne je n'ai point étudié les principes propres à faire bien juger de cet art qui n'arrive à l'ame que par le canal des yeux. Le goût naturel, l'habitude d'examiner les bons modèles, voilà mes guides ; mais ils ne suffisent pas pour sentir les finesses, les grâces et les beautés de détail de la peinture.

Anchio sono pictor! disoit un peintre célèbre, en examinant un tableau de Raphaël. Que ne puis-je en dire autant! Cet enthousiasme, ce délire, cette flamme céleste qui animent les bons artistes ne se prolongent pas jusqu'au vulgaire. Je crain-

drois donc de parler peu dignement d'un art aussi sublime, si je ne l'envisageois que sous le rapport des chefs-d'œuvre qu'il a enfantés. Comment pourrais-je analyser tout ce qu'on voit dans Raphaël, le Corrège, le Dominicain, Michel-Ange, l'Albane, Paul Véronèse, le Titien, et tant d'autres. Je n'omettrai pas cependant le Poussin, cet aimable peintre français, auquel je dois la plus douce sensation de ma vie. J'examinois avec attention son tableau du déluge; Agathe me faisoit remarquer les scènes attendrissantes qui le composent. Tout est vapeur, tout est en eau, me disoit-elle : voyez cette mère élevant son enfant dans ses bras pour le sauver ; ô mon ami! si nous étions dans une telle situation, je vous prendrois dans les miens, et je trouverois assez de force

pour vous tenir au-dessus de l'eau ! Conçois-tu ce qu'une telle réflexion me fit éprouver. Peintre divin, peintre du sentiment, c'est à vous que je dois un mouvement de l'ame si délicat et si flatteur : je vous en fais l'hommage pour reconnoître tout le prestige de votre talent.

Qui jamais eût imaginé que le Musée de Paris renfermeroit un jour plus de richesses que celui de Rome. Toutes les nations ont contribué à l'embellir : les chefs-d'œuvre immortels d'Italie semblent sur-tout avoir abandonné leur terre natale pour se livrer aux regards d'une nation devenue plus grande, et par conséquent plus digne de les admirer.

Les anciens Romains, vainqueurs du monde connu, avoient donné l'exemple qu'imitent les Français. On

transporta de partout à Rome les plus célèbres monumens des arts, et l'on se livra sans réserve aux jouissances délicates qu'ils procurent. Il auroit peut-être mieux valu modérer ces nouveaux transports. Personne n'ignore qu'ils occasionnèrent la dégénération de ces hommes si belliqueux. En extase devant tant de merveilles, le goût se développa, l'esprit se polit, le talent prit naissance, et les ames s'amolirent. On vit ces farouches vainqueurs saisir le pinceau, prendre la lyre, manier le ciseau, tandis que leurs armes oisives restèrent suspendues. De même le tems fera connoître le sort qu'il réserve aux Français, et nos neveux sauront si les symptômes et les phénomènes ayant beaucoup d'analogie, les destinées de ces deux grandes nations auront la même issue.

LETTRE LXXIX.

Le même au même.

Quand je suis seul, je porte mes pas au hazard. Ne suis-je pas entré dans le temple où *la Sibile hurle*, et où la justice rend ses oracles? J'ai écouté les orateurs qui, à travers les siècles, sont substitués aux places des Echine, des Démosthènes, des Hortensius, des Cicéron et des César. Quelques-uns sont de leur race, quoique bien dégénérée ; mais les autres? Oh! n'en parlons pas.

N'y auroit-il pas moyen d'épurer le style barbare des praticiens, de simplifier les formes, et d'abréger

les longs et inutiles discours des avocats ? Je me fais cette question ; mais il est plus facile de la faire que de la résoudre. Les Grecs avoient placé dans leurs tribunaux une horloge d'eau en présence des orateurs : le tems qu'on leur donnoit pour chaque affaire étoit marqué : c'étoit un tarif du tems plus précieux encore que celui des actes. Lorsqu'un orateur avoit fini de parler, s'il n'avoit pas employé tout son tems, il avoit la faculté d'en faire hommage à sa partie adverse. Cette générosité, jointe à la précision, étoit considérée comme une marque de talent, un trait de génie : l'amour-propre y étoit intéressé, et par conséquent, tout tendoit à ne donner aux discours que le développement nécessaire.

Le langage, d'un autre côté, étoit

pur, clair, doux et nerveux, suivant les circonstances Il n'étoit point chargé d'expressions inconnues au commun des hommes; et tout particulier comprenoit le sens des harangues de Démosthènes et de Cicéron avec la même facilité que les orateurs chargés de leur répondre.

Mais aussi, on ne faisoit pas métier de défendre les hommes; c'étoit un état honoré et honorable, qui vivoit de gloire, et qui n'offroit d'autre rétribution que la capacité qu'on acquéroit pour le maniement des affaires publiques. Les chartes de la noblesse d'alors se prenoient autant dans les archives des tribunaux que dans les fastes militaires. Les idées sont bien changées à cet égard. Je me rappelle qu'un de ces jours m'étant trouvé dans un salon de Paris où la vanité et la sottise

sifflent en minaudant le langage de l'incapacité, un pauvre avocat-général de parlement, fameux par ses services et ses talens, y étoit traité d'homme d'affaires, d'homme sans naissance, qu'un gentillâtre à deux tourrelles honoreroit infiniment de son alliance.

Il y a des choses que je ne puis concevoir. Pourquoi cette forte, cette grande raison qui dirigeoit les anciens s'est-elle perdue ? Pourquoi tant de siècles de barbarie après eux? Pourquoi. . . . . . Mais je m'arrête. Ces questions sont comme un malade qu'on ne peut toucher d'aucun côté.

LETTRE LXXX.

Le même au même.

Si je te donnois à deviner ce qui amuse le plus Paris, ce problême te coûteroit beaucoup à résoudre. Pour ne pas t'embarrasser, je te dis sans détour que c'est une des gazettes qu'on publie par douzaine dans ce pays. Il y en avoit bien davantage autrefois : mais le goût de la politique s'étant amorti, celles qui restent, prennent en partie leur intérêt des discussions littéraires. Qu'il est plaisant de voir les écrivains de ces feuilles publiques se contredire, s'insulter, se plaisanter, et donner ainsi à tous leurs lecteurs un genre de spec-

tacle matinal ! Un d'entr'eux, suivant la coutume, est plus fort que les autres ; il a une vogue inconcevable, et sait en profiter pour turlupiner les vivans et les morts. Il censure, critique, rejette, approuve, modifie au gré de ses lumières et de ses passions d'une manière vraiment curieuse. Il faut convenir que l'esprit, le sel, le bon goût et de grandes connoissances sont ses auxiliaires journaliers ; mais il suit la condition humaine, qui tend à abuser de tout. Voltaire (je parle uniquement de Voltaire littérateur), que le génie présente à la France pour s'en honorer, excite furieusement sa bile. Il oublie qu'il tourne sans cesse en ridicule quelques auteurs singuliers qui affectent de ne trouver rien de bon dans Racine et Boileau ; et cependant il se met sur leurs rangs

sans s'en apercevoir. La politique, la religion, sont deux sciences également sacrées, du moins quant à la circonspection qu'il faut avoir pour parler tant de l'une que de l'autre, et pourquoi confondre toujours ces objets avec des arts de pur agrément, destinés à faire le charme des humains ? Ah ! monsieur le journaliste, si vous veniez en Russie, nous vous dirions : « La bonnefoi » est encore ici parmi les particu- » liers un peu plus en usage que chez » vous. Soyez toujours aimable et » instructif ; mais n'espérez pas de » faire goûter vos idées au sujet de » Voltaire. Vous y perdriez votre » tems. »

LETTRE LXXXI.

Oranienbaum, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Je suis encore à Oranienbaum, et j'y respire l'air des bosquets et le souvenir de l'histoire. J'ai cherché l'allée où se promenoit déguisé Poniatouski, fameux amant de Catherine II, lorsqu'un officier vint le prendre par le cou, et le traîner devant Pierre III, alors simple grand-duc. Les excuses, quoique ironiques, que le mari lui fit faire, prouvent que les princes prennent ces sortes d'aventures avec tout le sang-froid de la politique. C'est ce qui m'a toujours surpris : dans les classes éle-

vées, l'orgueil est porté au plus haut point de force et d'énergie; néanmoins, on y prend patience sur ce qui le blesse vivement. On n'y fait peut-être que dissimuler le dépit, et la dissimulation n'ayant pour but que d'éviter l'éclat, atteste un plus grand fond d'orgueil ou plutôt de vanité, car celle-ci s'adapte mieux aux petites choses.

Les amans de Catherine II furent sans nombre. Trois m'ont paru jouir d'un plus grand bonheur que les autres, et obtenir des récompenses dignes d'une impératrice : ce sont Poniatouski, Grégoire Orloff et Potemkein. Le premier fut roi de Pologne, sous le nom de Stanislas Auguste : le second jouit long-tems de la plus grande faveur, et du premier rang dans l'état; et le troisième l'épousa secrètement.

Si tu avois des aventures de cette nature, je serois moins difficile. La grandeur de l'objet en atténueroit l'irrégularité ; et le bien réel que tu pourrois faire seroit trop au-dessus du mal moral pour ne pas l'effacer.

LETTRE LXXXII.

Oranienbaum, le

Le même au même.

Tout en rêvant, dans les bosquets d'Oranienbaum, aux amours de Catherine II, je me suis avancé vers le palais : à peine y suis-je entré que les plus grands souvenirs se sont offerts à ma pensée. C'est ici qu'étoit dans la plus grande sécurité, l'infortuné Pierre III, lorsqu'on trama et exécuta contre lui la fameuse révolution

de 1762. Sa femme le fit assassiner, et pour récompense obtint la couronne. Crime heureux, mais non moins surprenant! Se révolter contre son souverain, son époux, son maître, et lui arracher le sceptre avec la vie; c'est une entreprise si hardie que le succès seul a pu la farder de légitimité. Il est bien rare de s'arrêter au premier essai; le massacre du prince Iwan, l'enlèvement de la jeune Tarrakanoff, fille d'Elisabeth, furent des attentats de la même main. Le règne de Catherine II a, néanmoins, jeté un beau lustre. Les entreprises politiques dont le but est rempli, bien qu'illégitimes dans leur principe, sont ennoblies par le nom brillant de coup d'état, et tournent presqu'aussi souvent à la gloire de leur auteur, que si elles étoient émanées de la source la plus pure.

Les écrivains, d'ailleurs, sont les premiers à se laisser séduire ou éblouir.

Ceux du 18e. siècle ne se sont-ils pas empressés de donner à Catherine le surnom de Sémiramis du Nord. Nous trouverions bien étrange qu'un auteur de Russie prodiguât des éloges à un monarque de France, tel par exemple que Charles IX : mais l'impératrice flattoit, soldoit ces écrivains, et le tems est passé où les hommes étoient insensibles à l'or et à l'encens des maîtres du monde. Voilà une belle thèse pour apprécier les philosophes, quoique ceux qui n'en veulent pas prendre le nom, ne le soient pas moins sous ce rapport. Abstraction faite de toutes les chimériques dénominations, la lie du cœur humain mise en mouvement surnage également dans toutes les classes.

LETTRE LXXXIII.

Berne, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Que le bonheur est court ! Qu'il faut peu compter sur sa durée ! Je me souviens que cherchant à le définir dans un petit opuscule de société, je disois :

. . . . . Que dure le bonheur ?
Un seul instant ; il se montre et s'envole
Aussi léger que les enfans d'Eole.

Je ne dois pas être surpris de la rapidité du mien. Vais-je le perdre entièrement ? Ou n'est-il que momentanément suspendu ? Dans l'un et

l'autre cas, je suis en proie à la plus vive douleur.

Depuis quelques jours, je ne dirai pas le possesseur, mais le maître de tout ce que j'aime, parle d'un voyage en province. Le bonhomme ne veut pas voyager seul : voilà ce qui nous fâche. Si ma compagnie lui étoit agréable, l'inconvénient disparoîtroit ; comment lui faire une telle proposition, et sur quelle raison la fonder, sans faire naître des soupçons ? En attendant, nous sommes désolés.

J'éprouve, cependant, une peine mêlée de quelque joie. Une femme me paroît plus intéressante dans la douleur : ses traits décolorés décèlent l'état de son ame, et sa sensibilité moins vive en est plus tendre. En acquérant la certitude d'être bien aimé, un secret contentement flatte le cœur, et peut-être l'amour-propre

qui ne nous quitte dans aucune situation de la vie.

Je vais rester seul au milieu de Paris. Qu'y ferai-je ? J'y chercherois en vain d'autres distractions : il faut donc profiter de cette circonstance pour voir la Hollande.

Ce pays, plutôt l'ouvrage de l'industrie des hommes que de la nature, m'a toujours intéressé. M'objectera-t-on encore cette fois-ci mon goût pour les républiques ? La Hollande est aujourd'hui une monarchie. Sous le Stathouderat elle étoit presque une monarchie déguisée. Elle n'a été vraiment république que passagèrement. Je pense, néanmoins, que l'esprit et le besoin du commerce dominant dans ce pays, y conserveront toujours une infinité d'institutions plus libres que dans les autres états.

LETTRE LXXXIV.

Agathe à Bauer.

Je pars, mon ami, avec la douleur dans l'ame. Au milieu de tous les délices du sentiment, de l'amour le plus vif, le plus pur et le mieux senti, m'arracher d'auprès de vous! Il ne pouvoit m'arriver un coup plus funeste. Jugez quelle est ma peine? La partagez-vous? Oh! oui, je suis sûre que vous souffrez autant que moi.

Dans deux mois nous nous reverrons; mais deux mois sont deux siècles. Je ne puis envisager ce long espace de tems sans frémir: tous les jours, je vous voyois: tous les jours,

je jouissois de votre aimable société : les momens couloient *exhalant la volupté*. Mon bien aimé, ne m'oubliez pas; ne payez pas ce tribut de légéreté si commun en ce pays. Mon ame reconnoissante saura vous en dédommager.

Que je maudis cette dépendance qui me rend esclave ! Douce liberté ! je n'ai jamais autant apprécié tes charmes. Mais que dis-je, liberté ! En ai-je plus d'un côté que de l'autre. L'un domine mon corps, l'autre mon cœur ; je me sens enchaînée de toute part, et malheureuse d'avoir deux maîtres. Si je n'en avois qu'un, oh ciel ! quelle seroit ma félicité ! Je me ferois un si doux plaisir de le servir, de l'aimer, et de contribuer au bonheur de sa vie. Ne nous arrêtons pas à de semblables idées ; ma douleur seroit trop forte. Pour la calmer,

donnez-moi l'assurance que votre tendresse sera aussi constante que la mienne est vive et sincère.

LETTRE LXXXV.

Bauer à Agathe.

Quel contre-tems, ma chère Agathe ! Pouvez-vous demander lequel en est le plus affecté ? Mon chagrin est trop fort pour ne pas l'emporter sur le vôtre. Une amie comme vous est un don du ciel inappréciable. Vous avez été mise sur la terre, non pour séduire, mais pour enivrer le cœur d'un foible mortel. Il me semble que je vais être abandonné de l'univers entier. Quelle distraction peut m'être offerte? Ne vous verrai-je pas toujours non moins belle, non moins

jolie que la plus séduisante des grâces, me sourire, et m'ouvrir deux bras d'albâtre dont l'artiste le plus habile auroit peine à rendre la beauté et les moëlleux contours? Doux momens! plaisirs enivrans et délicieux! vous avez dompté tout mon être. J'ai vécu pour la volupté : rien de pareil ne peut circuler dans mes veines.

Mais vous reviendrez; mais dans deux mois, je recevrai une nouvelle vie, car ce n'est pas vivre que d'être loin de vous. Errant et mélancolique, je vais chercher un pays où le plaisir soit inconnu. Je cours en Hollande; parmi ces bataves industrieux, et sombres comme le dieu de l'ennui, je vous rêverai tout à mon aise. Je nourrirai ma peine et mon espoir : je compterai les momens, et lorsque celui de nous rapprocher sera arrivé, la joie se glissera dans mon ame,

comme un doux rayon qui perce les nuages et réjouit toute la nature.

Adieu, mon amie ; je sens que l'ame m'abandonne, et qu'elle s'attache à vos pas.

LETTRE LXXXVI.

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Tu connoissois Duriwanoff ; il se retire des affaires pour cause de mécontentement. J'ai voulu lui faire des représentations à ce sujet, et voici la lettre que j'en ai reçue :

Monsieur,

« Je vous ai dit que tout homme
» doué de quelque capacité doit se

» vouer au service de sa patrie, sous
» peine d'afficher un égoïsme répré-
» hensible, et une indifférence bien
» condamnable sur les intérêts de la
» société dont il fait partie. Mais,
» monsieur, ce point établi; lorsqu'il
» a rendu les services qui dépen-
» doient de lui; lorsqu'il a sacrifié
» son tems, ses facultés à des tra-
» vaux utiles, et qu'il se voit entiè-
» rement oublié; dès-lors, le pacte
» fait entre lui et la société se trouve
» rompu. Il est libre; et content de
» sa tâche, il ne doit pas aspirer à
» une plus longue ingratitude. Je
» sais que dans les gouvernemens
» anciens l'ingratitude étoit la mon-
» noie dont on payoit les services
» publics; mais elle étoit rayon-
» nante de gloire, et par conséquent
» précieuse à celui qui en étoit l'ob-
» jet, au lieu qu'aujourd'hui elle est

» pleine d'avilissement. Aristide banni fixoit les regards des Grecs, et du monde. Un homme déchu dans l'opinion de son maître n'est ni regardé, ni toléré : faveur, tout est faveur ; hors la faveur point de salut. Lorsqu'on voit donc que cette déesse dédaigneuse ne vous sourit pas, et même qu'elle ne vous sourira jamais, il faut la traiter comme une belle dont le cœur vous échappe, c'est-à-dire la congédier, avant qu'elle vous rende ce bon office.

» Maintenant, monsieur, vous craignez pour moi l'embarras, la gêne, peut-être la misère dans laquelle le sort peut me faire tomber. J'avoue que ce sont des inconvéniens graves : l'homme du jour, l'homme de ce siècle n'a pas assez d'étoffe pour être un stoïcien : ce seroit un rôle ridicule devant des êtres dégé-

» nérés. Oui, monsieur, l'espèce » dégénère : Horace s'en est plaint; » je m'en plains deux mille ans après » lui; et si les hommes d'Homère » étoient grands de plusieurs toises, » nous ne le sommes, à juste titre, » que de quelques pieds. Cette vérité » est encore plus constante au moral » qu'au physique.

» Mais, monsieur, il n'est pas ques- » tion de misère : j'espère l'éviter; » et quant au surplus des choses » commodes de la vie, l'indépen- » dance sera l'équipage dans lequel » je me ferai rouler avec moins de » faste que de véritable noblesse. La » consolation à tous les maux est » dans le caractère, dans l'ame et dans » l'exercice d'une forte raison. Mon- » tesquieu donne un bizarre conseil » pour supporter le malheur; au » lieu d'ouvrir, dit-il, un certain

» philosophe romain, faites comme
» les Asiatiques, enivrez les sens
» par le moyen des boissons spiri-
» tueuses. Où a-t-il pris un si sin-
» gulier remède ? L'enivrement des
» sens passe au bout de quelques
» heures, de quelques jours. On ne
» peut y revenir sans cesse. Le re-
» mède de l'ame attaque le mal dans
» sa source : autant l'un convient
» aux brutes, autant l'autre est
» digne d'un homme éclairé. Aussi,
» pensai-je que l'auteur des Lettres
» persannes considère les Orientaux,
» si ce n'est comme des brutes, du
» moins comme des peuples abru-
» tis. Voilà, monsieur, tout ce que
» j'avois à ajouter à mes discours,
» à l'exception des sentimens que je
» vous prie d'agréer ».

LETTRE LXXXVII.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Elle est partie : je l'ai vu chancelante, tremblant de toutes les parties de son beau corps, monter en voiture, et y plonger sa douleur. Mes yeux l'ont suivie jusqu'au dernier grain de poussière qui s'élevoit autour d'elle. Oh, mon ami! que l'amour est puissant sur mon cœur; je suis plus affligé que le premier jour de mon voyage à Berne. Tu ne peux te faire une idée du prestige qui me séduit. Beauté, talens, sensibilité, tout est réuni dans cette

enchanteresse personne. Je n'ai jamais passé de jours aussi heureux : heureux n'est pas le mot ! A mes plaisirs se joint trop d'inquiétude. Je souffre maintenant ; et en calculant toutes les chances, je crains que cet état soit plutôt l'illusion du bonheur que sa réalité.

Je pars demain pour la Hollande : mon séjour n'y sera pas long : j'aurai le tems, néanmoins, de prendre des notions générales sur cet intéressant pays. Je lis avec plaisir ce que tu m'adresses sur le nôtre. Ton amitié délicate me parle d'histoires ou d'événemens peu importans. Je sens ce procédé, et je sens peut-être encore mieux ce dont tu voudrois me parler. Tacite dit quelque part, qu'aux funérailles de César, on supprima les images de Brutus et de Cassius, mais qu'elles n'en brilloient

que davantage par le fait de cette suppression.

Adieu, j'ai besoin d'avoir un ami tel que toi : Il me raccommode avec moi-même.

LETTRE LXXXVIII.

Agathe à Bauer.

A chaque pas que je fais, mon ami, pour m'éloigner de vous, il me semble que je perds un peu de mon existence. Le cœur m'abandonne insensiblement ; et si notre voyage est encore long, j'arriverai expirante. Vous aussi, vous partez : cette idée ajoute à mon chagrin à cause du plus grand intervalle qui va nous séparer. Je tremble qu'il ne vous arrive quelqu'accident. Pensez

au moment qui doit nous réunir, et ménagez-vous, du moins, pour moi. O jour trop heureux ! quand viendra-t-il ?

En l'attendant, je vais m'établir dans un coin, et repasser dans ma tête tous les plaisirs que nous avons goûtés ensemble. Quelquefois saisie, immobile, votre vue suspendoit le souffle de ma vie : Tout-à-coup plus animée, mon cœur battoit avec force, et je sentois couler dans mes veines la félicité des immortels Nous avons connu tout le charme et la puissance de l'amour : ce souvenir me possède ; il m'échauffe encore comme si j'étois en votre présence.

Nos promenades, nos délassemens pris dans la culture des arts ne le cédoient point à ces ravissans tête-à-têtes : une égale satisfaction m'accompagnoit partout. Je ne con-

noissois que deux états, le plus beau délire et le plus doux contentement. Hâtez-vous donc de couler, momens insupportables qui m'éloignez de l'unique objet de mes desirs ! mon cœur, agité par la peine et l'espérance, ne soupirera qu'après votre retour et notre réunion.

LETTRE LXXXIX.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Apprends une nouvelle ; la faveur de Mirowan paroît décliner. Dans les cours, le terrain est mouvant ; la pente de sable qui borde la mer

n'est pas plus glissante, et le moindre faux-pas suffit pour se perdre. Un tel sort pourroit bien être réservé à ce courtisan plus adroit que profond.

Je fais une grande distinction entre l'adresse et la profondeur. La première s'applique aux petites choses; elle entre, pour ainsi dire, dans le détail domestique, et se prête aux goûts, aux caprices, aux humeurs et aux plaisirs du maître.

L'autre, dédaignant ces petits moyens fonde son existence sur la nécessité. Forte de sa supériorité, elle s'imagine avec raison qu'on aura besoin de ses secours, et n'attend que l'ocsasion pour établir son empire. L'adresse, d'ailleurs, est plus voisine de la fausseté, de la médisance et de la calomnie. Ce sont des sœurs germaines. La profondeur, au con-

traire, avoisine la probité; elle décèle une trempe d'ame forte et vigoureuse.

Depuis quelque tems, je m'aperçois de la froideur que l'Empereur témoigne à Mirowan. Il n'est plus des parties de chasse, ou d'autres amusemens. S'il se présente quelquefois, c'est par bienséance; je serai bien surpris si l'orage tarde à éclater.

Je ne manquerai pas de te prévenir du dénouement. La face du monde est bien changeante : pourvu que notre amitié forme un contraste à ce tableau, je mets peu de prix à toutes ces variations politiques.

LETTRE XC.

Amsterdam, le

Bauer à Agathe.

Je suis déjà arrivé à Amsterdam, ma chère Agathe : le séjour de Paris m'auroit été insupportable. Qu'y aurois-je fait ? Me rappeller sans cesse les lieux où nous étions ensemble, et m'appercevoir à chaque instant du vide de votre présence. Cette situation auroit été trop pénible ; il falloit la distraire par une occupation sérieuse, et je m'y livre toutes les fois que votre souvenir me laisse assez de liberté dans l'esprit pour cela.

Que je suis sensible à vos attentions ! Combien m'est chère votre tendre sollicitude ! Je ne vis que pour vous aimer. Jugez si je dois recevoir avec intérêt les marques de votre amour. Tout ce qui sort de votre plume me va au cœur, à ce cœur aussi malade que celui de l'amant de Stratonice.

Au moment fortuné de nous revoir, nos peines cesseront. Je jouis d'avance de cet instant de pure félicité: il renouvellera tout ce que nous avons senti. J'admirerai encore cette figure céleste : j'entendrai cette voix dont chaque son me fait trésaillir : je vous presserai dans mes bras, et nos ames se confondant n'en formeront plus qu'une. Belle Agathe, qu'il est ravissant de vous posséder ! Il n'y a rien au monde qui puisse donner une idée de ce bonheur ; et la de-

meure tant vantée des immortels n'est qu'un rêve paisible à côté de la plus enivrante réalité. Adieu, ma belle amie ; qu'avez-vous besoin de parler de constance? Malheur à qui cesseroit de vous aimer! Ce seroit renoncer à tout ce qui rend la vie précieuse, et je n'en ai jamais conçu la possibilité.

LETTRE XCI.

Amsterdam, le

Le même au comte Ghoudowistch.

Si ma première lettre d'Amsterdam n'a pas été pour toi ; du moins, ma première réflexion sur la Hollande t'est adressée. Ce pays semble être au milieu de la mer : quelques digues de moins, il seroit bientôt

submergé. L'art l'a créé, l'art le soutient; et la nature a renoncé à ses droits.

En 1567, le duc d'Albe (ce nom rappelle la cruauté) fut envoyé gouverneur des Pays-Bas, par Philippe II, roi d'Espagne. C'est le Grisler de la Suisse : ce farouche tyran a même surpassé celui-ci en atrocités. Je les compare, puisqu'ils ont tous deux occasionné le soulèvement des peuples, et la conquête de leur liberté.

On parle avec raison des suspects de France, comme d'une chose inouïe dans l'histoire. Eh bien, le duc d'Albe fit encore plus : il déclara tous les habitans des Pays-Bas coupables de lèze-majesté, à l'exception d'un petit nombre. Des tribunaux de sang furent érigés. Les exécutions s'accrurent, et les émigrations devinrent innombrables. Enfin, le prince d'O-

range se mit à la tête des confédérés ; et après bien des guerres, les sept provinces formant le pays d'Hollande se déclarèrent indépendantes. Je ne puis suivre le fil d'une telle histoire : je me plais à t'indiquer les sources d'où jaillissent les grands mouvemens qui changent la face des états.

Mirowan est donc sur son déclin. Voilà une leçon dont je souhaite qu'il profite : il apprendra à connoître et saura désormais apprécier la fortune et ses faveurs. La plus grande coquette n'est pas plus inconstante. Pourquoi donc être si fier, lorsque le sort nous caresse ? Demain il nous maudira. Il faut vivre avec lui comme avec un ennemi futur; mais faites entendre ces vérités aux heureux de ce monde. Ce sont les hommes dont parle l'évangile; avec des oreilles, ils n'entendent pas.

LETTRE XCII.

Amsterdam, le

Le même au même.

J'EMPLOIE mon tems à fouiller dans la cendre des morts. Le Stathouderat, institution qui tenoit le milieu entre la monarchie et la république, m'en fournit l'occasion.

Le prince Maurice, quoique devancé par son père Guillaume, fut le premier Stathouder revêtu d'un pouvoir remarquable. Ses hautes qualités lui attirèrent l'admiration des peuples, au point qu'ébloui par sa puissance, il finit par la tourner contre ses bienfaiteurs.

Barnevelt, ami de la liberté, voulut s'opposer à ces projets d'agran-

dissement. Barnevelt périt sur l'échafaud : à ce terrible événement les yeux s'ouvrirent, mais trop tard : Maurice fut maudit, et ce fut la seule satisfaction qu'on en obtint. Ainsi finissent presque toujours les luttes qu'élèvent les défenseurs des droits populaires contre le pouvoir absolu. Il faut plaindre les hommes de ne savoir assigner une juste mesure à leurs prétentions : d'un côté ou d'autre, on exagère toujours, et les dissentions les plus funestes en sont la suite.

Depuis cet exemple, les successeurs de Maurice avoient tous visé à la plus haute domination : elle leur a été souvent contestée, mais presque sans succès.

L'époque du massacre des Dewit le prouve d'une manière bien singulière : le peuple ne fut pas cette fois-

ci pour les amans de la liberté. Le grand pensionnaire, homme irréprochable, plein d'honneur, de probité et de talent, n'avoit point opiné pour le prince d'Orange; il fut inhumainement déchiré, ainsi que son malheureux frère. En lisant les détails de cet horrible massasre, on se demande s'il y a jamais eu de tyran plus cruel que le peuple déchaîné, ou plutôt s'il y a jamais eu de bête féroce qui l'ait égalé.

LETTRE XCIII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Un gouverneur de province a été mandé, et suspendu. L'un de ses

grands amis, ignorant son malheur, le rencontre dans la cour du palais, court à lui, l'embrasse, lui fait mille amitiés, lui reproche de ne pas l'avoir prévenu de son arrivée, et même de n'être pas descendu chez lui. Après avoir long-tems parlé sans donner au malheureux gouverneur le tems de s'expliquer, il reprend enfin haleine, et apprend que son ami est sur le chemin de la disgrace. Je passois à ce moment; j'ai vu toute la scène. Quel peintre pourroit exprimer le changement de figure de cet empressé! comme ses traits se sont allongés! quelle pâleur a succédé à tant de joie et de vivacité! Ce tableau étoit en vérité très-curieux. Je n'ai pas tort de dire qu'il est hors du domaine de la peinture. Ces transitions de l'ame, de l'esprit, ne peuvent être rendues sur la toile; et la

même figure ne sauroit exprimer en une minute la vivacité et la froideur, la joie et le chagrin, l'empressement et la discrétion, l'amitié et l'égoïsme. C'est cependant ce que j'ai vu en un clin-d'œil. « Vous êtes mandé, lui » a-t-il dit d'une voix étouffée. Oh! » que je vous plains de perdre les » bonnes graces d'un aussi bon maî-» tre que notre empereur ». En parlant ainsi, il lui a pris la main, et a ajouté : « Pardonnez, je cours à » une affaire importante et pressée : » je vous souhaite un meilleur sort ». L'autre a voulu l'arrêter : il étoit déjà loin ; et la poste ne va pas d'un train plus rapide que cet ami de cour n'alloit dans ce moment.

Est-ce pour te prouver la défectuosité du cœur humain, ou les bornes de la peinture que je cite ce trait ? Ce n'est ni pour l'un ni pour

l'autre. Mais je fais attention à tout, l'aspect de la cour mérite qu'on l'observe; et pour bien m'acquitter de ma tâche, je ne néglige aucun détail.

LETTRE XCIV.

Amsterdam, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Tu observes les figures, et moi qui n'ai pas dans ce pays des tableaux bien mobiles de ce genre, j'ouvre des livres. Après avoir parcouru l'histoire du stathoudérat, voici quelles ont été mes réflexions.

Tu sais que chaque province avoit un stathouder particulier. Philippe II, long-tems maître des sept Provinces-Unies, donna l'exemple de nommer

un seul stathouder pour toutes, et ce fut Guillaume Ier. Du roi, la nomination passa aux états : ils nommèrent successivement à l'unanimité le prince Maurice, Guillaume II, Guillaume III, et l'unanimité finit à Guillaume IV : on fut obligé de se restreindre à la majorité, et le pouvoir rendu héréditaire fut même transmissible aux femmes. En sondant les causes de cette institution, j'ai fait un rapprochement bizarre, mais séduisant. Je vois dans le stathoudérat d'Hollande la dictature de Rome, et j'y trouve la même fin.

A Rome, les dictateurs se nommoient dans les dangers imminens de la république : c'est toujours dans la même situation qu'on avoit recours aux stathouders. On ne motivoit le pouvoir dont ils étoient revêtus, que sur la nécessité de tenir

d'une main plus ferme les rênes de l'état, et de le défendre plus vigoureusement contre ses ennemis. La guerre étoit pour le peuple un prétexte de faire revivre cette institution, et pour le stathouder, une raison de s'agrandir. En veux-tu un exemple bien sensible ? Rappelle la prise de Berg-op-Zoom en 1747 ; tu sais qu'elle causa une alarme générale, et que la république se crut sur le point de sa perte. Pour remédier à un tel état de choses, le Stathoudérat fut déclaré héréditaire, et même transmissible aux femmes ; seconde clause qui ne devoit pas beaucoup ajouter à la sûreté de la république.

Les dictatures à Rome furent d'abord de six mois : elles se prolongèrent suivant le danger ; et après beaucoup de variation, César fut défini-

tivement nommé dictateur perpétuel. La monarchie, sous le nom d'empire, fut bientôt instituée, et je vois qu'à la différence des moyens dont la providence se sert pour opérer ses changemens, la Hollande se repose aujourd'hui dans un gouvernement qui remplaça la dictature, et les autres institutions républicaines de Rome.

LETTRE XCV.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Le présage de l'infortune a déjà produit un changement notable dans Mirowan : plus de fades plaisanteries ; il me salue et me parle raisonnablement. S'il me demande de tes nouvelles, il n'est plus question des filles de l'Opéra. « Vous fait-il part, me

» dit-il, de ses observations? Elles
» doivent contenir des vues intéres-
» santes. » Faut-il d'autre langage
pour croire à sa perte, ou du moins
à son éloignement? Je cherche la
cause du refroidissement de l'empereur à son égard: mais qui peut lire
dans le cœur des hommes, et surtout des souverains! Les uns insinuent qu'il avoit trempé dans l'assassinat du dernier empereur: les autres
assurent qu'en fait de conspirations,
on ne porte pas ici les regards en arrière, et que le présent seul occupe
les esprits. On se perd en conjectures.
Quoique notre cour soit ombrageuse,
elle ne l'est devenue qu'à juste titre:
ce sont les personnes que nos princes
honorent le plus de leur confiance
qui les trahissent presque toujours.
Paul Ier en a fait une bien cruelle expérience. Y a-t-il de rôle plus vil,

plus perfide , et plus atroce que celui de Palen ? Il avoit l'entière confiance et l'amitié de l'empereur : ce monarque instruit de la conspiration comptoit sur lui pour la déjouer, et c'étoit lui-même qui l'ourdissoit. O perversité humaine ! Malgré le triomphe apparent de tes sectateurs , l'opinion publique te maudit ; et la providence, quoique lente dans sa vengeance , finit toujours par punir les coupables.

Je considère comme un bonheur que tu sois loin. Dans les circonstances délicates, les hommes à énergie jouent, ou le public leur fait jouer un rôle ; et on ne doit en ambitionner aucun dans des événemens aussi obscurs et aussi dangereux que ceux qu'on répand sourdement. (1)

(1) Allusion à une conspiration qu'on avoit prétendu bien ou mal à propos avoir été nouvellement ourdie.

Ici tout est dans la stupeur : on se regarde sans se parler. Chacun, cependant, desire des explications ; c'est à qui commencera ; et le plus hardi, s'il profère quelques paroles, sent bientôt la voix expirer dans sa bouche.

LETTRE XCVI.

Paris, le

Agathe à Bauer.

Je suis de retour à Paris, et vous n'y êtes pas ! Je volois, tant il me tardoit d'arriver. Nos affaires ont fini plutôt que nous l'avions pensé ; et me voilà dans le séjour des plus doux plaisirs que vous m'ayez fait goûter. Accourez, je vous attends avec l'impatience d'une amante qui ne voit

que vous au monde pour assurer sa félicité. Que vous avez mal fait de vous éloigner ! Je vous aurois trouvé ici ; et tous les jours d'absence sont autant de sacrifices que l'amour s'impose à regret.

J'éprouve, néanmoins, un contentement intérieur : le pressentiment de votre prochaine arrivée me berce de douces illusions. Je repais mon imagination de prestiges ; semblable au sylphe de Marmontel, vous m'apparoissez nuit et jour. Je vous vois par-tout. Au moindre bruit, je prête mon oreille attentive ; et quoique je ne puisse espérer votre retour que dans quelques jours, il me semble qu'il va s'effectuer à chaque instant. Venez donc, mon ami, et qu'un peu de réalité remplace ces agréables mensonges.

LETTRE XCVII.

Amsterdam, le

Bauer à Agathe.

Belle Agathe, comment vous peindre mes transports à l'arrivée de votre lettre? Dans quelques heures les chevaux de poste seront à ma voiture. Je voudrois avoir les plus agiles coursiers dont Homère nous a transmis la brillante description! Je serois sur votre sein avec la promptitude des dieux qui préféroient, avec juste raison, des mortelles comme vous aux habitantes de l'Olympe.

Plaisirs inéfables, vous coulerez donc encore une fois dans mes veines. O mon amie! mon cœur ne peut suffire à l'excès de mon contentement. Je vais me mettre en route.

LETTRE XCVIII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Mon pauvre gouverneur est définitivement destitué. Je ne suis pas tout-à-fait mécontent de son ami : il a hautement osé dire qu'il le plaignoit. Il est vrai qu'il a ajouté que l'intérêt du prince et de l'état exigeant un sacrifice, il le faisoit avec générosité. Ce seroit mon père, mon fils ou mon frère, s'est-il encore écrié avec emphase, que s'ils étoient coupables, je saurois prouver que les vertus romaines ne sont pas étrangères aux sujets des monarchies. A ce mot de vertus romaines, j'avois grande envie de rire. Quelle parodie !

Mânes de Brutus, venez donc contempler votre successeur.

Mais cet événement est déjà oublié ; on s'occupe des victoires du général Bragakilow en Asie. Ses marches sont rapides et savantes ; avant les combats, la disposition de ses divers corps d'armée est toujours bien faite. Habile à saisir les postes avantageux, il l'est encore plus à saisir les momens d'embarras de l'ennemi. Il le harcèle, le presse, et l'entraîne dans des lieux incommodes. Lorsqu'il a bien établi sa supériorité, en noble guerrier il évite l'effusion du sang humain, et sait, par des défections partielles et multipliées, obtenir plus d'avantages que par des batailles sanglantes et meurtrières qui trop souvent n'ont point de résultat.

Depuis moins de deux siècles,

l'art de la guerre a fait bien des progrès. Il seroit à desirer seulement que les armées fussent moins nombreuses. Puisque le talent doit en décider, pourquoi précipiter des populations entières les unes sur les autres? Il devroit exister entre les souverains une convention qui limitât respectivement leurs levées, dans la proportion de l'étendue, de la population et des forces de leurs empires. Le résultat seroit le même : on a autant de supériorité avec 20,000 hommes contre 10000, qu'avec 100,000 contre 50,000.

Quant à la gloire, le combat des Horaces n'a pas laissé de moindres souvenirs que la bataille d'Arbelles ; et tout bien considéré, plus on diminuera les calamités de la guerre, plus on ennoblira et agrandira le talent qu'elle semble exiger.

LETTRE XCIX.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Contrarié dans ma route, je suis arrivé ici bien plus tard que je ne l'imaginois. Le mauvais tems, les chemins délabrés, ma voiture cassée, et les chevaux de poste qui manquoient, tous ces inconvéniens m'ont retenu huit jours au-delà de celui que j'avais fixé. Je me suis présenté chez Agathe : elle n'y étoit pas. J'ai attendu, et au bout de quelques heures, elle est revenue du spectacle, accompagnée d'un importun qui a contrarié l'élan de nos transports.

Te l'avouerai-je, ce froid début,

quoique motivé par la présence d'un tiers, m'a causé un mécontentement secret. Elle m'a adressé quelques reproches de m'être tant fait attendre ; mais je n'ai trouvé dans ses regards, dans sa physionomie, dans sa voix, ni l'empressement, ni la vivacité que j'y remarquois autrefois.

On a annoncé un souper fort gênant, puisque trois ou quatre personnes devoient y assister. J'ai prétexté la fatigue, le besoin du repos, et je me suis retiré le cœur serré, sans pouvoir assigner d'autre cause à mon chagrin, qu'un contre tems assez commun dans la société.

Le moment destiné à nos plus grands plaisirs est souvent celui de la peine. Je suis assiégé de vagues pressentimens sur lesquels je n'ose m'arrêter. Je préfère me reposer sur le sentiment de notre amitié : il ne

m'offre qu'une douceur dépouillée de toute inquiétude.

LETTRE C.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Le sort de Mirowan est décidé : il ne va pas en Sibérie, et je l'en félicite. Trop d'obscurité enveloppe les événemens dont je t'ai parlé ; les précautions sont si bien prises qu'il est impossible d'en suivre le fil, et de convaincre un coupable. On s'est décidé à tirer un voile épais sur tout ce qui s'est passé, et à éloigner de la cour les gens suspects. Mirowan est gratifié de l'ambassade de Prusse : il

est le seul disgracié avec cette magnificence.

Jette donc de tems en tems les regards sur ce pays. Plongé dans les intrigues parisiennes, tu oublies les objets qui devroient t'être les plus chers. Ton respectable père commence à s'en inquiéter : je ne te dis pas qui s'en tourmente davantage. Une jeune femme pleine de grâces, de douceur, de sensibilité, en proie à la mélancolie et à la tristesse est un tableau bien intéressant. Ne te persuaderas-tu jamais que les plaisirs enivrans sont passagers, futiles, chimériques et trompeurs? Cette leçon te sera donnée, et lorsque le bandeau tombera de tes yeux, tu regretteras d'avoir négligé les personnes dignes de ton hommage.

Je me fais un plaisir de t'apprendre que notre empereur m'a ques-

tionné sur ton séjour à Paris, avec un ton bien différent du premier. Le son de sa voix, son regard, sa physionomie s'animoient d'intérêt à proportion que je lui rendois compte de tes réflexions politiques. S'il ne rencontre quelqu'autre Mirowan sur son passage, tu finiras par obtenir sa faveur. J'aime bien à voir monter sur les degrés de la fortune ceux qui savent la mépriser. On est sûr qu'ils ne se laisseront pas entraîner par des considérations étrangères au bien public.

Que je serois content si ce phénomène étoit destiné à se produire dans la personne de mon ami !

LETTRE CI.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Qu'est-ce qu'une femme? à quoi la comparer? que veut-elle? que sent-elle? Est-elle digne de mépris? est-elle digne de pitié? Cette foule de questions m'assiége.

Je revins hier chez Agathe : mes premiers momens rappelèrent les plus doux. Bientôt un air sombre la saisit : elle m'adresse des discours entrecoupés, sans suite. Je veux passer, dit-elle, le reste du jour avec vous; quelques minutes après, cela ne lui convient plus. Son langage d'amour est entortillé, et je crois

réellement qu'elle porte l'art de la métaphysique dans la matière qui en est le moins susceptible.

L'humeur, le chagrin, s'emparent d'elle : tantôt elle pleure, tantôt elle rit. Stupéfait de semblables scènes, la bouche entr'ouverte, je la considère sans qu'elle me dise rien.

J'allois, cependant, lui demander ce que cela signifioit, lorsqu'on a annoncé le même cavalier qui l'avoit conduite au spectacle. De suite, elle s'est remise : elle a essuyé ses yeux, s'est regardée au miroir, et s'est avancée de l'air le plus riant.

La conversation engagée, je ne comptois plus. Tant valoit-il que je fusse encore en Hollande : prudent et réservé, je me suis retiré ; et j'ai obtenu, en partant, le salut le plus froid et le plus maniéré qu'une femme adroite sache composer.

LETTRE CII.

Agathe à Bauer.

Qu'avez-vous donc? Que veut dire l'air mécontent avec lequel vous vous êtes retiré? Je ne puis imaginer la raison du souci qui paroît vous tracasser. Plus j'examine ma conduite, plus je la trouve à l'abri de tout reproche. J'ai passé huit jours de l'attente la plus pénible, et s'il faut reprocher à l'un de nous un défaut d'empressement, ce ne sera pas à moi.

Je vous attends, et j'espère qu'une explication dissipera tout nuage.

LETTRE CIII.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

SUSPENDSt on jugement sur la plus aimable des femmes. Que je me reproche cette promptitude au soupçon ! et combien l'homme est à plaindre de passer avec tant de rapidité de l'idée la plus enchanteresse au tourment le plus fort.

J'ai reçu un billet d'Agathe, et j'ai couru chez elle, sans achever de le lire, tant il me tardoit de pénétrer ce fatal mystère. Le cavalier si bien accueilli est un cousin venu de province pour passer quelques jours à

Paris, et qui doit bientôt s'en retourner. Il importoit d'éviter tout soupçon, et voilà l'explication d'une froideur bien pénible, dit-elle, à son cœur.

Un amant va au-devant de ce qui le flatte : je n'en ai pas demandé davantage, et je me suis précipité dans ses bras. Ah ! mon cher, qu'elles sont enivrantes les caresses de la personne qu'on aime, après une réconciliation ! c'est un triomphe mieux senti que le premier abandon du cœur. Une confusion de peine qui se dissipe, et de bonheur qui renaît, s'empare de tous nos sens. Plus amollis, plus pénétrables, la volupté se glisse dans tous les pores, et les inonde de sa douceur.

Néanmoins, je ne suis pas tranquille : ta lettre m'a fait appercevoir mes négligences, et j'en rougis. Où donc trouver une satisfaction entière?

Le penchant d'un côté et le devoir de l'autre : quel embarras ! et pourquoi ne sont-ils pas réunis ?

LETTRE CIV.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Je t'ai déjà marqué la destinée de Mirowan : quoiqu'il ait perdu l'intime faveur de son maître, il n'a pas entièrement perdu sa confiance, puisqu'il est honoré d'une ambassade. Il paroît que son malheur n'est pas mérité par le côté qui le lui a valu. Puni pour des fautes chimériques, il fait un retour sur lui-même. L'injustice ou l'erreur des hommes lui dessille les

yeux, et je crois qu'il est bien fâché de sa conduite à notre égard.

Mais je ne puis la lui pardonner. Je n'oublie pas de suite à quel point il avoit porté la perfidie, ou plutôt l'esprit et l'usage des cours. Tout mérite lui faisoit ombrage, et sur la fin de sa faveur, le tien sur-tout lui en faisoit beaucoup. Il ne négligeoit aucun des moyens qui, sans laisser pénétrer ses desseins, pouvoient t'empêcher d'acquérir de l'ascendant sur l'esprit de notre empereur. S'il découvroit en lui un secret penchant pour toi, il cherchoit à l'affoiblir. Sa majesté vouloit-elle te rappeler? il s'y opposoit. Consentoit-elle à te laisser voyager? il rendoit tes intentions suspectes. Il te battoit de partout, comme un fort assiégé, et c'est sur lui qu'éclate la tempête.

Cette leçon lui servira-t-elle? sen-

tira-t-il le besoin de rentrer dans le chemin de la droiture et de l'honneur? S'il ne s'en fût jamais écarté, il auroit le noble courage de supporter, sans rougir, sa trop visible disgrace.

Je dois t'annoncer que le général Bragakilow est de retour d'Asie, couvert de gloire et de lauriers : il a remporté plusieurs victoires, et notre empereur lui témoigne une reconnoissance bien méritée. Je me suis souvent demandé quelle étoit la situation la plus agréable, de venir déposer aux pieds de son souverain les trophées de la victoire, ou de rentrer en triomphe dans la capitale d'un état, comme le faisoient les anciens généraux des républiques? Avec un maître reconnoissant, il me semble qu'il y a plus de douceur dans la première hypothèse : on reçoit à cha-

que instant des témoignages de son estime ; c'est un petit triomphe perpétuel. Au lieu que la vaine fumée des triomphes publics flatte un instant l'orgueil pour le maintenir le reste du tems en souffrance. Tout triomphateur supporte avec peine que les hommages et l'attention diminuent : il doit, cependant, s'y attendre, et c'est ce qui empoisonne ses jouissances.

LETTRE CV.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Tu ne peux pardonner à Mirowan : je pense bien autrement que toi ; il est ou se croit malheureux, et je lui pardonne sans hésiter.

D'ailleurs, il est encore un personnage fort important : il peut, dans les circonstances présentes, rendre de grands services à notre patrie. Nos relations avec la Prusse se resserrent, et vont faire éclater de grands desseins.

J'applaudis à l'admiration de notre souverain pour le grand Frédéric II. Quand on prend un grand modèle, on manifeste le noble desir de le devenir un jour soi-même. Pourquoi le même sentiment dans le cœur de Pierre III fut-il un des griefs qu'on mit en avant pour le détrôner ? On ne voit que des contrastes dans le monde : ils concourent à l'harmonie politique comme les dissonances à l'harmonie musicale.

Fais-moi le plaisir d'offrir mes félicitations au général Bragakilow. Quoique tu ne voies que l'estime du

souverain, sois sûr que les bons généraux sont aussi jaloux de celle du public. Quelle thèse as-tu mis en avant? As-tu oublié Germanicus, Bélisaire, et tant d'autres? Tu as bien fait de supposer la reconnoissance pour étayer ton opinion : c'étoit l'unique moyen de la rendre spécieuse.

LETTRE CVI.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Je suis un peu piqué d'un trait de générosité qui me semble bien moins placé à propos que destiné à faire la censure de mes sentimens. Tu pardonnes à Mirowan, parce qu'il est

ou se croit malheureux : il ne peut être dans l'un ni l'autre cas. Je sais bien que la plus petite froideur, la moindre disgrace abattent l'ame de la plupart des courtisans : ils ne peuvent vivre loin de la cour, loin de l'œil de leur maître. Souples, dissimulés, hautains dans la prospérité, ils sont lâches, sans cœur, sans énergie dans l'adversité. Leur ame, en s'amolissant, pourroit devenir plus douce, plus aimante, plus accessible aux sentimens d'humanité ; elle prend la route contraire, et s'imprègne de la plus basse corruption.

Ne vois-tu pas que son repentir n'est qu'une ruse de politique. Il connoît ou il soupçonne les projets de l'empereur de te mettre à la tête des affaires étrangères, et c'est une retraite adroite qu'il cherche à se ménager.

Tu daignes encore le considérer comme un personnage important, et propre à rendre de grands services à l'état. Autre erreur bien singulière dans un homme comme toi. Que peut-il faire de bon? Est-ce dans les boudoirs qu'on acquiert les connoissances utiles à la diplomatie? Les soins qu'entraînent une cour assidue ne sont-ils pas aussi funestes à la véritable instruction? C'est à la lueur de la lampe, au fond d'un cabinet renfermant tous les documens historiques, qu'on prépare l'éducation d'un ambassadeur. Dès que sa tête est bien remplie de ce qu'il doit savoir, il se produit dans le monde : il voit, observe, étudie, et finit par pénétrer dans ce labyrinthe du cœur humain, dont il ne connoissoit encore les ressorts que par la théorie.

Adieu ; je ne puis te cacher que si

l'intérêt de l'empereur s'est augmenté pour toi, celui du père d'Elisa me paroît se réfroidir journellement.

LETTRE CVII.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Pour bien voir les choses, il ne faut ni souvenir ni ressentiment. Sans chercher à combattre les vérités générales qui te sont échappées au sujet de Mirowan, je persiste dans l'avis que je t'ai exprimé. Je n'ignore point qu'il seroit possible que sa conduite fût intéressée : les premiers élémens de la politique apprennent que tous les actes des hommes ont pour

but un intérêt visible ou caché. Je ne sais même si c'est des politiques que cet usage est passé dans la société, ou de la société parmi les politiques. Le cœur humain est à cet égard si uniformément construit, que les exceptions sont des phénomènes.

Il y a, cependant, des cas où lorsqu'on est froissé par les contrariétés, par le malheur, lorsqu'on fait un appel aux sentimens énergiques d'honneur et de fierté, on ne se laisse plus entraîner par ce mobile ordinaire et commun. Dans une telle circonstance, l'ame s'épure, et cherche à s'élever au-dessus de toutes les vaines prétentions des hommes et de leurs petits intérêts. Je suis persuadé que si le repentir s'est empreint sur la figure de Mirowan, il ne lui seroit plus possible d'être ce qu'il a été,

quand bien même la plus grande faveur viendroit à lui sourire de nouveau.

Je ne crois point, d'ailleurs, que l'empereur puisse avoir des vues sur moi. Ce n'est point à mon âge, avec si peu de connoissances acquises, qu'on se charge d'un tel fardeau. Un ministre doit avoir passé le tems orageux des passions, il doit être impassible; et cette impassibilité ne s'acquiert encore qu'aux dépens de qualités précieuses, la chaleur et la sensibilité.

Il n'en est point de même des fonctions d'un ambassadeur: quoique délicates, j'ai remarqué que tu te faisois un fantôme effrayant des difficultés qu'elles présentent. Ignores-tu qu'on est sans cesse secouru par des instructions positives, et qu'on se permet bien rarement de prendre

un parti d'après soi ? Au reste, s'il ne falloit que connoître l'histoire de la nation auprès de laquelle on est envoyé, le cours d'instruction de Mirowan seroit bientôt achevé. Je n'y vois qu'une époque bien intéressante, celle de Frédéric-le-Grand. Cet homme extraordinaire avoit passé par l'épreuve du malheur, et cette leçon lui fut bien profitable.

LETTRE CVIII.

Paris, le

Le même au même.

Je me plais à prouver ce que j'avance ; et je vais te montrer que l'histoire de la Prusse peut être resserrée en quelques lignes.

La Prusse n'a commencé à figurer

sur le théâtre de l'Europe qu'à l'époque où la Russie sortit de sa longue et profonde obscurité. Je supprime tout ce qui a précédé le grand électeur; son électorat n'a eu quelque importance qu'au moment où il prit les rênes de son petit Etat. Grand militaire, il s'est battu contre le plus grand de son siècle, Turenne; et dans bien des occasions, il auroit empêché les succès du général français, s'il n'eût été subordonné à Montécuculli. Il étoit non moins habile dans l'administration intérieure. Pour bien l'apprécier, il n'y a qu'à lire le portrait que nous en a laissé Puffendorff. (1)

Frédéric Ier n'eut aucune des qualités du précédent. Mais il est remarquable par le titre de roi qu'il se don-

(1) *Rerum Brandenburgicarum*, lib. 19, p. 104.

na, et par le fastueux couronnement dont il signala cette époque marquante de sa dynastie.

Frédéric Guillaume, homme dur, économe, sévère à l'excès, fut l'auteur d'un bon système militaire. C'est-là son unique mérite. Un trait de sa vie rappelle celui de Pierre-le-Grand, à l'égard du Czarowitz. Il fit faire le procès à son fils, et ne parvint qu'à faire décapiter son prétendu complice. Pierre fut plus cruel par le résultat, puisque son fils périt; mais il eut l'air de le plaindre, tandis que Guillaume se plaignit amèrement que le sien ne fût pas condamné à mort.

La Providence ne le permit pas. Elle réservoit à l'Europe l'exemple du plus grand prince qui l'ait illustrée. Frédéric II, si fameux par ses connoissances approfondies dans l'ad-

ministration, ses guerres aussi multipliées qu'heureuses, et ses divers talens d'agrémens, avoit failli périr par le dernier supplice. Dans le malheur, il se façonna l'ame et l'esprit d'un héros, et se trouva tout préparé pour la prospérité : ce qui confirme la réflexion que tu fesois d'Oranienbaum, au sujet du prince Menzicoff. Tu prétendois qu'il vaudroit mieux qu'au lieu de finir, les maîtres du monde commençassent par l'épreuve du malheur. Je n'ai fait ce court extrait que pour appuyer ce profond jugement, et te prouver combien j'apprécie tes idées, lorsqu'elles ne sont pas égarées par des préventions.

Pour revenir à mon sujet, le successeur d'un si grand homme, Frédéric-Guillaume II, conduisit une armée dans les plaines de la Champagne, au commencement de la première guerre

de la révolution française : il s'en retourna bientôt pour ne plus agir. L'histoire du roi vivant paroît, au moment où j'écris, se rattacher à celle d'un grand conquérant, comme l'histoire de Porus à celle d'Alexandre.

Tel est le tableau des rois de la Prusse. Le gouvernement, quoique militaire, est sage et même paternel, si l'esclavage des paysans ne le déshonoroit.

Je ne t'ai rien dit de la politique de ce gouvernement. Pour bien la définir, il faudroit des matériaux qui me manquent. Elle a la réputation de n'être pas franche, et c'est peut-être pour cette raison qu'on a fait choix de Mirowan, qui saura en pénétrer les détours.

LETTRE CIX.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Il est difficile de te résister ; par citations ou par raisonnemens, tu veux absolument convaincre : que Mirowan soit donc pardonné. Je ne m'y oppose plus, pourvu sur-tout que son pareil ne se reproduise pas dans un degré de faveur aussi éminent que celui dont il jouissoit.

L'art de bien observer consiste, je crois, dans le jeu d'une feinte distraction. J'use, parfois, de cet artifice excusable, et dans ce moment sur-tout, plus le spectacle de la cour est intéressant, moins j'ai l'air d'y prendre garde. Je parle beaucoup d'académies, et des moyens

de perfectionner la nôtre : elle est encore au berceau. Je regrette que son Richelieu ne lui ait pas donné, en la créant, une aussi forte constitution qu'à celle de France. Nous ne désespérons pas, cependant, de la voir bientôt fleurir en Europe. Quelques savans s'y distinguent déjà ; et quoique la marche des lettres soit de commencer par la brillante littérature, nous avons enjambé sur cette période, et nous serons bientôt à la hauteur d'une profonde philosophie, sans avoir passé par ses intermédiaires.

L'une des choses qui exciteroient le plus ma curiosité, si j'étois à Paris, ce seroit cet Institut de France qui, par sa nouvelle organisation, embrasse aujourd'hui toutes les branches des lettres, des sciences et des arts. Sa mission est grande : il n'en exista

jamais une pareille. Les anciens, dans leurs académies, maintenoient la division des branches ; ils ne hazardoient pas une réunion contre nature. A la renaissance des lettres en Europe, on ne crut pas devoir se permettre cette hardie confusion. Je sais qu'un auteur français, appelé Lebatteux, a soutenu que les principes de tous les beaux-arts étoient les mêmes. Mais ne va-t-on pas plus loin ? Je ne désespère pas de voir prouver incessamment que les fourneaux de chimie doivent faire le pendant des belles tragédies de Racine ; et que la communion de S. Jérôme, du Dominicain, est enfantée par la science du quarré de l'hypothénuse.

Pardonne, j'oublie que les Muses sont sœurs, qu'elles sont groupées ensemble sur l'Hélicon ; mais que sait-on en Russie ? dans un pays où

la lumière du jour nous manque souvent, que d'erreurs ne doit-on pas commettre, et sur-tout excuser ?

LETTRE CX.

Berne, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Je ne voulois point te parler de l'Institut de France. Si je te force à pardonner, tu m'entraînes dans des discours délicats et difficiles à manier. Pourquoi donc t'étonner qu'un même palais renferme le choix de tous les hommes marquans par leurs lumières en tous genres ? Les souverains ne rassemblent-ils pas autour d'eux les personnes distinguées de tous les ordres, de tous les états ?

Ne doit-il pas y avoir par-tout un point d'unité, un point de ralliement qui serve à diriger tous les fils, et à faire d'un labyrinthe un lieu facile à parcourir? Cette idée que tu censures est grande à mes yeux. Un unique palais des sciences et des arts est un phare élevé et bien marquant pour éclairer l'horizon du monde lettré.

Il reste à examiner si le but est rempli. C'est là que la tâche est difficile, en ce qu'il ne suffit pas aux hommes de lettres d'avoir un grand mérite. Dans bien des circonstances, un grand courage leur est non moins nécessaire. Apôtres de la vérité, leur règne n'est pas du siècle où ils vivent. Les considérations doivent s'évanouir; ils ne doivent songer qu'à la postérité.

Que penser donc d'un corps qui

commence par offrir un sujet à traiter, le tableau littéraire du 18e siècle, et que la crainte agite ensuite au point de présenter à cet égard la plus petite versatilité ? La première année, il n'est pas bien fixé sur ce qu'il desire : la seconde, il s'aperçoit qu'un tableau de la littérature du 18e siècle, comparé à celle du siècle précédent, pourroit faire naître d'heureuses idées, et encourage à écrire dans ce sens. La troisième année, ce n'est plus cela ; une simple nomenclature des ouvrages et des auteurs du 18e siècle sera suffisante. Quelle raison peut autoriser une semblable conduite ? N'est-il pas évident que le tableau comparatif est le seul qui puisse offrir de l'intérêt. La nomenclature des ouvrages, paraphrasée et ravivée de quelques sentences fort communes, vaudra-t-elle

le piquant de la comparaison, les lumières qui en jailliroient, et le choix que les bons esprits ne manqueroient pas de faire de part et d'autre dans le double genre qui leur seroit offert ?

Oui, mon cher, l'Institut de France a régalé le monde, dans cette occasion, d'une scène vraiment enfantine. Quoique je vénére la plus grande partie de ses membres, je n'en trouve pas moins que le courage leur a manqué, et que si l'esprit des anciens philosophes leur a été transmis d'âge en âge, l'opération ne s'est faite qu'aux dépens de ce qui pouvoit la rendre très-brillante et très-recommandable.

LETTRE CXI.

Berne, le

Le même au même.

Un article de l'évangile porte: « Ils » ont des oreilles, et n'entendent » pas; ils ont des yeux, et n'y voyent » pas ». Croirois-tu que dans ce pays on est parvenu à mettre en pratique tout l'opposé de ces vérités évangéliques? On peut dire: « Sans oreilles, » ils entendent; sans yeux, ils y » voyent ». Tel est à la lettre l'inconcevable phénomène dont j'ai été témoin. Des sourds et muets démontrent en public les lettres, les sciences, et s'enfoncent quelquefois dans le dédale d'une métaphysique

profonde, à l'étonnement et l'admiration de tous les spectateurs. Les problêmes les plus difficiles de mathématiques sont des jeux d'enfans pour eux ; et ce que les hommes avec tous leurs sens ont de la peine à faire, ceux-ci, avec deux de moins, s'en acquittent plus facilement.

Pour redoubler ma surprise, il ne manquoit que de transformer de pauvres aveugles en Orphées, non comme des coureurs de rues, mais tels qu'on pourroit les desirer dans un bon orchestre, où les yeux sont la première et la plus indispensable qualité. Que de découvertes précieuses pour soulager l'humanité, et réparer ses torts envers quelques-uns d'entre nous ! C'est un spectacle très-attendrissant de voir les efforts des maîtres pour instruire ces malheureux. Il ne reste plus qu'à donner

le mouvement à ceux qui n'ont pas de pieds; à ménager le tact à ceux qui n'ont pas de mains; et l'on pourra retoucher l'article dont j'ai parlé, ou du moins, y en substituer un autre plus conforme aux vues du bienfaiteur des hommes, et par conséquent plus digne de sa bonté infinie.

LETTRE CXII.

Paris, le

Le même au même.

Agathe a des amies que je ne lui connoissois pas : une lettre toute ouverte que le pur hasard a fait tomber entre les mains de mon domestique, m'en a instruit; elle est si sin-

gulière, que je ne puis résister au plaisir de te la communiquer.

Lettre à Agathe.

« Ma bonne amie, vous connois-
» sez mon histoire : les romans les
» plus exagérés sont bien foibles d'in-
» vention en comparaison de tout
» ce qui m'est arrivé. J'étois destinée
» à des aventures extraordinaires
» qui, comme vous le savez, m'ont
» forcée à demander le divorce. Je
» l'ai heureusement obtenu depuis
» plusieurs années, et j'ai profité de
» la liberté qu'il me donne pour me
» dédommager de l'opinion ridicule
» des hommes On accuse notre sexe
» de foiblesse. Il n'est pas si foible,
» puisqu'il ne craint pas souvent de
» s'élever au-dessus de ce prétendu
» point d'honneur qui, quoique pré-

» jugé, n'en est pas moins une barrière difficile à surmonter. Les hommes ont aussi le leur; mais ont-ils la force de le braver comme nous? Il est bien peu d'exemples de ce courage : nous en avons donc plus qu'eux. Mes grands parens font la mine de ce que j'ai quitté un mari fort ennuyeux; m'étant présentée dernièrement dans leur société, les hommes prirent un air froid et empésé; les femmes affectèrent le dédain. Oh, pour le coup, je n'y tins pas. Vous qui les connoissez, vous savez assez qu'elles n'en usent de la sorte que parce que les lois du divorce étant devenues plus difficiles, elles n'en peuvent faire autant que moi. C'est un vrai démon de jalousie qui les tourmente; mais je m'en moque. Ma visite fut très-courte, et je me dis-

» penserai de la réitérer. Avec de
» bonnes amies comme vous, on n'a
» pas besoin de parens.

» Je dois, d'ailleurs, compte de
» mes actions, non aux hommes,
» mais à Dieu ; il est plus indulgent
» qu'eux. Témoin Magdelaine ins-
» crite sur le martyrologe : quant à
» moi, je me contenterai d'une abso-
» lution complète, sans prétendre
» aux mêmes honneurs. »

LETTRE CXIII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Tu t'imagines peut être que la ville de Paris offre seule l'exemple de quelques singularités. En voici une arrivée à Pétersbourg, dont le détail

pourra te réjouir. J'étois allé faire une visite au ministre des finances; j'entrai d'abord chez son secrétaire, et je n'eus pas lieu de m'en plaindre. J'y rencontrai un homme à projets, dont l'imagination m'amusa infiniment.

Figure-toi un grand corps maigre et sec, couvert d'une redingotte grise, mal peigné, mal chaussé, avec le regard d'un fou. « Monsieur, dit-il,
» en s'approchant du secrétaire, quoi-
» que sans mission pour veiller aux
» intérêts de l'Etat, j'ai, cependant,
» pris la liberté de m'en occuper. Je
» viens vous soumettre un projet qui
» fera gagner au fisc douze millions
» par an. Voici mon mémoire sur
» lequel je vous prie de jetter les yeux,
» et de le soumettre ensuite à Son
» Excellence. Il faut faire, Monsieur,
» de grands frais pour l'entreprise

» dont je donne l'idée et le dévelop-
» pement, mais je m'en charge. Je
» commencerai par avancer six mil-
» lions, pourvu que le gouvernement
» m'encourage. » A ce mot de six
millions, je regardai ce singulier per-
sonnage, et je me demandai s'il avoit
seulement six chemises ? Dans le cas
de l'affirmative, il ne me paroissoit
pas faire grand usage de ses facultés.
Il continua, et ajouta : « Monsieur,
» j'avois bien fait aussi un projet
» d'ukase impérial que je tiens en
» main ; mais je ne vous l'offre pas.
» On m'a dit que Sa Majesté l'Empe-
» reur trouvoit mauvais qu'on lui
» présentât les projets d'ukase tout
» faits, attendu que cela supposoit
» que son conseil-d'état ne savoit pas
» les faire. Je suis bien fâché, mon-
» sieur, de ce petit amour-propre.
» L'ukase qu'on fera, j'ose le dire,

» sera bien inférieur au mien. Je
» possède la matière comme per-
» sonne : exercé dans les plus hautes
» combinaisons, je passe ma vie à
» les tourner et retourner : je cal-
» cule le fort et le foible ; je ne perds
» point de vue le présent ; je fais at-
» tention à l'avenir ; et tant de don-
» nées précieuses ne sont chez moi
» qu'un talent d'amateur tout-à-fait
» désintéressé. » Ce discours et beau-
coup d'autres ne tarissoient pas. Le
secrétaire sourioit quelquefois, mais
s'impatientoit le plus souvent. Il se
leva et congédia mon homme en
faisant mine de l'accompagner : ce-
lui-ci le tenoit toujours en échec ;
et je doute que le fâcheux d'Horace
fut plus opiniâtre. J'entendois à cha-
que instant : « Sur-tout, Monsieur,
» ce projet d'ukase : il faudroit que je
» le visse, que je le retouchasse.

» Messieurs du conseil - d'état sont » si distraits, si nonchalans. » Il partit enfin, et le secrétaire en rentrant me dit : « Voilà les discours » que nous sommes obligés d'écou- » ter. Le public s'imagine que notre » métier est de rose. Les épines y » croissent en quantité, et la récom- » pense accompagne bien rarement » tant de travaux fastidieux. »

Quoique je fusse de son avis, cela ne m'empêcha pas de rire de l'extravagance de l'homme à projets. Son imagination étoit d'une fécondité intarissable, d'où j'ai conclu que ce beau don de la nature, versé dans l'esprit en trop grande abondance, est une véritable calamité.

LETTRE CXIV.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Je croyois être au comble de mes vœux : quelques instans de peine s'étoient bientôt dissipés, et je me proposois de cultiver avec soin le cœur d'une maîtresse chérie. Nous allâmes hier ensemble au Théâtre Français pour y voir une tragédie nouvelle.

On étoit au cinquième acte, lorsque je vis entrer dans notre loge le cavalier provincial. Agathe étoit attendrie, et ses larmes couloient abondamment. Je me plaisois à ce spectacle d'une douce sensibilité. Tout-à-coup ses yeux se sèchent, son esprit est distrait; elle ne voit, elle

n'écoute plus les acteurs ; et je n'entends plus moi-même entre les deux parens qu'un colloque minutieux qui sembloit entièrement les absorber. J'ai fait le mouvement de me retirer : Agathe s'en étant aperçue s'est observée, et j'ai obtenu le silence.

A notre sortie, je suis monté en voiture pour l'accompagner jusqu'à sa porte ; et j'ai laissé mon rival partager son souper, et ravir toute son attention.

LETTRE CXV.

Paris, le

Le même au même.

C'en est fait : cet homme la suit par-tout, et son empressement semble lui plaire. Etabli chez elle, il ne

parle pas de s'en retourner, et tout porte à croire qu'il n'y a jamais pensé. Je ne les incommode plus au spectacle, ils y vont tous les jours ensemble. Mon sang s'enflamme de tant de perfidies : il ne lui est pas échappé un seul mot de tendresse depuis huit jours, et sa froideur augmente à chaque minute.

J'ai peine à me figurer des métamorphoses de cette espèce. En si peu de tems changer ses goûts, ses sentimens, oublier l'amour le plus vif, le plus vrai et le mieux senti. Croirois-tu qu'à notre réconciliation, elle se pencha tendrement vers moi, et me dit qu'elle auroit renoncé à l'existence, si je l'avois abandonnée ? Elle ne tenoit au monde que par l'union de nos cœurs, et ne vouloit vivre et mourir qu'avec moi. Parens, amis, époux, famille, tout s'anéantissoit

devant le sentiment impérieux que je lui inspirois, et je pouvois me considérer comme son maître absolu. O fausseté d'une femme sans pudeur! Je vois l'abîme où je me suis plongé, et je reste anéanti.

On se fait donc ici un jeu des sentimens les plus forts. Si je conte sous des noms supposés un changement aussi inconcevable, l'un me répond; c'est l'usage : l'autre ajoute, pur enfantillage que tout cela; et parmi ce papillotage français, mon ame et mon esprit restent en proie à la plus vive douleur.

LETTRE CXVI.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Quel plaisir m'a fait ta dernière lettre ! Enfin le bandeau commence à se lever. Le prestige sera bientôt détruit, et tu reviendras facilement à de plus douces inclinations. Les premiers momens sont pénibles et douloureux ; mais il semble qu'on se soit déchargé du fardeau le plus pesant, lorsqu'on a secoué l'empire d'une passion désordonnée. Les attraits d'une femme sont passagers ; ses talens sont précaires, et pourquoi se rendre esclave de dons qui reposent sur une base aussi fragile.

Il n'en est pas ainsi des qualités de

l'ame. Le tems les exerce, les développe et les fait mieux connoître. Le ciel ne peut nous faire un plus beau présent que celui d'une compagne vertueuse. Elle partage toutes nos peines, elle adoucit tous nos chagrins. On se repose sur son sein, comme dans celui de Dieu même. C'est l'image la plus rapprochée de la divinité sur la terre. Je n'exagère pas ; je suis dans cette situation, et je la rends naturellement.

Les amans passionnés ont leur fougue, leur délire, leurs transports. Les amans vertueux sont plus calmes en apparence ; mais ils sentent une chaleur intérieure plus pure, plus ravissante. Les premiers sont escortés de soupçons, d'inquiétudes, de gêne, de remords. Les seconds sont constamment accompagnés de la douce confiance, de la persuasion,

de leur estime et de celle du public. Vois ce qui t'attend pour ce que tu laisses : je me borne aujourd'hui à à cette seule réflexion. Une autre fois, je te ferai entendre un nom qui te promet le plus parfait bonheur.

LETTRE CXVII.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Il faut que j'essuie le manège d'une femme perfide : ma retraite pique son amour-propre, et je vois qu'elle voudroit faire aller de front la double intrigue où elle se trouve engagée. Les goûts naissans sont plus vifs que ceux qui s'éteignent ; mais les sou-

venirs font momentanément pencher la balance, et rien n'est plus curieux que la fluctuation d'une femme dans cette circonstance. Tu dois bien croire que pour moi, je ne balance pas, et que mon mépris intérieur remplace les sentimens que j'avois conçus. Cependant je laisse faire ce beau visage de Janus, et j'examine attentivement des menées qui pourront me dévoiler quelques nouveaux replis du cœur humain.

J'ai reçu une invitation de me rendre, non chez elle, mais dans un lieu écarté, du côté des Invalides. J'y suis allé, même avant l'heure : me trouvant sur les lieux, j'ai profité de ce moment d'attente pour visiter l'asile du courage et de la vertu malheureuse.

Que j'aime tout ce qui élève l'ame ! En pensant au sujet qui m'attiroit

dans cet hôtel, je ne voyois que bassesse, lâcheté, perfidie ; je suis entré dans le dôme des Invalides, et comme si j'eusse été transporté dans une autre atmosphère, l'air s'est parfumé d'une odeur agréable, et j'ai senti toutes les vertus militaires me faire un noble cortège.

La nation française doit être bien glorieuse d'offrir à ses propres yeux et à ceux de l'étranger un spectacle semblable à celui que j'ai vu. Le plus vaste bâtiment contient l'église et le dôme : un autel d'une simplicité patriarchale les sépare ; et la plus belle, mais en même tems la plus simple architecture embellit tout l'édifice. On apperçoit sur un des côtés du dôme un tombeau élevé au plus grand capitaine connu avant ce siècle. L'inscription porte : *Turenne, bataille de Turkeim.*

Ce qui, sur-tout, frappe les regards avec plus de surprise, c'est la quantité de drapeaux appendus aux voûtes de l'église et du dôme. Ils sont innombrables. Les Romains, quelque fastueux qu'ils fussent dans leurs triomphes, n'offrirent jamais de plus beaux trophées. Ce ne sont point des chars, des rois captifs, des esclaves enchaînés et promenés dans les rues avec plus de barbare orgueil que de véritable grandeur; ce sont des drapeaux enlevés à l'ennemi, aussi multipliés que les étoiles du firmament, et qu'on regarde avec la même vénération.

Je suis sorti de ce lieu à regret. Je te conterai une autre fois ce qui s'est passé dans notre entrevue.

LETTRE CXVIII.

Paris, le

Le même au même.

Le croirois-tu ? c'est moi qui ai tort : je la compromets à chaque instant, et ma conduite extraordinaire a motivé l'éloignement dont je me plains. — Moi, vous compromettre, madame, ai-je répondu ? En quoi, par quelle action ? — Par votre attitude gênée, par vos regards, par votre silence enfin.... Par mon silence ? Oh, c'est bien trouvé, lui ai-je dit : vous pouvez vous flatter d'être la première de votre sexe qui fassiez entendre une semblable plainte.

Son visage, mon cher, n'est plus

le même : ses traits autrefois si beaux sont changés ; ils sont empreints de la fausseté du cœur. Quel langage entortillé ! quel regard emprunté ! quelle physionomie incertaine ! il faut réellement la voir poùr se convaincre que la duplicité de l'ame dénature la plus belle personne.

Je me plaisois à comparer l'expression vive, tendre et sincère quelle mettoit jadis dans ses sentimens à ce simulacre d'intérêt qu'elle feignoit de conserver. Je me faisois un jeu malin de lui dire, seroit-il possible que je me fusse trompé ? Y auroit-il dans votre cœur plus de véritable constance que je ne l'avois imaginé ? A ces mots son embarras redoubloit, ses membres éprouvoient de petites convulsions, tant la perfidie coûte même aux cœurs les plus corrompus.

Il ne m'a pas fallu beaucoup de tems pour m'appercevoir qu'elle cherchoit en moi une de ses dupes si communes par l'effet d'un sentiment impérieux. Voyant que je la dévinois, elle s'est repliée sur elle-même, et a cessé de m'adresser des questions insidieuses.

Nous nous sommes séparés froidement, elle convaincue que je l'appréciois, et moi déjà pénétré de plus de mépris que de regrets.

LETTRE CXIX.

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Tout prend ici une nouvelle face: l'empereur s'est informé de ton retour. Je lui ai répondu que je ne le croyois pas éloigné. Un grand poste

reste vacant, et tout le monde cherche à savoir qui l'occupera. Aux questions affables de notre souverain, à l'intérêt nouveau qu'il paroît te témoigner, je ne sais pourquoi je me figure qu'il pense sérieusement à toi.

Une nouvelle à mon avis non moins intéressante, c'est l'arrivée d'Elisa à Pétersbourg : elle est d'une tristesse et d'une inquiétude bien naturelles. Que de tems s'est écoulé, dit-elle, depuis que je n'ai reçu de ses nouvelles ! je n'ose lui avouer que je suis plus heureux, et je cherche pour t'excuser des détours auxquels sa candeur et son ingénuité aident à prêter quelque côté plausible.

Je t'invite à lui écrire : si ta plume se refuse encore à des expressions de tendresse, prends un sujet vague. Dans peu de tems, tu reviendras à elle : j'en suis sûr. Il n'y a que l'ami-

tié jointe à l'estime qui puissent fixer nos goûts incertains, et pour ainsi dire vagabonds.

LETTRE CXX.

Pétersbourg, le

Le même au même.

Elisa n'est arrivée que par un ordre exprès de son père. Ce qui s'est passé hier au cercle de l'empereur me donne bien à penser. Le père et la fille y vinrent ensemble, mais dans un état bien différent. Elisa étoit si pâle et si décolorée que je craignis qu'elle ne fût malade. Je m'en informai au grand regret du père qui s'empressa de me répondre et de me rassurer, alors que j'adressai la parole à sa fille.

Tout-à-coup, je vois le général Bragakilow s'approcher d'Elisa, et lui parler avec beaucoup d'intérêt : elle ne faisoit que balbutier quelques monosyllabes. Le père y suppléoit ; il faisoit tous les frais de la conversation, et usoit à chaque instant de prévenances obligeantes pour le général. Il ne fut pas possible de suivre leurs discours ; c'eût été une indiscrétion, et je m'écartai de manière à ne pouvoir plus rien entendre.

Cependant les yeux d'Elisa me cherchoient par-tout : j'appercevois sur sa figure une expression de contrariété et de tristesse non équivoques. Faut-il que je te dise toute ma pensée ? Je crois le père irrité : sa hauteur et sa fierté l'empêchent de le témoigner, mais je ne m'y trompe pas. Quelle raison a-t-il pour prendre avec moi un ton semblable ? Il

connoît notre amitié, et voilà le mystère. Je m'imagine qu'il doit y en avoir un autre à pénétrer, et j'y emploierai tous mes soins. Ce n'est pas au moment où j'ai l'espoir de te ramener que j'abandonnerai tes intérêts. L'ouvrage de ton bonheur est la plus douce occupation que je puisse me donner.

LETTRE CXXI.

Pétersbourg, le

Le même au même.

Mes pressentimens ne m'ont pas trompé : le général Bragakilow a demandé Elisa en mariage, et son père enchanté a reçu la proposition avec plaisir. Il croit se venger de

ton oubli et de ton indifférence ; mais sur qui tombe l'effet de sa colère? sur ce qu'il a de plus cher au monde, sur sa fille, qui paroît éprouver le plus vif chagrin. Hier, je trouvois occasion de lui dire quelques mots ; elle me répondit par ceux-ci : « Ah ! Monsieur, que je suis contrariée » ! Je ne pus entrer dans une plus longue explication.

J'ai voulu savoir si l'Empereur, qui connoît tes précédens engagemens, se proposoit d'appuyer la demande du général. Quoique jaloux de lui témoigner sa reconnoissance, il a refusé de prendre part à une telle affaire. Il sanctionnera, dit il, tout ce qu'il plaira au père d'exécuter. Je reconnois là sa délicatesse : il feroit une malheureuse, et la tâche d'un souverain n'est douce et agréable qu'autant qu'il fait des heureux.

Que puis-je te dire encore ? Rien de positif. La neutralité de l'Empereur, et l'intérêt fortement prononcé d'Elisa, ne te laissent pas sans espoir : mais il faut m'aider. Je crois n'avoir pas besoin de t'indiquer la conduite que tu dois tenir, c'est d'elle sur-tout que dépendra le succès de notre entreprise.

LETTRE CXXII.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Que de choses accablantes à la fois ! Comment résister à ces peines morales, qui vous saisissent et vous tourmentent en tous sens. A la réception de tes deux lettres, je suis tombé

dans cette fâcheuse position où l'homme manque de forces pour supporter ses maux. Absorbé pendant plusieurs jours dans ma peine, j'ai cherché inutilement la conduite que je devois tenir. Mal-à-propos tu t'imagines que je la connois. Incapable de rien, j'ai eu honte de moi-même, et j'ai senti le besoin de quelques distractions. Un génie consolateur m'en a suggéré une ; il a rappelé à mon esprit l'inscription de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie : « Pharmacie de » l'ame » ; et j'ai couru à la Bibliothèque Impériale.

Là, au milieu de toutes les richesses et de toutes les absurdités de l'esprit humain ; entre le mensonge et la vérité, je me suis abandonné aux plus sérieuses réflexions. J'osai me demander naguères, me suis-je dit, ce qu'étoit une femme ? Je suis bien en droit

de faire la même question sur l'homme. Impénétrable abîme de sensations opposées, de contradictions journalières; en proie aux plaisirs, à la douleur; à l'amour, à la haine; aux bienfaits, à la vengeance; en un mot, réunissant tous les contraires. L'homme, je l'avoue, et j'en demande pardon au créateur, m'a paru un ouvrage aussi bizarre qu'imparfait. A quoi bon tourmenter une créature aussi foible, et qui auroit besoin de tant de forces? pourquoi la rendre si vaine, lorsqu'elle est si ignorante? pourquoi lui donner si peu de consistance dans ses sentimens, dans ses affections? Pourquoi .... Mais que te dirai-je, et dans quelle métaphysique insensée vais-je me plonger? Appartient-il au plus petit vermisseau d'approfondir et de censurer la disposition et l'architecture

d'un superbe édifice ? Croyons-en plutôt mes pressentimens. Le mal moral qui m'affecte tant dans ce monde doit avoir un but utile, quoiqu'invisible à nos foibles regards. Le malheureux peut toujours trouver une consolation à ses maux ; la providence et la religion. L'homme dont la sphére des idées est plus étendue que celle du vulgaire, peut y joindre le secours de ses lumières, doux et salutaire remède pour qui sait en profiter. Je l'ai éprouvé, et c'est encore à toi que je dois cette heureuse découverte. Je renvoie à une autre lettre la preuve que j'ai à cœur de t'en donner. Qu'il te suffise de recevoir aujourd'hui les vœux d'un ami malheureux : ils sont plus tendres que dans la prospérité, et font naître une vive reconnoissance lorsqu'ils sont bien reçus.

LETTRE CXXIII.

Paris, le

Le même au même.

J'AVOIS à choisir au milieu de cette collection immense de livres que renferme la Bibliothèque Impériale : j'ai parcouru tous les moralistes; et, faut-il l'avouer? le plus plein, le plus nourri, le plus varié est, à mon avis, le philosophe dont tu m'avois déjà parlé, et qu'on cite si légèrement dans les vaines plaisanteries de la société. Les esprits superficiels ne peuvent atteindre la hauteur du livre de Sénèque. S'ils avoient la patience de le méditer long-temps, au lieu de le tourner en dérision, ils y trouveroient de pro-

fondes observations sur le cœur humain. Il est bien à regretter que sous sa plume, la belle langue des Romains commence à dégénérer ; mais sous le rapport de la pensée, cet auteur ne dit rien qui ne soit vrai : il ne dit rien qui ne soit fondé sur l'expérience; et sur quelle expérience? il vivoit à la cour de Néron !

Grand homme, profond penseur, tu as fait voir le néant de ce monde : tu as fourni à l'homme les moyens de supporter l'adversité par le secours de ses lumières. Que n'eusses-tu pas fait à l'aide d'une religion consolatrice! Ici, je te rends hommage : je voudrois être capable d'effacer les traits envenimés qu'un grand peintre a osé jeter sur toi. Tacite n'a pu te voir parler, sans chagrin, de l'extrême misère, au sein des plus grandes richesses : il auroit dû faire

ressortir davantage l'offre généreuse que tu fis plusieurs fois de t'en dépouiller. Cet effort, le plus rare parmi les hommes, ne suffisoit-il pas pour t'absoudre? La passion lui a fait méconnoître la vérité, lui qui en étoit si digne !

Cette vérité, si difficile à découvrir, n'est-elle pas, d'ailleurs, indépendante de la situation de celui qui la recherche? Qu'importe que mon médecin soit pauvre ou riche; s'il me guérit, ma reconnoissance lui est acquise.

Quoique je sente encore un poids accablant sur le cœur, j'étois soulagé ou du moins résigné, lorsque je suis sorti de la Bibliothèque-Impériale. Ce superbe monument est, selon moi, le plus beau de tous ceux que renferme Paris. Je ne vois, il est vrai, que l'inscription de la Bibliothèque d'Alexandrie. Ce peu de

mots opère tout le prestige, et captive toute mon admiration.

LETTRE CXXIV.

Pétersbourg, le

Elisa au comte Ghoudowitsch.

Il m'a été impossible, monsieur, de vous entretenir, comme je le désirois, pour vous confier le sujet de mes peines. Vous le savez déjà, puisque toute la cour en est instruite : ce que vous ignorez peut-être, c'est la résistance respectueuse que j'ai cru devoir opposer aux volontés de mon père. En toute autre circonstance, j'aurois manqué à ce que je me dois, si j'en avois usé de la sorte : en celle-ci, mon père peut-il trouver

mauvais qu'on ne puisse passer subitement d'un engagement à l'autre?

Il fait valoir l'honneur qui doit rejaillir sur notre famille de notre alliance avec un général couvert de gloire. La première des gloires pour les femmes, monsieur, n'est-elle pas dans la constance et la fidélité? Il faut bien que nous ayons quelque chose pour sortir de la ligne ordinaire ; et puisque la vanité exalte si fort la tête des hommes, pourquoi le sentiment ne produiroit-il pas le même effet sur nous ?

Seroit-il vrai que votre ami se trouve si bien du midi de l'Europe, qu'il se propose d'y fixer son séjour? On ne cesse de m'insinuer de semblables idées, et d'autres encore plus désagréables. Les apparences semblent leur donner quelque consistance : mais à quoi bon m'y arrêter.

Ma résolution est prise : tout nouvel engagement me seroit odieux ; et je continuerai de m'y refuser pour ma propre satisfaction, sans être entraînée par d'autres considérations.

Je connois, Monsieur, vos manières obligeantes à mon égard ; j'en ai un vif sentiment de reconnoissance, et je vous prie d'en agréer la sincère expression.

LETTRE CXXV.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Elisa.

Mademoiselle,

Depuis long-tems j'étois persuadé que les nobles qualités de l'ame étoient votre partage. Votre lettre ne m'a point surpris ; et je l'aurois été, si

elle eut exprimé des sentimens plus communs et moins délicats.

Les rapports qui vous sont faits, ne sont point exacts : croyez, Mademoiselle, que je ne puis avoir un ami assez malheureux pour ne savoir pas vous apprécier, et assez insouciant pour ne pas tenir fortement à sa patrie. J'espère vous donner bientôt des nouvelles contraires ; et je vous demande la permission de me présenter chez vous au premier jour, pour avoir une explication plus détaillée et plus satisfaisante.

En attendant, je croirois vous faire injure de vous encourager dans la constance que vous avez manifestée. Ce n'est poin tune ame comme la vôtre qu'il faut soutenir, elle a assez de ressources dans ses propres forces. Le bonheur de celui qui la possédera est digne d'envie ; et trop de modestie

a pu vous faire soupçonner qu'il fût possible d'y renoncer.

Daignez agréer mon hommage et mon respect.

LETTRE CXXVI.

Pétersbourg, le

Le même à Bauer.

Je viens de recevoir d'Elisa une lettre que je te renvoye : dans cette circonstance, elle parle mieux que je ne saurois le faire.

Dégagé de liens qui ne laissent que des regrets, tu dois revenir en ce pays : ta présence peut calmer bien des inquiétudes, et ramener la sérénité dans ton ame et dans celle de tes amis.

LETTRE CXXVII.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Oui, mon ami, je reviendrai ; j'attends que mon émotion soit entièrement calmée. Ce n'est point avec le souvenir d'une folle passion qu'on doit se présenter devant un ange de vertu. Elle me l'avoit bien dit qu'elle ne laisseroit échapper aucune plainte. Oh ! combien je suis coupable. Comment pourrai-je réparer tous mes torts ? Le sacrifice de ma vie suffira-t-il ? du moins, je le ferai tout entier.

Sois l'interprête de mes sentimens, ou plutôt l'adroit médiateur de notre rapprochement. Je n'ose plus lui

écrire. Mon ame, tourmentée par les regrets et le remords, est dans une situation non moins à plaindre que la sienne.

Réponds bientôt à cette lettre : tu mettras fin à la plus cruelle incertitude.

LETTRE CXXVIII.

Pétersbourg, le

Le comte Ghoudowitsch à Bauer.

Que tu connois peu le cœur d'une femme aimable, sensible et vertueuse ! Je me rappelle avoir lu dans un conte oriental que Dieu, voulant créer la femme, prit de la flamme céleste, et la souffla dans quelques ames ; qu'ensuite il prit de la boue, et détrempa le reste de son ouvrage.

Je ne cherche point à savoir jusqu'à quel point peut être vraie cette singulière histoire de la génération de la femme ; mais j'y découvre une allégorie ingénieuse pour faire apprécier ce sexe bon ou mauvais à l'excès.

Heureux, mille fois heureux l'homme qui rencontre une Elisa ! Le créateur se plut à former son ame. Je n'ai pas eu prononcé ton nom, que sa figure céleste s'est animée des plus vives couleurs : où est-il ? que fait-il, m'a-t-elle dit, d'une voix douce et pleine d'intérêt ? — Il est las des voyages, lui ai-je répondu, et me prie de vous inviter à lire la fable du Pigeon voyageur. — Pourvu qu'il revienne au logis, s'est-elle écriée, n'importe l'état où il sera ; mon cœur est un asile où il ne s'égarera jamais. Tu vois qu'un seul mot

a suffi, et qu'elle a éloigné, de son propre mouvement, des explications embarrassantes. Cette délicatesse a redoublé toute mon estime pour ses rares et précieuses qualités. Lorsqu'on a respiré l'air empesté des femmes corrompues, on doit être bien surpris d'en rencontrer dont les actions soient si douces, si délicates et si remplies de charmes : tu l'éprouveras par toi-même, et tu béniras l'instant qui te rapprochera d'une amie aussi parfaite.

Presse-toi donc de revenir, l'amour et l'amitié t'offrent encore toutes les douceurs et toutes les consolations qu'un mortel puisse attendre.

LETTRE CXXIX.

Pétersbourg, le

Le même au même.

Aux motifs que j'ai fait valoir pour hâter ton retour, il s'en joint un autre que je ne connoissois pas. Le don de la charmante Elisa est d'intéresser tout le monde à son sort, même l'Empereur qui, sans se laisser pénétrer par les curieux, laisse voir, par sa conduite secrète, le côté vers lequel il penche. Sa Majesté m'a fait appeller, et m'a introduit dans son cabinet. Vous êtes heureux, a-t-elle eu la bonté de dire ; eh bien ! il faut mettre les autres dans votre situation. Ecrivez à votre ami, pressez-le de revenir par toutes les fortes raisons

qui peuvent l'y déterminer, par votre amitié, par mon invitation, et, s'il le faut absolument, par mon ordre formel. Il n'osera désobéir, et vous verrez que nous le rendrons heureux et content malgré lui.

J'ai remercié Sa Majesté : mais je ne puis revenir de mon étonnement. Comment concilier cette démarche avec la reconnoissance qu'elle porte au général Bragakilow ? Peut-être, est-ce la meilleure preuve qu'elle puisse lui en donner. La gloire se paye d'une monnoie, les affections de l'ame de l'autre. L'homme juste ne les confond pas, et j'aime à voir dans un Souverain cette sollicitude paternelle pour le bonheur de tous.

Accours pour lui rendre graces : ton ami ne verra plus écouler une seule journée, sans attendre à chaque instant de te presser sur son cœur.

LETTRE CXXX ET DERNIERE.

Paris, le

Bauer au comte Ghoudowitsch.

Douce amitié, rare trésor, toi seule est fidèle ! je cède à tes inspirations, et pour reconnoître tes soins, je pars sans hésiter.

Quoique très-reconnoissant des bontés, et même de l'ordre de Sa Majesté, je n'en avois pas besoin : mes préparatifs de départ étoient achevés avant qu'elle daignât s'occuper de cet objet. Je ne me fais précéder par aucune lettre ; ma présence en dira suffisamment ; et je sens déjà, qu'à la vue d'Elisa, tout prestige d'une folle passion doit s'évanouir, comme à l'aspect d'une douce et fraîche matinée, s'évaporent les agitations d'un songe pénible et douloureux.

FIN.

ERRATUM.

Lettre XLV, page 118, ligne 8, supprimez les deux points : après le mot dire.

Pag. 140, ligne 2, lisez *la* Minerve Moscovite, etc.

Pag. 274, premier alinéa, au lieu de SUSPENDst, lisez: *suspends.*

Pag. 280, lig. 9, au lieu de *pour le grand*, lisez : *pour Frédéric II.*

LETTRES
RUSSES.

LETTRES
RUSSES.

LETTRES
RUSSES.

LETTRES
RUSSES.


LEJa'19

